FONDO PIZZOFALCONE

BIBLIOTECA NAZIONALE
B. Prov.
VI
572
NAPOLI
VITT. EM. II

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio XX
Palchetto
Num.° d'ordine 27813

F. Coev.
III
572 - 574

DESCRIPTION

HISTORIQUE ET GÉOGRAPHIQUE

DE

L'INDOSTAN.

TOME PREMIER.

SE VEND CHEZ

BUISSON, Imprimeur-Libraire, rue Haute-Feuille, N°. 20.

BOSSANGE, MASSON et BESSON, Libraires rue et maison des Mathurins.

BILLOIS, Libraire, rue Fromenteau, N°. 182, maison du marchand de couleurs, au second sur le devant.

TREUTTEL et WÜRTZ, Libraires, quai Voltaire, N°. 2. Et à Strasbourg, grande rue, N°. 15.

610h15

DESCRIPTION

HISTORIQUE ET GÉOGRAPHIQUE

DE

L'INDOSTAN;

PAR JAMES RENNELL,

INGÉNIEUR GÉNÉRAL DANS LE BENGALE:

Traduite de l'Anglais par J. B. BOUCHESEICHE, sur la septième et dernière édition, à laquelle on a joint des Mélanges d'Histoire et de Statistique sur l'Inde, traduits par J. CASTÉRA.

Ornée de onze Cartes.

TOME PREMIER.

A PARIS,

De l'Imprimerie de POIGNÉE, rue de Sorbonne.

AN VIII. (1800).

AVERTISSEMENT
DE L'ÉDITEUR.

L'OUVRAGE que nous publions n'offrira rien à ces lecteurs qui n'aiment que le merveilleux. Il est par-tout également simple, et ne présente que des détails purement géographiques. L'auteur n'a saisi le burin de l'Histoire que pour nous donner une Esquisse de l'Histoire de l'Indostan et de celle des Marattes. Cette partie de son ouvrage n'est pas la moins agréable ni la moins intéressante.

Les estimables auteurs de la Bibliothèque Britannique ont déja fait connaître cet ouvrage au public. On peut voir dans les Nos. 61, 63 et 65

l'éloge qu'ils en font. Nous allons en transcrire littéralement quelques lignes. — « La réputation du Major » Rennell, comme géographe, est » bien établie. Son grand ouvrage sur » l'Inde a eu un succès complet; et » s'il n'a pas encore été traduit, c'est » bien moins parce que l'objet était » plus particulièrement intéressant » en Angleterre, que parce que les » agitations du continent ont distrait » l'attention de toute autre chose. Cet » ouvrage est précédé d'une Introduc- » tion historique très-propre à donner » une idée nette des évènemens qui » se sont succédés dans ce pays fer- » tile en révolutions, et à faire saisir » l'ensemble de sa position actuelle. » L'Inde est d'un si grand intérêt pour » la nation Anglaise, et par contre- » coup pour le reste de l'Europe,

» qu'on nous saura gré de rappeler » des évènemens imparfaitement connus, et de tirer d'une si bonne source » des faits qu'on ne trouve point ailleurs ».

Les additions que nous a fournies le citoyen Castéra, ont été placées à la fin du troisième volume. Elles contiennent de savantes recherches sur l'origine, les sciences et les arts des Indous, ainsi que des détails curieux sur quelques autres nations peu connues. Les deux morceaux sur le Thibet sont une image parfaite de l'état d'abrutissement et d'ignorance absolue dans lesquels le fanatisme religieux est parvenu à plonger, dans toutes les parties habitées de notre globe, les peuples enivrés de ses mensonges. On saura gré au Cit. Castéra des soins qu'il s'est donnés pour les

faire passer dans notre langue. Nous regardons cette partie comme la plus attachante pour la majorité des lecteurs.

Le citoyen Buache, membre de l'institut national, ayant bien voulu surveiller l'exécution des cartes, nous annonçons avec une reconnaissance bien sincère que c'est à ce savant géographe que nous avons l'obligation de leur exactitude et de leur perfection.

PRÉFACE

PRÉFACE

DE L'AUTEUR.

Les particularités relatives à l'Indostan étant devenues un objet de curiosité pour le public, on ne peut regarder comme inutile de mettre sous ses yeux un système perfectionné de la géographie de ce pays. L'accueil flatteur qu'a reçu mon premier Ouvrage sur le même sujet, m'a fait, en quelque sorte, une obligation d'un travail auquel je m'étais livré par goût dans l'origine. L'indulgence du public pour les premiers essais que je lui présentai en 1782, m'a fait éprouver le desir d'employer

tous les moyens de rendre mon Ouvrage plus parfait. J'ai craint seulement de paraître exiger du public une taxe additionnelle, lorsque je venais de recevoir si récemment le prix de mon premier travail.

Des matériaux immenses, ajoutés à ceux que j'avais recueillis précédemment, me mettent à même de donner un ouvrage plus parfait que le premier; aussi l'ai-je tracé sur une échelle plus grande, la surface de la Carte que je publie aujourd'hui excédant la première dans la proportion de $2\frac{1}{4}$ à 1.

L'échelle de cette Carte est d'un pouce et demi pour chaque degré de l'équateur; et la quantité de terres qui s'y trouve représentée, est égale à environ la moitié de l'Europe. Elle se compose de quatre grandes feuilles, qui peuvent être réunies en

une seule, si l'on veut embrasser d'un coup-d'œil la totalité; ou reliées séparément dans un atlas, au gré des acquéreurs.

A l'aide d'une suite d'observations de latitude et de longitude, prises par le capitaine Huddard, le long de la côte de Malabar, ou côte occidentale de l'Inde, la forme de la presqu'île etc. est maintenant très-rapprochée de la vérité: et la côte orientale a été, d'après les observations du col. Pearse, très-perfectionnée dans la distribution de ses parties, quoique sa forme générale n'ait éprouvé que fort peu de changemens. Il a également été tiré une ligne mesurée depuis les provinces du Bengale jusqu'à Nagpour, dans le centre de l'Inde. Cette ligne a non seulement établi un point géographique très-important, dans une partie où il était le plus néces-

saire ; mais elle a encore fourni les moyens de se procurer une quantité considérable de matériaux propres à remplir les intervalles vides sur trois côtés de ce point. Enfin la guerre avec Hyder-Ally et Tippoo-sultan, son successeur, nous a procuré un grand nombre de nouveaux renseignemens géographiques, relatifs à diverses parties de la presqu'île, à l'aide des marches des différentes armées et de leurs détachemens, et particulièrement celle du colonel Fullarton *(Voyez la Carte* N°. 9 *)*, dans les provinces méridionales et dans Coimbettore. Telles sont les acquisitions les plus importantes dont la présente Carte est augmentée ; ce qui, en effet, rend plus exacte et plus régulière une portion considérable de la ligne générale, et détermine les proportions de quelques-unes de ses parties

principales. Mais des materiaux qui, sans toucher aux proportions générales de la Carte, servent à en remplir les espaces vuides, il s'en trouve une grande quantité. Le Guzerat et les provinces Rajpootes, en particulier, ainsi que le Panjab et le Sindy, ont reçu une augmentation considérable. La partie supérieure du cours du Gange, jusqu'à l'endroit nommé « Bouche de la vache », caverne à travers laquelle passe le Gange, et le cours de la rivière de Gogra jusqu'à sa source, sont tirés de l'Ouvrage de Mr. Bernouilli. En un mot, des additions et des corrections ont été répandues dans toute cette Carte; et, en général, si nous exceptons la partie méridionale du Bérar, la partie occidentale de la presqu'île, les pays qui bordent l'Indus et le Panjab, la Carte est bien remplie.

Comme le voyage de Mr. Forster, de l'Inde dans la Russie, a donné de nouvelles idées, et éclairci plusieurs passages anciens, j'ai pensé qu'il était convenable de tracer sur une Carte particulière sa route jusqu'à la mer Caspienne, et d'y ajouter les pays contigus à l'Indostan vers le nord et le nord-ouest, de manière à y comprendre Samarcande et les marches d'Alexandre depuis les bords de la mer Caspienne, jusqu'à la rivière Jaxartes (la moderne Sihon, ou Sirr).

Dans la division de l'Indostan en Soubabies, etc. j'ai suivi celle de l'empereur ACBAR, parce que je la regarde comme moins sujette à des variations, la connaissance des limites n'étant pas seulement gravée par la tradition dans l'esprit des naturels du pays; mais aussi consignée

dans le AYIN ACBAREE, ouvrage qui mérite la plus grande considération. Pour la partie inférieure du Deccan, et la presqu'île en général, privé d'une autorité aussi respectable, j'ai été obligé de recourir aux informations les plus sures qu'il m'a été possible de me procurer; et j'avoue que je pourrais desirer des renseignemens plus parfaits. Mon attention s'est, en conséquence, dirigée particulièrement sur l'état des divisions modernes dans ces contrées; et le but principal de mon ouvrage est d'en donner une idée claire et précise.

Il est nécessaire d'observer que depuis le démembrement de l'Empire, il a été fait une nouvelle division de ses provinces; de sorte que quelques Soubabies font aujourd'hui partie des domaines de trois princes, et

même d'un plus grand nombre ; et très-peu se trouvent conservées en entier.

Ces divisions modernes ne sont pas seulement distinguées dans la Carte par les noms de leurs possesseurs actuels ; mais la différence des couleurs a aussi été employée pour faciliter les moyens de les distinguer entre elles. Ainsi, les divisions nouvelles semblent être, en quelque sorte, sur *le devant*, et les anciennes sur *le fonds*, les unes servant à donner du jour aux autres.

Si l'on considère la vaste étendue de l'Inde, et combien peu les Européens ont visité l'intérieur du pays jusque vers la fin du siècle dernier, on sera surpris que, dans un intervalle aussi court, l'on ait pu recueillir tant de matériaux géographiques, vu, sur-tout, le peu d'empressement

des naturels du pays à en fournir. En effet, nous ne pouvons remonter au-delà de trente-six ans, pour les matériaux qui forment la base de cette Carte; et l'on ne doit pas oublier que la Compagnie anglaise des Indes orientales a fait lever, à ses propres frais, le plan d'un pays dont l'étendue équivaut à celle de l'Angleterre et de la France prises ensemble; et qu'en outre, on a mesuré, aussi par son ordre, le contour d'environ 2000 milles de côtes maritimes, et une chaîne d'îles dans une étendue de plus de 500 milles *.

* Quels que soient les reproches que l'on puisse faire aux Directeurs de la Compagnie des Indes orientales, on ne les accusera pas d'avoir négligé les sciences utiles. La mise en activité des géographes et des pilotes-surveillans dans l'Inde, et le soin que la Compagnie a pris de leur fournir des instrumens astronomiques, et les encouragemens qu'elle promet et accorde à ceux qui en font

J'ai indiqué, en général, dans cet Ouvrage, les secours que j'ai reçus de différentes personnes qui m'ont

un usage utile ; cette conduite prouve incontestablement un esprit qui s'élève un peu au-dessus des simples considérations d'un gain purement mercantile : mais, et par dessus tout, l'établissement d'un bureau, sur les lieux, pour le perfectionnement de la navigation et de l'hydrographie, et le choix judicieux d'un surintendant chargé de le diriger, font le plus grand honneur à leur administration, et doivent suffire pour nous convaincre que, dans un état libre, une association particulière peut faire ce que le gouvernement lui-même craindrait d'entreprendre. Quelque surprenant que cela doive paraître, il n'en est moins vrai que la première nation maritime du monde n'a pas de bonnes Cartes propres à diriger ses flottes sur ses propres côtes ; ni même un guide assuré, à l'aide duquel le public puisse juger du mérite d'aucune production hydrographique. Croirait-on qu'au moment où j'écris nous n'avons pas une Carte passablement bonne du canal St.-George, et que nous connaissons mieux les mouillages des côtes du Bengale ? Pendant la dernière guerre, un vaisseau de la Compagnie des Indes dut son salut à

obligeamment procuré des matériaux dont je me suis servi dans la discussion : mais il en est d'autres qui m'ont été infiniment utiles, et à qui je n'ai eu aucune occasion de témoigner ma reconnaissance ; ce sont celles qui m'ont fourni d'excellens avis, et m'ont donné les moyens d'éviter les erreurs dans lesquelles je fusse tombé inévitablement, par l'ignorance où j'étais des circonstances locales ou des faits historiques ; ou par le sens mal entendu des auteurs que j'avais con-

la connaissance qu'il avait des bouches du Gange ; au moyen d'une Carte exécutée et publiée par ordre de la Compagnie. Il se jeta dans l'une de ces bouches, à la vue de deux corsaires français, et il entra ensuite dans la rivière d'Hoogly, par la seule voie de la navigation intérieure. A peine connaissions-nous l'hydrographie de l'Amérique, qu'elle cessa de nous appartenir. J'espère que personne ne tirera de cette observation un mauvais présage pour nos possessions dans l'Inde.

sultés. Les personnes respectables, auxquelles j'ai le plus d'obligation, sont Mrs. Francis Russell, David Anderson et James Anderson (*); le cap. Jonathan Scott, Mrs. Wilkins et Middleton, le colonel Popham, et feu le colonel Camac, tous membres attachés à l'Établissement du Bengale; Mrs. Bensley et Inglis, membres de la direction de la Compagnie des Indes; Mrs. Marsden, John Sulivan, et Callander, plusieurs d'entr'eux membres des établissemens du fort Marlbo-

(*) C'est à Mr. James Anderson que je dois particulièrement la connaissance de l'étymologie du mot *Mahratta*, et des notions sur les ancêtres de Sevajee. C'est encore à lui que je dois les matériaux des notes qui accompagnent ces articles. Je lui suis redevable, et à son frère, Mr. David Anderson (Ils ont résidé tous deux, en différens temps, avec un caractère public, près de Madajee Sindia), de la portion la plus estimable des renseignemens relatifs à la division géographique des États des Marattes et de leurs tributaires.

rough, de Madras, et de Bombay; et M. Driander.

Je dois à lord Mulgrave la copie de la route tenue par M. Forster, depuis Jummoo jusqu'à la mer Caspienne: je lui suis également redevable d'une infinité de renseignemens de toute espèce, utiles à mon Ouvrage.

Les routes de Mr. Smith et du général Goddard, à travers le continent, depuis la rivière de Jumnah jusqu'à Poonah et à Surate, contiennent d'excellens matériaux; et elles m'ont fourni les moyens de déterminer beaucoup de points géographiques.

Un Mémoire manuscrit sur le pays des Rajpoots, et autres provinces vers le midi et le sud-ouest d'Agra, avec une Carte, composés l'un et l'autre par P. Wendell, en 1779, m'ont été d'un grand usage dans la description

géographique de ces parties de la grande Carte. Pour rendre ce travail plus intéressant encore, j'y ai joint la Notice de Mr. James Anderson, sur les changemens qui ont eu lieu depuis cette époque, en conséquence des attaques et des négociations de Sindia. C'est le colonel Popham qui m'a communiqué le Mémoire ; et je dois la Notice à l'honorable Charles Greville.

Mr. Dalrymple, que je remercie des secours qu'il m'a procurés pour mon premier travail, m'a fourni en cette dernière occasion, non seulement tous les matériaux dont il avait connaissance ; mais il m'a même indiqué les moyens d'en obtenir d'autres, et de puiser dans différentes sources qui ne m'étaient pas connues auparavant. Il a eu aussi la complaisance de m'ouvrir sa précieuse, et

peut-être unique, collection de Cartes manuscrites et de voyages. Je prie mes lecteurs de croire que je parle avec la plus grande sincérité, lorsque je dis que sans les secours de cet homme estimable, mon ouvrage serait très-imparfait. Ainsi, Mr. Dalrymple a des droits positifs à la reconnaissance publique.

La nouvelle traduction de l'AYIN ACBAREE peut avoir fait perdre quelque chose de leur valeur aux extraits que m'avait fournis Sir Ch. Boughton Rouse; cependant, comme cette traduction présente le sujet tout entier, et qu'elle ne pouvait être entreprise que par un homme qui pût y consacrer tout son temps, je n'en suis pas moins reconnaissant du service qu'il m'a rendu.

Le NOUVEAU NEPTUNE ORIENTAL de Mr. D'Apres m'a beaucoup servi

pour les côtes maritimes et les îles. Les Cartes d'Asie et de l'Inde, publiées en 1751 et 1752 par D'Anville, m'ont été aussi d'un grand secours.

Lorsque l'on considère que cet excellent géographe n'avait, pour l'intérieur de l'Inde, que quelques matériaux, des itinéraires vagues et des voyages, on est étonné de l'exactitude de sa description. C'est à regret que je me vois contraint de différer avec lui d'opinion sur quelques positions de la géographie ancienne, et particulièrement de celle de Palibothra et de quelques autres en petit nombre. J'ai, en général, évité toute discussion de cette espèce, vu l'obscurité dont la matière est enveloppée, obscurité que la connaissance parfaite des idiômes indiens ne pourrait même dissiper; car la ressemblance des noms anciens

ciens et modernes expose à de grandes erreurs, à moins qu'elle ne soit appuyée par la situation. Mais je dois me ranger à l'opinion de ceux qui pensent que le *Zaradrus* de Ptolémée est le *Suttuluz* ou *Setlège*, que le *Rhuadis* ou *Adaris* est le *Rauvee*, et le *Sandabalis*, le *Chunaub*, par la raison que les positions et les noms s'accordent parfaitement. C'est cependant cette partie de Ptolémée que Mr. D'Anville conteste le plus; mais cela vient de ce que D'Anville ne connaissait pas bien les vrais noms de ces rivières.

Les marches de Mr. De Bussy, dans le Deccan, présentent des *données* propres à fixer les positions de plusieurs capitales de ce pays, notamment d'Hydrabad, Aurungabad, Bisnagur et Sanore. Il nous manque ce-

pendant les Cartes de quelques-unes de ses marches. Si on pouvait se les procurer, elles jetteraient un grand jour sur la géographie de la presqu'île et du Deccan: telles sont celles de Pondicherry à Cuddapah, Adoni et Hydrabad; celle d'Aurungabad à Nagpour; et sa campagne vers Poonah. Il existe aussi des itinéraires entre les mains de personnes fort intelligentes, qui ont voyagé de Pondicherry à Delhi; mais je ne connais aucun moyen de me les procurer. Les registres publics de GOA contiennent, je le sais, une immense quantité de notions géographiques; et cependant nous connaissons moins ce côté de la presqu'île, que le centre du Deccan.

Si l'on pouvait réunir tous les matériaux épars, concernant la géogra-

phie de l'Inde (la plupart sont sans doute entre les mains de personnes qui n'en connaissent pas la valeur), je suis persuadé que l'on serait en etat de construire des Cartes complettes de ses différentes provinces, sur des échelles assez étendues pour l'usage ordinaire.

J'ai eu l'intention dans mon ouvrage de donner des détails sur les diverses autorités qui ont servi à fixer les positions de ma Carte, sur la manière de les comparer, lorsqu'elles n'étaient pas d'accord, et encore sur les moyens de les combiner, quand il fallait plus d'une circonstance pour établir une position. Ainsi, le lecteur qui voudra rechercher l'autorité qui a déterminé chaque position en particulier, pourra satisfaire sa curiosité sur ce point; et en indiquant ce qui

manque, je ferai naître aux géographes qui viendront après moi le desir de rechercher de meilleurs matériaux. Peut-être aussi les personnes qui possèdent aujourd'hui ces matériaux, seront-elles tentées d'en faire jouir le public, lorsqu'elles connaîtront l'usage que l'on en peut faire. Je recevrai avec reconnaissance toutes communications de cette espèce, et je promets d'en faire un usage convenable.

On trouvera à la fin de l'ouvrage, des *Index* relatifs aux matières qui y sont contenues, et aux noms des pays et des places qui sont sur la Carte. La difficulté de trouver, sur des cartes étendues, une position particulière, rend un Index aussi nécessaire à ces sortes de Cartes, qu'il l'est à un livre considérable. Dans ce cas, un Index

apprend au lecteur si la place qu'il cherche se trouve, ou ne se trouve pas sur la Carte. Si la position est sur la Carte, on la trouve avec autant de facilité que l'on trouverait un passage dans un livre. Si la position ne se trouve pas sur la Carte, le lecteur pourra se plaindre de ce qu'elle manque, mais il ne se plaindra pas d'avoir perdu son temps à d'inutiles recherches.

J'ai joint encore des Tables des distances entre les cités principales et les villes de l'Indostan, et une petite Carte qui rapproche les positions respectives de toutes les places dont les tables font mention.

Comme il n'existe en ce moment, sous quelque forme que ce soit, aucun Abrégé suivi de l'Histoire de l'Inde, le lecteur qui aurait le plus

de curiosité et de loisir, pourrait difficilement acquérir la connaissance des principaux évènemens qui forment le fonds de cette histoire, et particulièrement de ceux qui ont contribué à fonder le pouvoir britannique dans ces contrées. Les essais les plus estimables qui ont paru sur ce sujet, à diverses époques, sont si peu d'accord sur les points chronologiques, qu'ils ne peuvent donner une idée générale de l'histoire de l'Inde, ni servir à remplir les lacunes qui se présentent. Je me suis donc déterminé à former une sorte de table chronologique des évènemens depuis l'époque des premières conquêtes des Mahométans jusqu'à la dissolution absolue de l'empire Mogol. Je prie le lecteur de ne pas oublier que je n'ai eu d'autre intention que de

lui offrir une simple Esquisse, et de rendre plus intéressant et moins aride le sujet que je traitais, en le faisant accompagner d'une Notice des évènemens principaux, et des révolutions qui ont eu lieu dans la contrée dont je présente la géographie. J'avoue que cette partie de mon travail n'a pas le degré de perfection que je desirerais. Il est, d'ailleurs, une infinité d'évènemens racontés avec des circonstances si diverses, par des personnes qui se prétendent bien instruites, que je ne serais pas surpris de me voir reprocher des erreurs par ceux qui, connaissant les langues orientales, ont pu lire les mémoires originaux et authentiques. Si j'ai mérité ces reproches, je ne doute pas aussi que l'on n'excuse les motifs qui m'auront fait adopter quel-

qu'opinion particulière, ou préférer une relation à une autre. Les discussions actuelles sur quelques faits historiques arrivés dans ce pays et dans les contrées voisines, prouvent combien il est difficile de parvenir à la vérité, lors même que les recherches sont faites dans les circonstances les plus favorables.

Depuis que j'ai publié mon premier travail, j'ai reçu des matériaux précieux, qui ont le double avantage de corriger et d'étendre la géographie de l'Inde et des pays voisins au nord-ouest. J'ai, en conséquence, inséré ces nouveaux renseignemens dans ma Carte, autant que j'ai pu les faire concorder avec les anciens; notamment la route du capitaine Reynolds par Malwa, et de Surate aux frontières de Tippoo, par Baglana, et la

partie occidentale du Deccan. Pour le nord-ouest de Delhi, les nouveaux matériaux que je me suis procurés, ne diffèrent pas seulement des anciens par leur supériorité, ils leur sont encore préférables en ce qu'ils s'étendent jusqu'à une contrée située au-delà des bornes de la Carte générale, tellement que je ne puis présenter les additions et corrections que dans une Carte séparée. J'ai donc construit une nouvelle Carte supplémentaire, sur une échelle semblable à celle de la Carte générale. Elle contient généralement les pays situés entre Delhi, Candahar, Badakshan et les deux Thibets, et renferme toutes les branches supérieures de l'Indus et la vallée de Cachemire. Ce nouveau morceau de géographie (si j'en excepte la partie qui se trouve

entre Delhi et le Panjab), je le dois aux matériaux que m'a communiqués très-obligeamment le capitaine Kirkpatrick, membre de l'Etablissement du Bengale. On trouvera dans l'Ouvrage une notice détaillée de ces matériaux. Quant à la partie qui forme l'exception, j'en suis redevable à une Carte manuscrite que m'a prêtée le colonel Polier. Cette Carte a d'autant plus de valeur, qu'elle tient lieu des autres metériaux qui manquent, et qu'elle présente un sujet aussi important que nouveau.

Ayant découvert une erreur très-considérable dans les positions relatives des deux Bucharies, telles qu'elles se trouvent dans nos meilleures Cartes; ayant fait aussi de grands changemens dans le cours de la branche principale de l'Indus, vers

sa source, j'ai reconstruit la Carte des pays situés entre le Gange et la mer Caspienne, afin de corriger ces erreurs, et d'insérer d'autres positions fixées d'après le résultat de beaucoup de recherches. Pour la commodité des premiers acquéreurs, je ferai vendre séparément ces Cartes supplémentaires avec le texte de la troisième section relatif à ces additions.

La représentation du cours du Gange entre Hurdwar et Sirinagur par M. Tiefentaller, que j'avais eu tort de suivre précédemment, se trouve aujourd'hui corrigée, d'après des renseignemens qui m'ont été fournis par des voyageurs anglais, conduits par la curiosité jusqu'aux pieds du mont *Himmaleh*. Comme M. Daniel était du nombre de ces

voyageurs, nous devons attendre de lui un plan correct de la cataracte du Gange à Hurdwar et des scènes romantiques de ses environs.

Le 22 novembre, 1791.

PRÉFACE
DE LA
DERNIÈRE ÉDITION.

CETTE édition de la Carte et du Mémoire ne diffère point de la précédente; mais depuis l'impression du Mémoire, il s'est opéré de grands changemens dans la division politique de la presqu'île de l'Inde. La dernière guerre, qui a occasionné ces changemens, a fourni d'excellens matériaux pouvant servir à corriger la géographie naturelle et politique de la presqu'île; j'ai construit en conséquence une nouvelle Carte très-perfectionnée. J'ai consulté pour mon

travail toutes les autorités nouvelles, et y ai joint un Mémoire explicatif de la construction de la Carte représentant ce pays, et de son importance politique. Cette nouvelle Carte est un supplément naturel au Mémoire publié sur la Carte de l'Indostan, et les deux textes imprimés uniformément peuvent se relier ensemble; mais la Carte, vu son étendue, ne peut être attachée au Mémoire. J'ai fait aussi imprimer, pour la commodité des premiers acquéreurs, un plus grand nombre d'exemplaires de la troisième section, et des deux Cartes qui s'y rapportent.

INTRODUCTION.

Les peuples de l'Europe moderne appellent Indostan tout le pays qui a pour limites à l'est le Gange, à l'ouest l'Indus, au nord les montagnes du Thibet et de la Tartarie, et la mer au sud. Mais l'Indostan est beaucoup moins étendu, et l'on ne doit donner ce nom qu'à la partie située au nord des parallèles du 21e. ou 22e. degré. L'Indostan *propre* a pour limites au midi le cours de la Nerbuddah, et les frontières méridionales du Bengale et du Bahar. Tout le pays situé au sud de cette ligne, selon les géographes Indiens, est connu sous la dénomination générale de Deccan, et comprend près de moitié des contrées que l'on appelle communément Empire du Mogol. Mais comme le nom d'Indostan a été donné par extension au pays tout entier, il convient d'en distinguer la partie septentrionale par le nom d'Indostan *propre*. Alors, à la vérité, ses limites occidentales et septentrionales sont l'Indus, les montagnes du Thibet et celles de la Tartarie; mais c'est improprement qu'on lui donnait pour

limite orientale le Gange, qui traverse dans son cours quelques-unes des plus riches provinces de l'Empire, tandis que le Burrampooter, rivière beaucoup plus voisine de la frontière orientale, était entièrement inconnu. L'étendue de l'Indostan *propre* est à-peu-près égale à celle de la France, de l'Allemagne, de la Bohême, de la Hongrie, de la Suisse, de l'Italie et des Pays-Bas; et le Deccan, avec la presqu'île, présente une étendue presqu'égale à celle des îles britanniques, de l'Espagne et de la Turquie d'Europe. C'est pour suivre l'usage, que je donne au pays situé au sud de la Kistnah le nom de *Presqu'île*; car sa forme ne justifie guères cette dénomination. Le nom de *Deccan*, qui signifie le *Sud*, pris dans toute son extension, comme je viens de le dire, se donne aux contrées situées au sud de l'Indostan *propre*; j'observe cependant qu'il ne convient strictement qu'aux pays situés entre l'Indostan *propre*, le Carnate, la mer occidentale, et Orissa; c'est-à-dire, aux provinces de Candeish, Dowlatabad, Visiapour, Golconde, et la partie occidentale du Bérar.

Les premiers historiens Grecs ont désigné cette contrée par le mot *Inde*, dérivé de *Hind*,

nom que lui donnaient les anciens Perses. Ce furent eux sans doute qui firent connaître aux Grecs, et le pays, et le nom qu'il portait. M. Wilkins assure positivement que ces mots *Hindou* ou *Indostan* ne se trouvent point dans le dictionnaire *sanscrit*. Il paraît que le peuple à qui cette langue était naturelle, appelait son pays *Bharata* *, nom qui, je crois, n'a pas encore frappé les oreilles des savans de l'Europe.

Il est probable que du mot *Hind* les Grecs

* Voyez les notes des *Hectopades* ou fables nouvellement traduites du sanscrit (ou sanscreet) par M. Wilkins, pag. 332. Ce savant est le premier Européen qui ait su la langue *sanscrit*. C'était celle de l'ancien Indostan ou Bharata : elle cessa d'être vulgaire aussi-tôt après la conquête qu'en firent les Mahométans, dans le 11e. siècle. Il y a quelques années que cette langue n'était connue que des Pundits ou Braminès savans, qui avaient soin de s'en réserver exclusivement la connaissance, parce qu'elle était la dépositaire sacrée de leurs institutions religieuses et de leurs mystères, qu'ils eussent craint de communiquer au peuple, sans leurs propres commentaires et des interprétations. Le témoignage d'estime qu'ils accordèrent en cette occasion à M. Wilkins, nous rappelle ce que firent autrefois, à l'égard d'Hérodote, les prêtres Egyptiens. Il est beau de voir que le mérite personnel de ces deux hommes leur valut principalement cette honorable distinction.

formèrent celui d'*Inde*, et que la terminaison *stan* qui, dans la langue des Perses signifie *pays*, est plus moderne; car nous la trouvons jointe à quelques anciens noms de provinces donnés par les Perses : de *Dahæ* on a fait *Dahestan*, de *Tapuri*, *Taberistan*, de *Corduene*, *Curdistan*, et beaucoup d'autres. Dans l'application du mot *Inde*, il est arrivé ce qui arrive ordinairement dans un cas semblable; c'est qu'il ne servit pas exclusivement à désigner le pays auquel il avait été donné primitivement; mais qu'on l'appliqua à toutes les contrées adjacentes, et même à d'autres situées au-delà *; car on appela *Inde ultérieure*, ou Inde au-delà du Gange, le pays situé entre l'Indostan et la Chine; tandis que la dénomination de *Hind* ou d'*Inde* n'appartenait proprement qu'à la contrée habitée par

* Le mot *Lybie* fut d'abord particulier aux contrées de l'Afrique, où les Grecs envoyèrent des colonies; mais ensuite ils l'appliquèrent eux-mêmes à tout le continent. Les Romains donnèrent également le nom d'*Afrique* à tout ce qu'ils connurent du continent, tandis que, dans l'origine, il n'appartenait qu'au territoire de Carthage. Le mot *Asie* fut d'abord particulier à la Natolie, qui prit ensuite le nom d'*Asie mineure* lorsque toute la partie connue de ce continent fut appelée *Asie*.

les Hindous ou peuples de l'Inde en déça du Gange. Le nom en est aussi ancien que les plus anciennes histoires profanes, et parmi une infinité d'autres exemples, il peut servir à prouver la haute antiquité de la langue des Perses.

L'Inde, dans tous les temps, fixa l'attention des curieux de tout genre. Ses rares productions et ses manufactures excitaient les spéculations du commerçant, tandis que la religion douce et humaine de Brama, et les mœurs qu'elle inspirait, présentaient un attrait aux philosophes. La structure même du langage de ses habitans avait quelque chose d'original. Heureux les Indiens s'ils fussent restés inconnus à une classe d'hommes ennemis du bonheur de l'humanité! Leur douceur naturelle, cette mollesse dont ils étaient redevables au climat, un sol riche et fertile qui se couvrait de productions presque spontanées, tout invitait des voisins entreprenans à les attaquer, et ils devinrent aisément la proie de chaque conquérant étranger. Aussi les voyons-nous successivement conquis par les Perses, les Patans et les Mogols. Il est probable que, comme les Chinois, ils eurent rarement une dynastie de rois originaires du pays. Des récits historiques qui datent de

vingt-deux siècles représentent les Indiens comme un peuple très-avancé dans la civilisation ; mais à en juger par leurs anciens monumens, ils n'avaient pas porté les arts d'imitation au même degré de perfection que les Grecs et les Romains, ou même les Egyptiens. Chez les Indous et les Chinois les arts semblent s'être toujours bornés à la simple utilité, sans jamais approcher du point de perfection qui annonce un goût délicat ou la hardiesse du dessin.

C'est dans la presqu'île que se trouvent les principaux monumens de la superstition des Indous. Cette circonstance et quelques autres ont fait croire que ce fut là le berceau et le siège de leur religion. On conjecture aussi, et peut-être avec plus d'apparence de probabilité, qu'elle naquit sur les bords du Gange. Les cavernes de Salsette et d'Elephanta, deux îles situées sur la côte occidentale de l'Inde, offrent des monumens de superstition antérieurs à la religion des Indous : ils consistent en appartemens très-vastes, creusés dans le roc et décorés de figures et de colonnes.

L'Inde était peu connue des Grecs avant l'expédition d'Alexandre, qui eut lieu environ 327 ans avant l'ère chrétienne. Il paraît

qu'Hérodote, qui écrivit à-peu-près 113 ans auparavant, n'avait recueilli que quelques notions confuses de sa partie occidentale, et seulement sous le rapport du tribut qu'elle payait à la Perse. Il nous apprend (livre 4e.) que Scylax de Caryandre, chargé par Darius, fils d'Hystaspe, de reconnaître l'Indus, environ 508 ans avant le Christ, partit de Caspatyrus et de Pactya, lieux situés près de la source de ce fleuve. Hérodote ajoute que les Indiens qui habitent vers le Nord et près du territoire de Caspatyrus et de Pactya, ont les mêmes mœurs que les Bactriens (leurs voisins), et sont le peuple le plus vaillant de l'Inde. Les sables, dit-il, rendent déserte la partie orientale de l'Inde. Cette description ne peut convenir qu'à la contrée située à l'est de l'Indus, et au sud du Panjab (pays arrosé par les cinq branches orientales de l'Indus); et elle prouve évidemment que la connaissance qu'Hérodote avait de l'Inde, quant aux particularités, ne s'étendait pas au-delà du pays qui vient d'être désigné; il en est encore une autre preuve indirecte, c'est qu'il ne fait aucune mention du Gange, devenu si fameux un siècle après. Il convient, à la vérité, que

ce désert de sable était le terme de ses connaissances à l'est.

Quant aux découvertes de Scylax, voici le récit d'Hérodote. « Darius voulant connaître l'embouchure de l'Indus (le second fleuve qui produit des crocodiles) envoya Scylax de Caryandre, avec d'autres officiers d'une fidélité reconnue, pour faire cette découverte. Ils partirent sur différens vaisseaux de Caspatyrus et du territoire de Pactya *; descendirent le fleuve, d'abord à l'est vers la mer, ensuite tournant à l'ouest, ils arrivèrent le 30e. mois au lieu où Nechao, roi d'Egypte, avait fait embarquer les Phéniciens pour visiter les côtes de la Lybie (Afrique.) Après ce voyage, Darius subjugua les Indiens, et devint maître de la mer ». (Hérodote, livre 4.)

Dans un autre endroit du même livre, il parle de quelques contrées de l'Inde situées au sud, fort loin des conquêtes des Perses. Il dit que le teint des peuples de ces contrées

* Je conclus que *Pactya* est la moderne Pehkely. Quelques-uns ont supposé que *Caspatyrus* était *Cachemire*; mais sa situation éloignée de l'Indus rend cette opinion improbable; mais *Pehkely* ou *Puckholi* est sur les bords de ce fleuve.

est aussi noir que celui des Ethiopiens; ce sont sans doute les habitans de la presqu'île. Il savait encore qu'ils ne tuaient point d'animaux, qu'ils se contentaient des productions de la terre, exposaient celles qui n'étaient pas de nature à se conserver, vivaient principalement de riz, avaient des chevaux plus petits que ceux de leurs voisins, et fabriquaient de superbes étoffes de coton.

Après ce récit de l'expédition de Scylax, est-il encore raisonnable de croire qu'Alexandre s'imaginait avoir découvert les sources du Nil, lorsqu'il fut sur les bords de l'Indus? Supposerons-nous qu'Aristote ne fit pas connaître les livres d'Hérodote à son élève? Ou, au contraire, ne devons-nous pas plutôt croire que ce prince connaissait tous les détails des découvertes de Scylax faites cent quatre-vingts ans avant lui, découvertes qui étaient de nature à l'intéresser particulièrement, et dont Hérodote ne parle que par occasion?

Je n'ajoute pas plus de foi à la surprise que l'on raconte d'Alexandre, lorsqu'il vit les marées dans l'Indus. Hérodote (livre 2) n'entre-t-il pas dans des particularités relatives à celles de la mer rouge, lorsqu'il les décrit, non-seulement comme très-hautes,

mais offrant chaque jour le flux et le reflux ? L'intelligent et ingénieux voyageur Volney nous apprend que la marée est de trois pieds et demi (mesure anglaise) à Suez.

Arrien ne parle des marées que lorsque la flotte d'Alexandre arriva près de l'embouchure de l'Indus. Il est vrai qu'elles sont moins hautes dans ce fleuve que dans tout autre de même force et d'une pente aussi douce ; cependant, comme elles sont sensibles à cinquante ou soixante milles au-dessus de son embouchure *, nous pouvons conclure qu'il eût été difficile qu'Alexandre et son armée ne s'en fussent pas apperçus dans leur voyage de Pattala jusqu'à la mer, en supposant même qu'ils n'en eussent jamais entendu parler.

D'ailleurs Arrien, en parlant d'une marée qui causa tant de dommage à la flotte, décrit ce flux soudain d'un volume d'eau qui s'élève au-dessus du niveau ordinaire de la mer, et

* La marée dans l'Indus est sensible à environ 65 milles de son embouchure, selon l'observation de M. Callender, qui a demeuré long-temps à Tatta, près de la pointe du delta de l'Indus. Dans le Gange la marée est sensible à 240 milles de l'embouchure, et dans la rivière des Amazones à 600 milles.

que l'on appelle *Bore*, comme il arrive souvent dans le Gange, etc. Arrien dit que les vaisseaux qui étaient sur le sable, furent déchirés par la fureur de la marée, tandis que ceux qui étaient enfoncés dans la vase, furent remis à flot sans dommage. Voici la raison de cette différence, que les lecteurs en général n'apercevraient pas : Le fait est que le fond du canal dans les grands fleuves est de vase, tandis que les bords sont de sable ; et il est de la nature de la *Bore* de ne pas suivre les détours du canal, mais de se précipiter par la ligne la plus courte ; la Bore doit conséquemment traverser les bancs de sable qu'elle rencontre, et causer plus de dommage aux vaisseaux qui sont échoués, qu'à ceux qui sont à flot.

Il paraît aussi par le 3e. livre d'Hérodote que la partie de l'Inde située sur les bords de l'Indus, était assujétie à un tribut régulier, qui ne fut pas entièrement réduit sous le gouvernement des Perses ; car dans l'énumération des vingt satrapies de la Perse sous Darius, fils d'Hystaspe, l'Inde est comptée pour une, et même la quotité de sa contribution excède celle des autres ; elle devait donner pour sa part 4680 talens d'argent d'Eubée, sur 14,560, qui formaient le total du revenu

annuel. Pour expliquer cette prodigieuse différence, Hérodote nous dit que les Indiens étaient fort nombreux, et que le tribut était proportionné à leurs moyens. Il est bon d'observer que ce tribut se payait en or, tandis que celui des autres satrapies s'acquittait en argent. L'*Ayin Acbaree* jette un grand jour sur cette particularité, en nous apprenant que les branches orientales de l'Indus, et quelques autres rivières descendant des montagnes du Nord, roulaient de la poudre d'or. Hérodote nous dit à cette occasion, que vers ce temps l'or était estimé treize fois son pesant d'argent.

L'expédition d'Alexandre donna aux Grecs une connaissance plus étendue de l'Inde, quoiqu'il ne traversa que les pays dont parle Hérodote, c'est-à-dire, la contrée qu'arrosent l'Indus, ses différentes branches et les rivières qui s'y joignent. Mais elle avait fait naître l'esprit de recherches, et dans le long séjour que Mégasthène, ambassadeur de Seleucus, fit à Palibothra, capitale des *Prasii*, il se procura et transmit aux Grecs presque toutes ces notions sur l'Inde, que nous trouvons dans Strabon, Pline et Arrien. Mégasthène, pendant une résidence de plusieurs années,

avait tenu un journal de tout ce qu'il avait vu et entendu concernant l'Inde en général. Son journal existait du temps d'Arrien, et son ambassade avait eu lieu environ 300 ans avant l'ère chrétienne.

La communication par terre, entre la Syrie et l'Inde, fut interrompue de bonne heure. L'indépendance de la Bactriane rompit un anneau de la chaîne qui unissait l'Inde à la Syrie. Vers le même temps, le commerce de l'Inde passa de Tyr à Alexandrie, en Égypte, où il fut florissant sous les auspices des Ptolémées, jusqu'à ce que l'Égypte devint une province romaine. Les Romains eux-mêmes lui donnèrent encore plus d'étendue, et Alexandrie ne cessa d'être le centre de cet immense commerce, que lorsque le passage du cap de Bonne-Espérance eut été une *seconde fois* découvert. Je vais profiter de cette circonstance pour entrer dans quelques détails sur le voyage de l'Inde par la mer rouge.

Ce commerce fit connaître aux Égyptiens et aux Romains les côtes et les productions de l'Inde, comme le prouvent divers passages des auteurs que nous avons cités, et particulièrement Ptolémée. Mais il est fort éton-

nant que cet homme qui connaissait si bien les côtes de l'Inde, comme sa carte le démontre, en ait ignoré la forme générale ; car il projette sur une petite courbe les côtes situées entre l'Indus et le Gange, tandis qu'elles présentent les côtés d'un triangle, dont la perpendiculaire est presque égale à sa base, le cap Comorin en étant le sommet. Si l'on compare les dimensions proportionnelles de l'Inde, telles qu'on les voit dans Diodore de Sicile, Pline et Arrien, on les trouvera assez régulières, et l'on sera porté à croire qu'il ne nous est parvenu de l'antiquité que les plus mauvaises cartes de l'Inde, et que Ptolémée, en traçant la sienne, ne s'est pas conformé aux idées reçues de son temps, parmi les personnes éclairées. Pline vécut environ 60 ans avant Ptolémée, et Arrien environ 20 ans après ; ils empruntèrent d'Ératosthène et de Mégasthène la notice qu'ils nous ont laissée des dimensions de l'Inde.

Diodore dit que l'Inde a 32,000 stades du nord au sud, et 28,000 de l'est à l'ouest, c'est-à-dire, qu'elle a en largeur les sept huitièmes de sa longueur.

Arrien donne les mesures recueillies par Ératosthène et Mégasthène. « L'Inde, dit-il,

est bornée à l'ouest par l'Indus, au nord, par une continuation du mont *Taurus*, qui, selon les lieux, prend les noms de *Paropamisus*, d'*Emodus* et d'*Himaus*; au sud, elle est bornée par l'océan, qui sert aussi de limites à sa partie occidentale. * Peu d'auteurs, ajoute-t-il, nous ont fait connaître le peuple qui habite vers les bouches du Gange, où est située Palibothra. »

Des montagnes où l'Indus prend sa source, jusqu'à son embouchure, il y a, selon Ératosthène, 13,000 stades, et de ces montagnes jusqu'à la mer orientale, l'étendue est un peu moins considérable; mais comme une vaste pointe de terre (la presqu'île) s'avance de 4,000 mille stades dans la mer; on peut en compter seize mille. De Palibothra

* Il paraitrait ici qu'Arrien suivit la géographie d'Alexandre, qui regardait l'Inde comme la partie la plus orientale de l'Asie, et supposait que les bords de l'Océan, à l'embouchure du Gange, prenaient brusquement leur direction vers le nord et le nord-ouest; car il croyait que la mer Caspienne en était un golfe. (Voyez sa harangue sur les bords de l'Hyphase). Mais Ptolémée, avant Arrien, avait décrit *Sérica*, et les frontières des *Sinæ*, c'est-à-dire, les contrées qui bornent la Chine à l'ouest et au nord-ouest, le pays des Eleuths, et une partie de la Tartarie.

jusqu'à l'extrémité occidentale de l'Inde, Eratosthène compte 10,000 stades mesurés sur la grande route, et il donne à sa longueur totale (de l'est à l'ouest) 20,000 stades; appelant *largeur* ce qu'Ératosthène appelle *longueur*. Les proportions données par Mégasthène sont les plus exactes; car l'Inde a, de longueur, environ 28 degrés d'un grand cercle, du nord au sud, ou du Caucase indien au cap Comorin, et à-peu-près 20° de largeur de l'Indus à l'embouchure du Gange; nous pouvons même porter cette largeur à 22 degrés, si nous comptons, à partir de l'embouchure de chacun de ces fleuves, la plus éloignée. Cela prouve qu'Arrien avait des dimensions proportionnelles de l'Inde, la même idée que nous en avions, il y a quarante ans; car alors nous l'estimions au moins de deux degrés plus étroite qu'elle n'est réellement. Il est impossible de déterminer quelle longueur Mégasthène entendait par un stade, tant cette mesure itinéraire a éprouvé de variations dans les différens temps; mais en proportionnant le nombre de stades au nombre de degrés renfermés dans les mesures de l'Inde données par Mégasthène, le degré d'un grand cercle comprendrait

prendrait 800 de ces stades. D'Anville en a compté tantôt 1050, tantôt 1100. Il est probable que Mégasthène a fixé ses mesures sur la distance itinéraire, d'une extrémité à l'autre de la contrée, et non sur la distance horizontale, selon laquelle on en mesure aujourd'hui la longueur et la largeur. Les différences apparentes dans la longueur du stade ne viendraient-elles pas des différentes méthodes de compter les distances?

Pline estime la longueur des côtes entre l'embouchure du Gange et Pattala ou Tatta, située à l'embouchure de l'Indus, à 3,320 milles romains (je suppose chaque mille de mille pas). La véritable mesure de ces côtes, sans égard aux sinuosités, mais d'après leur forme générale, est de quarante degrés d'un grand cercle. D'Anville donne 75 milles romains à un degré; il s'ensuivrait que les 3,320 milles dont nous venons de parler, produiraient 44 degrés au lieu de 40, qui sont la vraie mesure. Mais si le pas est de 4 pieds anglais 10 pouces 2 centièmes, le degré sera de 78 ½ milles romains; et par ce calcul, les 3,320 milles romains donneront 42 degrés, ou à un vingt-unième près de la vérité. Quel que soit celui des deux calculs

que l'on adopte, il est évident que Pline a bien connu la forme de la presqu'île, et que Ptolémée qui, vivant à Alexandrie, était à portée d'en avoir une connaissance plus exacte, ignorait absolument sa forme générale, quoiqu'il connût beaucoup de détails.

L'histoire de l'Inde, par Arrien, extrêmement curieuse, et qui mérite plus d'attention qu'on ne lui en accorde communément, nous fait voir combien peu de changemens ont eu lieu chez les Indous, dans l'espace d'environ vingt-un siècles, et ces changemens sont l'effet des conquêtes étrangères, qui cependant ont produit ici moins d'altération que par-tout ailleurs; car les usages qui, dans chaque pays, acquièrent un degré de vénération, deviennent sacrés dans l'Inde par leur union intime avec la religion dont les rites se mêlent à tous les actes de la vie. C'est à cette circonstance, et à la barrière que la religion des Bramines a toujours élevée entre les Indous et le reste des hommes, que nous devons attribuer la longue durée de leur culte et de leurs coutumes, qui ne peuvent se détruire qu'avec le peuple qui les pratique. Leur religion et leurs usages triom-

phèrent de l'enthousiasme et de la cruauté des vainqueurs Mahométans, qui en reçurent même une leçon de modération. Ils virent, ces conquérans, qu'une religion qui n'admet point de prosélytes, ne doit pas inspirer de craintes à un gouvernement.

Au premier coup-d'œil, on doit être surpris de voir Arrien se borner à la description d'une partie de l'Inde, lorsqu'il avait annoncé lui-même qu'il allait parler de toute la contrée, et que des écrivains qui l'avaient précédé étaient entrés sur ce pays dans les plus grands détails. Ceci peut cependant s'expliquer, en disant qu'il ne voulut suivre que des auteurs, témoins oculaires, et non compilateurs. Il est évident d'ailleurs, qu'il n'eut pour but dans sa notice de l'Inde, que de donner plus de jour à l'histoire de son héros. De toutes les particularités qu'il nous a conservées, je vais en rapporter quelques-unes, qui prouveront à ceux qui connaissent ce pays, combien ses anciens habitans ressemblaient à ceux d'aujourd'hui. 1°. Ils avaient la taille élancée. 2°. Ils se nourrissaient des végétaux. 3°. Ils étaient distribués en sectes et classes, et la même profession se perpétuait dans les familles. 4°. Ils se mariaient à sept ans, et

le mariage était prohibé entre différentes classes. 5°. Les hommes portaient des pendans d'oreille, des souliers bigarrés; des voiles leurs couvraient la tête et une grande partie des épaules. 6°. Ils avaient la figure barbouillée de couleurs. 7°. Les personnes de distinction avaient le privilège exclusif de faire porter des parasols sur leurs têtes. 8°. Des épées à deux mains, et des arcs tirés par les pieds étaient en usage. 9°. La manière de prendre les éléphans était la même qu'aujourd'hui. 10°. Ils avaient des manufactures d'étoffes de coton, d'une blancheur extraordinaire. 11°. On voyait dans le pays des fourmis monstrueuses; ce sont, avec de l'exagération, les *termites* ou fourmis blanches. (Hérodote, liv. 3e., parle aussi de fourmis, mais la notice qu'il en donne est encore plus extravagante que celle d'Arrien). 12°. Des maisons de bois étaient placées sur les bords des grandes rivières, mobiles à volonté, et susceptibles d'être enlevées, lorsque la rivière changeait de cours. 13°. Le *tala* ou *tal*, espèce de palmier étoit connu. 14°. Ils avaient encore le *banian* ou *burr*, à l'ombre duquel venaient s'asseoir les dévots de la contrée.

Il est certain qu'Arrien était mal informé

relativement à quelques-unes des particularités que nous venons de rapporter; à l'égard, par exemple, du *tala*, des fourmis blanches, et de la manière dont les Indiens se barbouillent le visage. Les maisons de bois me paroissent avoir été, de toute antiquité, particulières aux bords de l'Indus, et le *Ayin Acbaree* en a fait la remarque. Arrien nous informe qu'il doit sa notice de l'Inde, à Néarque et à Mégasthène. En parlant des maisons de bois, c'est Néarque qu'il a suivi. Cet auteur, en voyant ces sortes de maisons sur les bords de l'Indus, a conclu qu'elles étaient en usage dans le reste de l'Inde. Quant à Mégasthène, Arrien savait qu'il n'avait pas pénétré fort avant dans l'Inde, quoiqu'il eût été plus loin que ceux de la suite d'Alexandre. Cette opinion peut expliquer en partie pourquoi Arrien n'a pas conservé le journal de Mégasthène, en l'insérant soit dans son histoire d'Alexandre, soit dans sa notice de l'Inde.

Sa géographie de l'Inde se rapporte principalement aux parties septentriouales, ou celles qu'Alexandre et Mégasthène avaient vues. Sa liste des rivières, dont plusieurs se trouvent aussi dans Pline, et où nous pouvons démêler quelques-unes des dénomina-

tions modernes, ne contient que les rivières qui se jettent dans le Gange et l'Indus : telles sont, *Cainas*, la Cane ; *Cossoanus*, Cosa ou Coss ; *Sonus*, Soane ; *Condochates*, Gunduck ; *Sambus*, Sumbul ou Chumbul ; *Agoramis*, Gogra ; *Commenases*, Caramnassa, etc. etc.

Des différentes histoires d'Alexandre parvenues jusqu'à nous, celle d'Arrien paraît la plus exacte, spécialement en ce qui regarde la géographie des marches d'Alexandre, et de son voyage dans le Panjab. Cette contrée, par la nature de ses rivières, et les particularités de leurs confluens, se prêtait facilement à la description des marches du conquérant. Diodore et Quinte-Curce avaient, ou devaient avoir les mêmes matériaux qu'Arrien, c'est-à-dire, les journaux ou relations de Ptolémée et d'Aristobule, qui, en qualité d'amis et de compagnons d'Alexandre, devaient être bien informés.

Il nous est aussi permis de croire qu'il y avait à la suite d'Alexandre, des journalistes, qui n'avaient pas tous le même mérite : l'expérience de notre temps ne nous fournit-elle pas assez d'exemples de cette espèce pour rendre probable cette opinion ? Ne voyons-nous pas aussi des compilateurs, dont le goût et les dis-

positions particulières préfèrent le merveilleux aux récits avoués par la saine raison ? Tels furent Diodore et Quinte-Curce, et notamment ce dernier, qui transforme les moindres incidens en miracles et en phénomènes. Arrien aussi raconte ses merveilles, mais c'est de manière à ne pas se compromettre ; il semble qu'il se croye obligé d'en faire le récit, mais sans paraître y ajouter foi lui-même, ni desirer de les faire croire aux autres.

On doit regretter qu'Arrien n'ait pas conservé le journal de Mégasthène, comme il a fait de celui de Néarque. Nous devons aussi regretter le livre de Bœton ou Biton, qui contenait la géographie des marches d'Alexandre. Ce livre existait du temps de Pline, qui le cite ; mais je pense que si Arrien l'eût eu sous les yeux, certains passages de sa géographie seraient plus exacts. Assurément, s'il eût lu Hérodote avec attention, il n'aurait pas passé sous silence le voyage de Scylax sur l'Indus ; il n'aurait pas représenté son héros comme n'ayant aucune connaissance des marées, tandis que ce fait si curieux frappe tous ceux qui lisent le même livre. Il en avait lu cependant une partie ; car il cite l'opinion d'Hérodote sur le Delta du Nil, et fait allusion

au conte des fourmis qui déterrent l'or dans l'Inde, etc.

On ne peut douter, que la religion des Indous ou de Brama, n'ait été universelle dans l'Indostan et le Décan, avant les conquêtes d'Alexandre, si nous en croyons Hérodote et Arrien. Sera-t-il plus étonnant qu'une seule religion ait dominé dans l'Inde entière, quoique soumise à divers gouvernemens, qu'il ne l'est de nos jours, de voir la religion chrétienne dominer en Europe sur des contrées plus étendues, ou la Musulmane embrasser dans trois parties du monde un espace encore plus vaste? S'il n'y avait qu'une religion dans l'Inde, les savans savent aussi qu'on y parlait plusieurs langues différentes; et l'histoire ancienne et moderne nous offre les preuves les plus positives, que, du temps d'Hérodote à celui d'Acbar, l'Inde fut divisée en plusieurs royaumes ou états. C'est un point sur lequel sont d'accord Hérodote, Diodore, Pline, Arrien, et même Abul Fazil, qui, sous le règne d'Acbar, dans le 16e. siécle, composa une histoire des provinces Indiennes.

Ce fut sans doute parce que cette vaste contrée, presque toute entière, fut réunie sous une même religion et sous la domination d'une

seule famille, celle de Tamerlan, et particulièrement sous Aurengzeb, que l'on s'imagina, mais fort mal à propos, que l'empire Mogol, ainsi nommé de la dynastie Mogole ou Mongul, ou celle de Tamerlan; n'avait jamais eu qu'un seul chef.

Mais, quelle qu'ait été la division du reste de l'Indostan, il paraît qu'un grand empire occupa la partie principale de l'immense plaine ou vallée que le Gange arrose dans son cours. La capitale de cet empire fut tantôt Delhi, tantôt Patna, selon que ses limites varièrent. S'il n'existe plus aujourd'hui, c'est probablement parce que les provinces du Bengale appartiennent à des étrangers; mais, à ne considérer que les intérêts communs qui unissent le Bengale et le pays d'Oude, rien n'est encore essentiellement changé: donnez aux choses leur cours naturel, et toute la vallée ne formera bientôt qu'un seul état.

L'empire dont je parle fut celui des *Prasii* et des *Gangarides*, du temps d'Alexandre et de Mégasthène. La force de leurs armées et le nombre des éléphans qu'ils conduisaient à la guerre, attestent le degré de leur puissance. Cet empire paraît s'être étendu à l'ouest jusqu'au Panjab; et, s'il est vrai que Palibothra

ait été située où est aujourd'hui Patna, comme les dernières découvertes rendent cette opinion probable, nous pouvons supposer qu'il comprenait au moins une partie du Bengale. En effet, le royaume des Prasii devait être aussi grand que la France. Ce pays, selon Arrien, était riche, ses habitans bons laboureurs et excellens soldats. Il était gouverné par des nobles, et la paix y régnait. Les chefs n'imposèrent jamais sur ce peuple, ni le joug de la servitude, ni celui de l'injustice. Le philosophe qui aime mieux contempler le bonheur paisible de tout un peuple, que de suivre la marche d'un conquérant, félicitera l'humanité, en voyant Alexandre s'arrêter devant les frontières de cette heureuse contrée.

Le commerce de l'Occident avec l'Inde, qui toujours enrichit ceux qui l'entreprirent, changea souvent de mains et ne suivit pas toujours les mêmes canaux. Les habitans de l'Asie mineure et des contrées civilisées de l'Europe, eurent, dans tous les temps, un goût décidé pour les étoffes et les productions de l'Inde. Les toiles de coton, si fines qu'elles ne souffraient pas de concurrence, et d'autres plus grossières et d'une utilité plus générale, convenaient si bien aux habitans des climats

tempérés, des bords de la Méditerranée et du Pont Euxin. Les golfes de Perse et d'Arabie, offraient à ce commerce une route très-facile. C'était sur-tout par le golfe d'Arabie qu'il se faisait, peu de jours suffisant au transport par terre entre la mer Rouge et le Nil, et entre la mer Rouge et la Méditerranée. Il est très-probable, et cette conjecture est appuyée sur la tradition indienne, qu'il y eut autrefois, de temps immémorial, une communication entre l'Égypte et l'Indostan. Ces deux contrées présentent des ressemblances frappantes entre certains usages, qu'il serait difficile d'attribuer à des causes physiques, et qu'Hérodote raconte des anciens Egyptiens.

Ce fut par mer que cette communication dut avoir lieu, à en juger par la nature des pays intermédiaires, et par le siége des manufactures; et d'ailleurs, une nation assez hardie pour entreprendre la navigation autour de l'Afrique, comme il n'est pas douteux que le firent les Egyptiens sous les Pharaons, pouvait-elle ne pas visiter les côtes d'une mer si voisine, et que la régularité des vents périodiques rendait d'un accès si facile? Rien, à mon avis, ne peut démontrer, que le riche commerce de Salomon comprît celui de l'Inde;

mais cette opinion me paraît très-probable, et je suis aussi porté à croire que les vaisseaux qui, après *un voyage de trois ans*, arrivèrent à Tarse en Cilicie, avaient été jusqu'aux extrémités de l'Afrique. Les flottes de Salomon partaient des ports de la mer Rouge, la conquête que David avait faite de l'Idumée, l'ayant rendu maître des ports qui se trouvent sur la branche nord-est de cette mer. Tyr avait été fondée environ deux siécles et demi avant cette époque, et l'on peut conclure, de son état florissant sous Hiram, contemporain de Salomon, que les commerçans de cette ville opulente faisaient presque tous le commerce du monde alors connu, et sans doute celui de l'Orient. Le commerce ouvrant une route si facile aux richesses, il n'est pas surprenant qu'un prince aussi éclairé que Salomon ait suivi l'exemple de ses voisins, et qu'il ait profité de la situation de ses états et de l'agrandissement de son royaume, qui s'étendait de l'Euphrate à la mer Rouge, et jusqu'aux frontières de l'Egypte, pour envoyer ses vaisseaux dans l'Inde par la mer Rouge et le golfe Persique. Volney pense que Salomon, en s'emparant de Tadmor ou Palmyre, (événement qui arriva environ mille ans avant l'ère chré-

tienne), voulait en faire l'entrepôt du commerce de l'Inde par le golfe Persique et le cours de l'Euphrate. Cette idée me paraît aussi probable qu'ingénieuse. Cependant, le commerce de Salomon n'eut qu'une courte durée: il nous rappelle les faibles efforts que fit de nos jours un prince, dont les possessions sont au milieu des terres, et qui fut obligé d'emprunter des matelots de la moderne Tyr, comme Salomon emprunta ceux de l'ancienne. Sans doute, il doit paraître contraire au génie d'une puissance commerciale de favoriser les entreprises d'une puissance rivale; mais quelquefois les gouvernemens sont obligés d'adapter leur politique aux circonstances, et de permettre, même aux dépens de l'état, des opérations qui enrichissent les particuliers. Je ne puis assurer si le commerce de l'Inde se faisait concurremment par les Tyriens, les Egyptiens et les Juifs; cela me paraît très-probable, je crois même qu'ils le firent par le golfe Persique et la mer Rouge, comme nous l'avons vu de notre temps. Mais quel que pût être, du temps de Salomon, le commerce de Tyr, nous voyons cette ville, environ un siècle après, fonder la colonie de Carthage, ensuite, trois autres siècles écoulés, c'est-à-dire, vers la date de la

prophétie d'Ézéchiel, qui la concernait, sa grandeur avait passé en proverbe.

Lorsque Tyr fut soumise par Alexandre, (332 ans avant l'ère chrétienne, et environ 260 après Ezéchiel), cette ville était en possession de tout le commerce de l'Inde. Il se faisait par la mer Rouge jusqu'à Eziongaber; et de là à travers les déserts, jusqu'à Rhinocorura, ville située sur la Méditerranée, sur les frontières communes de la Palestine et de l'Egypte, deux contrées alors au pouvoir des Perses. De Rhinocorura, les marchandises étaient portées par mer à Tyr, et de là passaient dans la circulation. La destruction de Tyr par Alexandre, et la fondation d'Alexandrie qui en fut la suite, ouvrit au commerce un nouveau canal, ou plutôt le fit rentrer dans celui dont il s'était détourné, je veux dire l'Egypte. Lors du partage des états d'Alexandre, l'Egypte échut aux Ptolémées. Alexandrie, ce nouvel entrepôt du commerce, attira tous les soins de ses maîtres et devint même la capitale du royaume. Ptolémée-Philadelphe fit creuser un canal, à partir d'*Arsinoë* (près de Suez) jusqu'à la branche pélusienne du Nil. Dans la suite, peut-être à cause de la fatigante et dangereuse navigation de la partie supérieure de la mer Rouge, il

fonda la ville de Bérenice sur la côte occidentale de cette mer, et presque sous le tropique, à 450 milles au-dessous de Suez. Les marchandises se transportaient de Bérénice à Coptos sur le Nil, à travers le désert de la Thébaïde : elles descendaient ensuite ce fleuve jusque près d'Alexandrie, qui devint aussi l'entrepôt du commerce de l'Orient et de l'Occident, et l'une des plus opulentes cités de ces deux parties du globe.

Il paraît que sous les Ptolémées, les Egyptiens étendirent leur navigation jusqu'à l'extrémité du continent Indien, et que même ils remontèrent le Gange jusqu'à Palibothra.

Alexandrie fut encore le centre du commerce, même après que l'Egypte fut devenue une province Romaine, et pendant les révolutions qui se succédèrent dans l'Orient *; elle ne cessa d'être un entrepôt considérable, qu'au moment où l'on retrouva le passage du cap de Bonne-Espérance, il y a environ 300 ans. A cette époque, le commerce de l'Inde prit une route nouvelle, dont il n'est pas probable qu'il s'écarte jamais.

* Le commerce des Vénitiens en Orient, se faisait par Alexandrie et la mer Rouge.

Bérénice était sur la mer Rouge le port où les Romains faisaient le commerce de l'Inde du temps de Pline (l'an 79 de l'ère chrétienne). Cet historien, dans son 6e. livre, nous transmet quelques particularités curieuses sur cette navigation. On y remarque, entr'autres, qu'à cette époque même, l'on se plaignait que le commerce de l'Inde absorbait les richesses de l'Europe. Selon Pline, ce commerce coûtait chaque année 50 millions de sesterces, et encore ne s'étendait-il pas à toutes les parties de l'Inde. Arbuthnot évalue un sesterce au quart d'un denier de 62½ grains d'argent; à ce taux, les 50 millions de sesterces équivaudraient à plus de 440,000 liv. sterling (environ 9,680,000 francs), d'après le prix moyen actuel de l'argent. La valeur des cargaisons apportées de l'Inde et de la Chine en Angleterre, dans l'espace d'une année, a excédé trois millions sterling, y compris le fret.

De Bérénice il fallait trente jours de navigation, pour descendre la mer Rouge jusqu'à *Ocelis* (Gella), dans le détroit de Bab-el-Mandel. Il y avait aussi le port de *Muza* (Moka), mais celui d'Ocelis était regardé comme

comme le meilleur et le plus commode pour le départ.

D'Ocelis à Muziris, premier port marchand dans l'Inde, la navigation était de 40 jours, de sorte qu'en sortant de Bérénice vers le milieu de l'été, on pouvait arriver dans l'Inde à la fin d'août, lorsque la mousson du sud-ouest avait cessé d'être dangereuse, et que l'on pouvait naviguer facilement près des côtes. Pline observe que l'on partait avec un vent d'ouest. Nos vaisseaux Européens feraient actuellement en quinze jours cette traversée, qui exigeait autrefois quarante jours de navigation; la distance n'étant en ligne directe que de 1750 milles marins (les mêmes que les milles géographiques).

Les premiers voyages se firent, autant qu'on le peut conjecturer, le long des côtes de l'Arabie jusqu'au promontoire Syagrus (le cap Rasalgate), et de là, en côtoyant la Perse jusqu'à l'embouchure de l'Indus, etc. On découvrit ensuite une route plus courte et plus sûre; car, du cap Rasalgate, les vaisseaux allaient directement à Zizerus, port Indien, situé, selon toute apparence, dans la partie septentrionale de la côte de Malabar. Enfin, comme nous l'avons dit plus haut, les vaisseaux, en

sortant de la mer Rouge, se rendaient en droite ligne à Muziris. Il est probable que, si les navigateurs longeaient en grande partie les côtes de l'Arabie, c'était pour être moins longtemps hors de la vue des terres ; peut-être l'usage habituel que nous faisons de la boussole a-t-il augmenté pour nous la difficulté de faire des voyages de long cours, sans nous en servir.

Selon Pline, Muziris était une place de commerce fort incommode, attendu que le peu de profondeur du port, ou l'embouchure de la rivière, forçait de décharger les marchandises dans de petits bâteaux, assez loin de l'entrepôt : on avait en outre à craindre les pirates de *Nitria*. Le pays des *Niconidiens* offrait un autre port plus commode et plus commerçant, nommé *Barace* ou *Becare ;* et comme le poivre de *Cottonara* s'y transportait dans de petites barques, on en peut conclure que Barace était situé dans la contrée de Canara, qui produit encore aujourd'hui le meilleur poivre du pays, ou que ce port n'en était pas éloigné. Malgré mes recherches, je n'ai pu parvenir à déterminer la position des ports de Muziris et de Barace : la côte de Malabar en présente une infinité à qui convient la description que je

viens d'en donner: il faut d'ailleurs observer qu'un port peu profond pour les vaisseaux marchands des Romains, sans contredit plus petits que les nôtres, ne serait pas regardé aujourd'hui comme un port. Cependant, cette côte des pirates et ce pays d'où l'on tirait le poivre, sont des particularités qui circonscrivent nos recherches. Les vaisseaux marchands qui se rendaient à Muziris passaient près de la croisière des pirates; et comme cette croisière, à en juger par les renseignemens que nous ont laissés Pline et Ptolémée, était alors à-peu-près la même qu'à présent, c'est-à-dire, entre Bombay et Goa; j'ai lieu de penser que les ports marchands dont Pline fait mention, étaient situés entre Goa et Tellicherry. Le Periple de la mer des Indes et la Géographie de Ptolémée, ne jettent sur ce point qu'une faible lumière.

Voici l'ordre dans lequel Ptolémée place les différens ports : *Tyndis*, en s'avançant vers le sud, est situé après *Nitria*, ensuite *Becare* ou *Barace*, *Melcynda* ou *Nelcynda*, *Cottiara* et *Comaria* ou le cap Comorin, dont le véritable nom est Komrin ou Komry. Le Periple place *Tyndis*, *Muziris* et *Barace* dans le même ordre, et à une distance respective de 500

stades. Goa, Meerzaw (vulgairement Merjee), et Barcelore ou Bassinore, sont les trois ports à qui conviennent le mieux les particularités dont j'ai parlé plus haut. Le premier de ces ports, savoir Goa, est sur la côte des pirates, ayant au nord Newtya, peut-être le *Nitrias* de Pline et de Ptolémée, près duquel les pirates croisaient pour attendre les vaisseaux Romains qui allaient à Muziris. Le second, dont le nom de Meerzaw ou Merjee semble avoir quelqu'affinité avec Muziris, est également situé sur une rivière, à quelque distance de la mer.

Barcelore ou Bassinore, aujourd'hui la principale factorie pour le poivre, serait peut-être *Barace*. Je croirais que Nelisuram est l'ancien Nelcynda; car je ne supposerai pas avec d'Anville, que Barace et Nelcynda étaient le même port; j'en fais deux places bien distinctes. Pline dit que Nelcynda était situé dans le royaume de *Pandion*; ce qui répond à Madura, ou on le comprend au moins dans la partie méridionale de la presqu'île: par conséquent plus nous placerons Nelcynda au sud, moins nous craindrons de nous tromper. Ce ne sont que des conjectures, quant aux positions particulières; mais il est fort peu important de les déterminer avec précision; il nous

suffit d'être assurés que les ports marchands doivent être situés dans le pays de *Canara*, la *Cottonara* de Pline ou la contrée qui produit du poivre, c'est-à-dire, entre Goa et Tellicherry, comme nous l'avons déja observé.

Les vaisseaux revenaient de la côte de l'Inde vers le mois de décembre, avec la mousson de nord-est; et lorsqu'ils entraient dans la mer Rouge, ils trouvaient, selon Pline, un vent de sud, ou de sud-ouest. Le voyage durait une année, et les profits étaient immenses; mais cet historien ne nous dit rien de la nature des cargaisons.

Ses ouvrages ne renferment aucunes particularités concernant quelques voyages faits par les Romains au golfe du Bengale ou à la presqu'île de Malaca (la Chersonèse d'or); quoique, selon Strabon qui écrivait avant Pline, il soit certain que l'on avait remonté le Gange jusqu'à Palibothra. La Géographie de Ptolémée, qui fut composée environ 60 ans après Pline, offre les preuves les plus convaincantes, que les deux presqu'îles de l'Inde avaient été visitées. Il y est fait mention de la pêcherie de perles entre Ceylan et la Terre-Ferme, de diamans trouvés sur les bords du Sumbulpour, et du cap que l'on croit être le

cap *Gordeware*, d'où partaient les vaisseaux qui allaient commercer sur la côte de Malàca. On trouve encore dans cette Géographie quelques noms qu'il est facile de reconnaître. *Arcati*, capitale des *Soræ*, ou *Sora-Mandalum*, d'où, par corruption, s'est formé *Coromandel*; *Mesolia*, le district où est situé *Masulipatam*; la rivière de *Cauvery*, sous le nom de *Chaboris*, etc. Ptolémée décrit aussi la presqu'île au-delà du Gange, jusqu'à la Cochinchine, ou peut-être jusqu'aux frontières de la Chine, ou *Sinæ*. (Voyez les antiquités géographiques de l'Inde, par d'Anville). Nous observerons encore que les îles placées par Ptolémée dans le golfe du Bengale, et qui sont probablement les îles d'Andaman et de Nicobar, passaient pour être la plupart habitées par des antropophages : les navigateurs modernes ont adopté la même idée. D'autres îles qui sont peut-être certaines parties de Sumatra, ou quelques-unes de celles qui sont situées le long de sa côte occidentale, avaient la même réputation; et nous lisons dans *Marsden*, que l'on croit généralement qu'il existe à Sumatra, même aujourd'hui, des mangeurs d'hommes. Je pense que les îles *Bonæ-Fortunæ* sont le grand Andaman, et

que les dix *Maniolæ* doivent s'entendre des Nicobars du nord; c'est exactement le même nombre. Les cinq *Barassæ*, les trois *Sindæ*, et les trois *Saba-Dibæ* sont les îles que je crois faire partie de Sumatra, ou les îles qui en sont voisines.

ESQUISSE

DE L'HISTOIRE DE L'INDOSTAN,

Depuis le commencement des conquêtes faites par les Mahométans.

On ne connaît pas d'histoire de l'Indostan, appuyée sur des matériaux ou mémoires recueillis par les Indous, qui soit antérieure à l'époque de la conquête qu'en firent les Mahométans. Ou les Indous n'étaient pas dans l'usage d'écrire l'histoire de leurs pays, ou s'ils avaient des annales, elles furent détruites par les Pundits, ou soustraites à tous les regards. Nous pouvons juger de leurs traditions par celle qu'ils ont conservée sur l'expédition d'Alexandre. A les en croire, le roi de Macédoine livra près de Delhi une grande bataille à l'empereur de l'Indostan; et quoique victo-

rieux, il se retira dans la Perse à travers les montagnes du nord. Ils ne font aucune mention de la circonstance très-remarquable de sa navigation sur l'Indus, qui dura plusieurs mois. De tous les évènemens de l'antiquité, il n'en est peut-être pas un qui soit mieux prouvé que celui-ci; non-seulement les auteurs contemporains d'Alexandre célébrèrent cette partie de son histoire, mais quelques siècles après son voyage, il reçut encore les éloges des écrivains les plus distingués. Quant aux notices sur l'Indostan, que l'on trouve dans Hérodote, Pline et Arrien, c'est moins une histoire qu'un aperçu rapide de l'état de l'Indostan à cette époque, avec des notions générales des mœurs de ses habitans et de ses usages. Ces notices font plus de plaisir sans doute, que n'en ferait une histoire qui contiendrait exclusivement les conquêtes des Mahométans; c'est-à-dire, un tableau de batailles et de massacres, le récit de la destruction de l'un des gouvernemens les plus doux et les plus réguliers, par le plus vil et le plus infâme de tous les conquérans: car c'est ainsi qu'il faut qualifier les Mahométans, soit qu'on les considère sous le rapport de leur intolérance, de leur mépris des lettres et des sciences, de leur oisiveté habituelle, soit sous

celui des indignes traitemens qu'ils font souffrir aux femmes dont le premier devoir, dans une société civilisée, est de former l'esprit et le cœur de la génération naissante, par l'heureuse influence de la vertu et de la moralité.

Les voyages de Cosmas, dans le sixième siècle, et ceux de deux Mahométans, dans le neuvième, fournissent peu de matériaux à l'histoire. On n'en trouvera pas davantage dans la relation de Marc Paulo, qui, dans le treizième siècle, traversa la presqu'île, et remonta la côte occidentale jusqu'à Guzarate. Il serait à la vérité très-difficile de rapporter à aucune contrée en particulier, les faits racontés par cet auteur; car la géographie de ses voyages est en grande partie une véritable énigme.

C'est sur-tout aux écrivains Persans que nous sommes redevables de la portion de l'histoire de l'Inde que nous possédons. Le célèbre Mahomed Ferishta, au commencement du dix-septième siècle, composa de matériaux divers une histoire de l'Indostan. Si l'on en croit le colonel Dow qui l'a traduite, il y a environ vingt ans, il la puisa presque toute entière dans les auteurs Persans. Les matériaux historiques les plus intéressans se trouvent, dit-

on, dans le Mahabarut, poëme historique de la plus haute antiquité, que M. Wilkins traduit maintenant du sanscrit, langue dans laquelle il a été écrit. Nous en connaissons déja une épisode qu'il a fait paraître sous le titre de *Bhagvat-Geeta;* mais si le père de la poésie grecque a totalement changé l'histoire d'Hélène, pour donner une libre carrière à son imagination, qui peut nous garantir l'exactitude des faits rapportés par un autre poète? M. Dow n'assurait pas que les Indous n'eussent aucune histoire de leur pays écrite dans leur langue; à la vérité il ne savait pas le sanscrit, mais il appuyait ses doutes sur les renseignemens que lui avaient donnés les habitans de la contrée. Si les fragmens de l'histoire ancienne des Indous, conservés dans le Ayin Acbaree, ressemblent à ceux que M. Dow avait sous les yeux, j'avoue que je ne puis y avoir aucune confiance. Il convient que la partie la plus estimable de l'histoire de Férishta est celle qui suit les premières conquêtes des Mahométans, vers l'an 1000. Je vais en donner un extrait, pour faire connaître au lecteur les changemens successifs arrivés dans le gouvernement de l'Indostan, qui de pur Indou devint Mahométan, et continua de l'être sous

les diverses dynasties de monarques venus de la Perse, de l'Afghanistan et de la Tartarie, jusqu'au commencement de notre siècle.

Ces princes ayant ajouté au territoire primitif de l'Indostan toutes les provinces qu'ils possédaient en-deçà du Gange, cet état devint un fardeau trop lourd pour un seul monarque. Les différentes parties se détachèrent du centre du pouvoir, et l'anarchie s'en empara. Aujourd'hui même à peine l'ordre commence-t-il à renaître; et sans l'intervention des puissances étrangères qui s'y sont opposées, les Marates auraient, pour ainsi dire, relevé l'empire des Indous. Enfin une de ces puissances, quoiqu'éloignée de l'Indostan de 15000 milles, est en possession de ses plus belles provinces, et se maintient au milieu de cet empire *.

Féristha, après le récit des premières conquêtes des Mahométans, ne nous entretient guères que de l'empire de Ghizni (ou Gazna) et de Delhi, jusqu'à la soumission de tout l'Indostan par les empereurs Patans, au commencement du treizième siècle. L'Indostan n'avait point cessé d'être divisé en plusieurs

* Les provinces de l'empire Romain les plus éloignées de la capitale, ne l'étaient pas de plus de 2800 milles.

royaumes, dont chacun exigeait une histoire particulière. Nous ne connaissons, des évènemens qui s'y passèrent, que ceux qui sont mêlés à l'histoire du pays conquérant. Quelques-uns de ces anciens royaumes Indous portaient les mêmes noms que les Soubahs, ou vice-royautés d'aujourd'hui; il est probable qu'ils avaient à-peu-près les mêmes limites. L'histoire du Deccan est encore plus obscure que celle de l'Indostan; elle est postérieure aux conquêtes des Mahométans dans ce pays, conquêtes qui commencèrent vers l'an 1300, et qui ne furent terminées que dans le dix-septième siècle.

Mahmood, le premier conquérant Mahométan qui forma des établissemens dans l'Indostan, éprouva un peu moins de difficultés à subjuguer cette contrée, que n'en éprouvèrent les derniers conquérans, lorsque tant de royaumes étaient réunis sous la domination des empereurs Patans; car tous ces royaumes, devenus provinces, étaient trop étendus, et composés de matériaux trop discordans pour offrir un ensemble solide; et d'ailleurs, leur union ne fut jamais d'assez longue durée pour produire les heureux effets qui résultent de la liaison commune sous un même gouvernement; ce

qui contribue à former un tout imposant, comme les provinces de France ou de la Grande-Bretagne.

C'est le sort commun des grands états où la délégation de l'autorité et l'éloignement du centre disposent les provinces à l'indépendance, toutes les fois que le gouvernement suprême est placé dans des mains faibles et inhabiles. L'Indostan, même sous les Mogols, ne peut être considéré que comme une réunion de royaumes tributaires, dont chacun était accoutumé à ne voir que son vice-roi particulier, et toujours prêt à se révolter, lorsque la faiblesse d'un empereur et l'ambition d'un vice-roi lui en offraient une occasion favorable. C'est à cette disposition constante à la révolte, que l'on doit attribuer le peu de résistance qu'éprouvèrent les armes de Tamerlan, de Baber, d'Humaioon, et de Nadirshah; quoiqu'alors plusieurs de ces provinces fussent unies sous un seul prince.

Mahmood, empereur de Ghizni, fut le premier conquérant Mahométan qui forma des établissemens permanens dans l'Indostan: je mets une grande différence entre ses *conquêtes* et les premières *irruptions* des Mahométans, qui laissèrent à peine quelque trace apparente;

telles furent les irruptions du caliphe Valid, dans le premier siècle du mahométisme. L'empire de Ghizni fut fondé par Abistagi, gouverneur de Korasan (l'an 960), qui se révolta contre le roi de Bucharie, dont les ancêtres, environ 87 ans auparavant, avaient élevé leur pouvoir sur les ruines de l'empire des califes. Ghizni était formé principalement du royaume de la Bactriane, après la division de l'empire d'Alexandre, c'est-à-dire, des contrées situées entre le pays des Parthes et l'Indus, et au sud de l'Oxus. Ghizni ou Gazna, ville située aux sources occidentales de l'Inde, près du Caucase Indien, était regardé comme la capitale de cet empire, quoique Balk ou Balich prétendît à la même prérogative.

Mahmood, nommé communément le *sultan*, fut le troisième successeur d'Abistagi : il était fils de Subuctagi, qui paraît avoir médité la conquête de la partie occidentale de l'Inde, et qui, à l'exemple de Philippe, laissa ses projets et son royaume à son fils. Subuctagi avait porté ses armes au-delà de l'Indus, et ravagé le Panjab, mais il n'y fit pas d'établissemens ; car nous lisons que du temps de l'invasion de son fils Mahmood, un prince de la famille ou de la religion des Brames, nommé Jeipal,

possédait tout le pays situé sur la rive orientale de l'Indus jusqu'à Cachemire, et qu'il avait pour alliés les rois de Delhi, d'Agimère, de Canoge et de Callinger. Ces provinces frontières soumises au gouvernement des Indous, et l'état de leur religion par-tout où Mahmood porta ses conquêtes, nous donnent lieu de conclure que les Mahométans, quelque ravages qu'ils eussent exercés avant cette époque, n'avaient formé aucun établissement dans l'Indostan, comme nous l'avons remarqué, mais que toute la contrée était *Indou*, lors des conquêtes de Mahmood. Je dois faire observer, que je ne place pas dans l'Indostan propre le pays de Cabul, ou quelques-unes des provinces à l'ouest de l'Indus.

Avant la première expédition de Mahmood dans l'Inde, trois ans après son avènement au trône, il avait reculé les limites de son empire au nord, en s'emparant de la Bucharie. C'était, comme je l'ai déja observé, contre un roi de ce pays, que ses ancêtres s'étaient révoltés.

Il entra dans l'Indostan, l'an 1000 de l'ère chrétienne; mais, dans l'espace de huit années, il ne poussa pas ses conquêtes plus loin que le Moultan. Les peuples de ce pays, qui étaient les *Malli* et les *Catheri* d'Alexandre,

(c'est aujourd'hui la tribu Kuttry ou Rajpoot), avaient sans doute conservé leur ancien courage, puisqu'ils résistèrent si long-temps à des armees formidables, commandées par l'enthousiaste le plus furieux. L'an 1008, tous les princes Indous, de l'ouest du Ganges jusqu'à la Nerbuddah, se coalisèrent contre Mahmood pour la défense commune de leur religion. C'était plutôt pour anéantir cette religion, que pour acquérir des terres ou des sujets, que combattait ce fanatique. Il est permis de douter que des conquérans barbares, comme le furent Mahmood, Tamerlan ou Nadirshah, ayent jamais eu le dessein d'augmenter le nombre de leurs sujets, ce qui est le but raisonnable des conquêtes. Les massacres et la dépopulation qui signalaient leur marche, prouvent au contraire que ce desir leur était étranger. Les Indous confédérés furent défaits ; et le premier essai de Mahmood pour l'anéantissement de leur religion, fut la destruction du fameux temple de Nagorkote, bâti sur les montagnes frontières du Panjab. Dans sa sixième expédition, en 1011, il fit éprouver le même sort à Tannasar, lieu célèbre par la dévotion des Indous, situé à l'ouest de Delhi ; et cette ville elle-même fut prise dans le même-temps.

En

En 1018, il prit Canoge, et détruisit aussi près d'Agra, les temples de Matra ou Matura, (la Méthora de Pline), ville d'une haute antiquité, et l'objet de la vénération religieuse des Indous. Ensuite, tournant ses armes contre les Rajpoots d'Agimère, il fut rebuté ou par la force de ces guerriers, ou par les difficultés que lui présenta le pays hérissé de montagnes.

Sa douzième expédition, en 1024, fut fatale au fameux temple de Sumnaut, dans la presqu'île de Guzerat, près de la ville de Puttan, sur la côte de la mer, non loin de l'île de Diu appartenant aujourd'hui aux Portugais. Il dirigea sa route par le Moultan et par Agimère, dont il fut forcé de laisser la citadelle au pouvoir des ennemis. En traversant le désert qui sépare Agimère du Moultan, il courut risque de perdre toute son armée par le défaut d'eau. Il paraît que la jouissance la plus délicieuse pour ce monstre, était de détruire les temples des Indous, d'exterminer leurs prêtres et les sectaires les plus fervens. Rien ne nous afflige plus sensiblement que la destruction qui a pour cause un *zèle religieux*, puisqu'elle donne lieu aux hommes de se supposer les agens de la divinité, de repousser par là le frein qui s'oppose aux délits ordi-

naires, et de rendre la conscience *partie* lorsqu'elle ne doit être que *juge*. Tel fut aussi Tamerlan; mais, heureusement pour les Indous, l'enthousiasme du mahométisme avait perdu toute sa force, avant l'invasion de Nadir-shah. S'il se fut joint dans le cœur de ce conquérant à sa férocité naturelle, tout le théâtre de ses conquêtes n'eut été ensuite qu'un affreux désert.

La ville de Nehrwalla, l'ancienne capitale du Guzerat, tomba avec toute la presqu'île, au pouvoir de Mahmoud. Ce conquérant mourut quatre ans après (1028), maître de la partie orientale de la Perse, et de toutes les provinces indiennes, depuis le Gange occidental jusqu'à la presqu'île du Guzerat, et depuis l'Indus jusqu'aux montagnes d'Agimère; mais le Panjab fut la seule partie de ces contrées, soumise à un gouvernement régulier sous les Mahométans, parce qu'il était voisin de l'empire Ghiznien. Quant aux Rajpoots d'Agimère, placés au milieu de montagnes escarpées, et de vallées inaccessibles, ils conservèrent leur indépendance à cette époque, et ils en jouissent encore aujourd'hui en grande partie. Ce pays est à l'Indostan ce que la Suisse est à l'Europe; mais il est plus étendu et plus

peuplé. Depuis Mahmoud jusqu'à Aurengzebe, les conquérans indiens se contentèrent de la soumission apparente de ces tribus courageuses, qui joignaient à la force et à l'agilité du corps l'enthousiasme militaire appuyé sur des principes religieux. Ce peuple est disséminé sur une étendue de pays égal à la moitié du territoire de la France, que l'on désigne sous le nom de Rajpootana : c'est-là que prit naissance le fondateur de la puissance des Marattes, puissance qui aspirait, il y a trente ans, à la domination universelle de l'Indostan.

L'empire Ghiznien, sujet aux mêmes causes de décadence que les grands états qui se sont accrus rapidement, fut divisé en 1158. La partie occidentale, la plus considérable de cet empire, fut usurpée par la famille des Gaurides, (ainsi nommée de Gaur ou Ghor, province et ville située au-dessous du Caucase indien) tandis que les provinces contiguës aux deux rives de l'Indus restèrent au pouvoir de Chusero ou Cusroe, qui fixa sa résidence à Lahore *. Les Gaurides en chassèrent ses descendans en 1184. Les Mahométans s'étant

* Pour les dates des règnes des empereurs de l'Indostan, le lecteur peut consulter la table chronologique placée à la fin de l'introduction.

rapprochés des Indous, en devenant maîtres de Lahore, étendirent leur empire à l'est. Mahomed Gori renouvella en 1194, dans la ville de Benarès, les mêmes scènes dont Nagorkote et Sumnaut avaient été le théâtre sous Mahmoud. On regardait Benarès comme l'école principale de la science des Bramines; et il est probable que ce fut vers cette époque que la langue sanscrit, qui était celle de l'Indostan, commença à s'altérer par le mélange des expressions que les conquérans y introduisirent; et elle est telle aujourd'hui, que le sanscrit original, conservé dans les livres anciens, est devenu une langue morte. De pareils changemens ont eu lieu dans tous les pays où les conquérans furent assez nombreux pour les effectuer. A la même époque la langue Saxonne s'altérait par les conquêtes des Normands, comme le sanscrit par celles des Ghizniens.

Mahomed Gori porta ses armes au sud de la rivière Jumnah, et s'empara de la forteresse de Gwalior, qui donnait alors son nom à un royaume qui forme depuis la presque totalité du Soubah d'Agra. Il soumit aussi la partie orientale d'Agimère.

La mort de cet empereur, en 1205, fut

suivie d'une nouvelle division de l'empire Ghiznien. La partie persanne resta à Eldoze, et la partie indienne à Cuttub, qui fonda, dans l'Indostan, la dynastie des Patans ou Afghans. Les Afghans habitaient, dans l'origine, les montagnes situées entre l'Inde et la Perse, ou l'ancien Paropamisus. Cuttub, avant son élévation au trône, avait fait la guerre sous Mahomed Gori, dans l'Agimère et le Guzerat. Lahore fut d'abord sa capitale; mais il fut forcé de la placer à Delhi, pour rapprocher la résidence impériale du centre des nouvelles conquêtes.

L'empereur Altumsh, son successeur, en 1210, acheva la conquête de la plus grande partie de l'Indostan-propre. Ce fut le premier Mahométan qui conquit le Bengale; et depuis ce temps, le gouvernement en fut donné à un des fils de l'empereur régnant. Sous son règne, en 1221, Gengis-kan ajouta l'empire de Ghizni à ses immenses conquêtes, les plus étendues peut-être dont l'histoire fasse mention; il mit fin à la dynastie de Charasm, alors en possession de la couronne, et chassa devant lui l'infortuné Gélali qui, pour éviter sa fureur, passa l'Indus à la nage. Cependant Gengis ne troubla point l'Indostan.

Vers l'an 1243, les Mogols ou Monguls, successeurs de Gengis, qui possédaient, ou plutôt qui couvraient de leur masse les contrées nord-ouest de l'Indostan, y firent différentes irruptions. L'historien de Timur, Sherefeddin, nous apprend que Turmeshirin-Khan avait porté ses armes dans le Dooab, mais sans y former d'établissement. Férishta ne parle pas des progrès de ce conquérant passager; il se contente de décrire les invasions des Mogols dans le Panjab, invasions alors très-fréquentes, quoique ce ne fût que 150 ans après que, sous Timur ou Tamerlan, ils pénétrèrent jusqu'au centre de l'Inde. Férishta décrit aussi une irruption des Mogols dans le Bengale, par *Chitta* et le Thibet, en 1244.

J'ai déja observé que les provinces de l'Indostan étaient plutôt des royaumes tributaires que des provinces d'un même empire, et qu'elles ne laissaient jamais échapper une occasion favorable de se révolter. En 1265, celle de Malwa reconquit son entière indépendance sur les souverains de Delhi, après avoir graduellement secoué le joug que lui avait imposé Cuttub en 1205; et les Rajpoots, quoique plus voisins de la capitale, assurèrent aussi en cette occasion leur indépendance.

On peut juger de l'état du gouvernement intérieur de l'Indostan, par la punition infligée aux Mewatti ou tribu de Bandits qui habitent les montagnes à 25 milles de Delhi. En 1265, cent mille de ces misérables furent passés au fil de l'épée, et une ligne de forteresses fut construite au pied de leurs montagnes. Rébellions, massacres, conquêtes féroces; voilà, en peu de mots, l'histoire de ce beau pays, qui, aux yeux d'un observateur ordinaire, semble destiné à être le paradis de l'univers: mais tels sont les résultats nécessaires de l'ambition insensée des conquérans, qui veulent posséder plus qu'ils ne peuvent gouverner; car alors tout l'empire se partage entre des gouverneurs avides qui commandent avec orgueil aux sujets jusqu'à ce qu'ils les aient dégradés au point de leur persuader qu'il est de l'intérêt commun d'assurer l'indépendance de leurs gouverneurs. Ils auraient raison, sans doute, si la révolte pouvait leur donner un gouvernement régulier et permanent; mais qu'arrive-t-il? ils deviennent les sujets d'un nouveau conquérant, ou le premier les punit de leur rébellion. On serait tenté de croire que les climats chauds, et plus spécialement les pays découverts qu'ils renferment, seraient destinés

à être le siége du despotisme, parce que ces climats créant peu de besoins, et le sol étant spontanément productif, les habitans ne sont pas doués de cette énergie qui, dans des climats plus froids, porte l'homme à rechercher ses droits naturels, et à s'en assurer la jouissance. Je n'oserais cependant décider cette question, quoique je regarde comme un fait incontestable, que de toutes les parties du monde connu, c'est dans les climats chauds que règne sur-tout le despotisme. Les Patans, les Mogols et les Tartares, qui ont conquis l'Indostan et la Chine, montrèrent d'abord beaucoup de rudesse; mais avec le temps ils devinrent aussi efféminés que leurs sujets, et furent ensuite subjugués avec eux. Que ceux qui se plaignent sans cesse de la rigueur de nos climats septentrionaux, réfléchissent que s'ils produisent quelques maux physiques, ils développent toutes les facultés de l'ame, et donnent à l'homme la précellence sur les êtres de son espèce, tandis que sous les tropiques, un poète gracieux et un historien élégant sont le chef-d'œuvre et la plus sublime production de la nature.

Pendant que les rois de Delhi poursuivaient leurs conquêtes à l'est et au sud de l'Indostan,

on négligeait, sans les abandonner ouvertement, les provinces à l'ouest de l'Indus. Une barrière aussi forte que la partie supérieure de l'Indus, et les déserts au-delà d'Agimère, auraient dû déterminer un empereur de l'Indostan à céder toutes les provinces situées à l'ouest de cette ligne. Ce fut parce qu'on négligea cette sage conduite, que la paix de l'empire fut si souvent troublée, et que les Mogols envahirent enfin ces provinces. Ces peuples, non contens de leurs nouvelles acquisitions à l'ouest de l'Indus, passèrent ce fleuve, entrèrent dans le Panjab, et parurent si formidables à Férose II, qu'il permit à quelques-unes de leurs tribus de s'y établir, l'an 1292. Le lecteur se rappellera que l'empereur Valens tint la même conduite à l'égard des Goths, à qui l'on permit de traverser le Danube, et de former des établissemens dans la Thrace; ce qui rend la similitude plus frappante, c'est que l'empire de l'Indostan fut conquis dans la suite par le secours des descendans de ces Mogols. Ce Férose II, quoique de la tribu de Chilligi ou Killigi (de Killige, près des montagnes de Gaur), est cependant compris dans la dynastie des Patans; le nom de Patan ou Pitan s'appliquant par extension à toutes les

tribus qui habitaient les frontières communes de l'Inde, de la Perse, et de la province de Balk, c'est-à-dire, l'ancienne province de *Paropamisus*.

En 1293, cet empereur forma le projet d'attaquer le DECCAN. Sous ce nom l'on doit entendre, à cette époque, le pays situé au sud des rivières Nerbuddah et Mahanada ou Cattack : l'étendue de cette contrée était presqu'égale à celle de ses possessions dans l'Indostan, des bords de l'Indus aux Bouches du Gange, et des montagnes du nord à Cattack, Sirong et Agimère : la plus grande partie de Malwa, avec Guzerat et Sindi, était alors indépendante. Les richesses du roi de Déogire (aujourd'hui Dowlatabad), une des principautés du Deccan, firent concevoir ce projet à Alla, gouverneur de Gurrah, situé près du pays que l'on voulait conquérir. L'avarice de l'empereur lui fit adopter une proposition qui fut cause de sa ruine ; car Alla profita ensuite du butin pour le déposer.

La première expédition d'Alla lui procura la prise de Déogire ou Déogur, un trésor immense et des bijoux. Ces richesses lui servirent à augmenter ses forces, et à faire déposer et massacrer l'empereur. Nous ne pou-

vons nous empêcher de reconnaître la justice de cette punition, lorsque nous nous rappelons les indignes motifs qui firent entreprendre l'expédition du Deccan; et en outre que l'empereur s'était laissé séduire par Alla, qui lui donna une partie du butin fait à Bilsah.

Lorsqu'Alla, le premier de ce nom, fut maître du trône en 1295, il commença à exécuter son plan de conquêtes par la prise du Guzerat. Ce pays, tant qu'il fut indépendant, présentait, par sa situation, un obstacle puissant à ses projets sur le Deccan. Ensuite il s'empara de Rantampour et de Cheitore, deux des plus fortes places des Rajpoots, dans l'Agimère. Ce fut la première fois que Cheitore tombait au pouvoir des Mahométans. En 1303, il soumit aussi Warangole, la capitale de Tellingana, autre principauté du Deccan, comprenant à-peu-près le pays de Golconde. C'était, comme Cheitore, une ville forte, très-étendue et très-peuplée. Mais au milieu de ces conquêtes, et sans doute par un effet qu'elles produisent, les Mogols vigilans et inquiets pénétrèrent d'un autre côté jusqu'à Delhi, et en pillèrent les faubourgs.

L'année suivante, le reste de Malwa fut

conquis, et en 1306, fut achevée la conquête du Deccan, sous Cafoor, général d'Alla, qui s'avança dans le pays de Déogur par la route de Baglana, et que Férishta * appelle la contrée de *Marhat*. Cafoor ne porta pas seulement ses armes dans le Déogur (Dowlatabad), et de là, dans le Tellingana, il poussa jusqu'au Carnate, en 1310. Par le Carnate, il faut entendre ici la presqu'île en général, au sud de la rivière Kistnah. Nous ignorons jusqu'où il porta ses armes au sud; mais Alla le força de soumettre *Maber*, c'est-à-dire, la partie méridionale de la presqu'île. Son expédition porte le caractère du brigandage, conformément au génie de son maître Alla. Les trésors qu'il pilla surpassent l'imagination. On dit que les soldats trouvèrent l'argent trop embarrassant, tant ils avaient d'or à leur disposition. Les historiens observent, à cette occasion, comme à la prise du Déogur, que les princes du Deccan avaient été un grand

* On doit regretter que le colonel Dow ne donne pas une traduction littérale du texte de Férishta, en ajoutant, en forme de notes, ses propres explications. Nous aurions pu alors distinguer ce qui appartient à l'auteur original.

nombre d'années à ramasser ces trésors; ce qui prouverait que leur pays fut tranquille pendant tout ce temps.

En 1312 Cafoor ravagea une seconde fois la partie septentrionale du Deccan, et imposa un tribut au Tellingana et au Carnate; mais ces deux contrées ne furent entièrement soumises qu'environ trois siècles après, sous les derniers princes de la maison de Timur. Alla mourut en 1316. A cette époque, tout l'Indostan-propre était compris dans l'empire Patan, ainsi appelé de la dynastie maîtresse du trône: la police intérieure en était si bien réglée, que les étrangers pouvaient voyager avec sécurité dans tout l'empire.

Le Tellingana s'étant révolté en 1322 et 1326, fut soumis une seconde fois, et le Carnate ravagé d'une mer à l'autre. Sous le règne de Mahomed III, les princes du Deccan reprirent courage; et ayant à leur tête Bélaldeo, roi du Carnate, ils chassèrent les Mahométans de ces contrées, ne leur laissant que la forteresse de Dowlatabad ou Déogur. Ce fut vers le même-temps, en 1344, que Belaldeo fonda la ville de Bijinagur, appelée par corruption *Bisnagar*. Des révoltes dans le Bengale, le Guzerat et le Panjab, firent perdre

à Mahomed, prince faible, beaucoup de ses possessions; et dans le même temps, les tentatives qu'il fit pour conquérir la Chine, n'étaient pas couronnées du succès, car il fut repoussé jusqu'aux frontières de ses états. Il est probable qu'il suivit la route d'Assam. Cet empereur fut un de ceux qui formèrent l'absurde projet de transférer le siège du gouvernement de Delhi à Dowlatabad; il l'entreprit deux fois, sans pouvoir réussir.

Férose III, son successeur en 1351, parut moins jaloux, après la révolte du Bengale et du Deccan, de reculer les limites de son empire, que de s'occuper de la prospérité des états qui lui restaient. Pendant un règne de 37 ans, des canaux furent creusés par ses ordres, et des travaux publics furent entrepris pour les progrès de l'agriculture et le perfectionnement de la navigation intérieure. Les Mogols firent, en 1357, une nouvelle irruption, et le temps approchait où une autre expédition plus sérieuse devait avoir lieu sous Timur ou Tamerlan. Après la mort de Férose, en 1388, des révoltes et la guerre civile qui dura quelques années, préparèrent l'empire à passer sous une domination étrangère. Une minorité orageuse devait augmenter la crise

dans un état qu'un despote expérimenté pouvait à peine gouverner; aussi vit-on deux empereurs, armés l'un contre l'autre, résider dans la même capitale. Timur, qui déjà avait étendu ses conquêtes sur toute l'Asie occidentale et la Tartarie, tourna ses armes vers l'Indostan en 1398. L'année précédente, il avait envoyé son petit-fils Peer Mahomet soumettre le Panjab et le Moultan, et en octobre, il passa lui-même l'Indus. Alors ayant joint son petit-fils près du Moultan, il divisa son armée en plusieurs colonnes, et marcha contre Delhi, qu'il soumit sans avoir, pour ainsi dire, livré un combat. Ce monstre inhumain, qu'un poète de notre siècle a représenté sur le théâtre comme un héros doué des plus grandes et des plus aimables qualités, obtint dans l'Indostan le titre de *prince destructeur*, et il le mérita, par les massacres sans nombre, et la dévastation qu'il fit exécuter sous ses yeux. Timur ne resta que 15 jours à Delhi, et il retournait vers la capitale de son empire, lorsqu'entendant parler d'une forteresse du Dooab, qui avait résisté aux efforts d'un ancien conquérant Mogol (Turmesherin-Khan), il marcha contre cette place, et s'en rendit maître. De là il s'avança vers les lieux où le Gauge sort

des montagnes, et où se rendent en grand nombre, à des époques déterminées, les dévots Indous qui vont se purifier dans ses eaux sacrées. Son but était d'exterminer ces pieux pélerins, et il y réussit en partie. Dirigeant ensuite sa marche au nord-ouest, le long de la montagne de Sewalick, il continua ses massacres jusqu'aux frontières de Cachemire. Entre ses deux passages de l'Indus, il ne mit guères que cinq mois d'intervalle; et il paraît qu'il sut mieux choisir les saisons que ne l'avait fait Alexandre, car il profita d'un beau temps, et Alexandre était dans le Panjab pendant toute la saison des pluies. On peut dire cependant que Timur envahit plutôt qu'il ne subjugua, car il ne troubla point l'ordre de la succession dans l'Indostan, mais laissa Mahmoud sur le trône, ne se réservant pour lui-même que le Panjab, que ses successeurs ne conservèrent pas long-temps. Alors ses vues se portèrent sur l'empire des Turcs, ce qui lui fit négliger l'Inde, où il n'espérait pas une moisson de gloire aussi abondante. Durant sa vie, qui finit en 1405, on pria pour lui dans les mosquées de l'Indostan, et la monnaie fut frappée à son coin; mais ce fut plutôt un effet de la politique des usurpateurs du trône de Mahmoud,

Mahmoud, qu'un acte de la volonté de Timur. Ferishta et Sherefeddin ne disent pas qu'il ait emporté beaucoup de richesses de l'Indostan. Dans ce siècle, Nadir-Shah y trouva des trésors si prodigieux, que nous ne pouvons les concevoir. On ne peut expliquer cette énorme accumulation que par le versement qui, dans cet intervalle, s'est fait de l'or de l'Amérique dans ces contrées.

Quant à la géographie des marches de Timur, nous renvoyons le lecteur à la troisième section de cet ouvrage, et à la carte.

Si la confusion régnait dans l'Indostan avant l'invasion de Timur, elle dut augmenter après son départ. La mort de Mahmoud arriva en 1413, et avec lui finit la dynastie des Patans, fondée par Cuttub, en 1205. Le trône fut alors occupé par Chizer, un Seid (c'est-à-dire, descendant du prophète Mahomet), dont la postérité régna jusqu'en 1450, lorsque Belloli, Afghan de la tribu de Lodi, s'empara de la couronne après l'abdication d'Alla II. Ce fut sous ce dernier que l'Indostan se divisa en gouvernemens séparés. Un de ces nouveaux potentats, qui prit le titre de roi de l'Est, dont la résidence était à Jionpour, dans la province d'Allahabad, devint le plus redoutable de

tous, tandis que le roi de Delhi n'avait sous lui qu'une ombre d'autorité. Le fils de Belloli recouvra une partie considérable de l'empire; et en 1501, il fixa la résidence royale à Agra. Ce fut sous son règne que les Portugais arrivèrent dans l'Inde par le Cap de Bonne-Espérance; mais comme leurs relations de commerce ne s'étendaient pas au-delà des places maritimes du Deccan, indépendantes de Delhi, Ferishta ne fait aucune mention de cet évènement dans son histoire de l'Indostan. La confusion redevint générale dans l'empire sous Ibrahim II, en 1516, et facilita la conquête de l'Indostan au sultan Baber, descendant de Tamerlan et de Gengiz-Khan. Ce prince, qui régnait sur des provinces situées entre l'Indus et Samarcande, se voyant dépouillé de la partie septentrionale de ses états, par les Rusbecs, se détermina à essayer sa fortune dans l'Indostan, dont les divisions intestines lui promettaient la conquête. Il résidait alors à Cabul, d'où il partit pour sa première expédition, en traversant l'Indus, l'an 1518. Il en fit ensuite quatre autres; et dans la cinquième, en 1525, il défit l'empereur de Delhi, et mit fin à la dynastie de Lodi. On dit que Baber passa l'Indus, cette dernière fois seulement,

avec dix mille cavaliers d'élite; il compléta son armée à l'aide des révoltes des généraux ennemis. Ceci nous fournit un nouvel exemple du peu d'autorité qu'avaient les empereurs de l'Indostan sur leurs vice-rois et généraux. Baber ne régna que cinq ans dans l'Indostan, et pendant son règne il ne fut occupé qu'à soumettre les provinces de l'Est. En traversant l'Indus, il n'abandonna pas le pays qu'il possédait dans la Perse. Son fils Humaioon lui succéda en 1530; mais le règne trop court de Baber ne lui avait pas donné le temps de réparer les maux causés par de longs déchiremens, ni d'étouffer les germes de la rébellion. Ses frères, par leurs intrigues et la révolte ouverte de Sheer-Kan, détrônèrent, en 1541 Humaioon, prince d'un rare mérite, et doué de grandes vertus. Sa fuite vers l'Indus, et son séjour parmi les princes Rajpoots d'Agimère, offrent une image frappante des malheurs d'un roi. Pendant sa retraite naquit son fils Acbar, que nous pouvons placer parmi les plus grands souverains de l'Indostan.

Les provinces, à l'ouest de l'Indus, étaient au pouvoir d'un frère d'Humaioon. L'usurpateur Sheer ne jouit pas long-temps de sa nouvelle dignité. Il fut tué au siège de Cheitore,

en 1545, et enterré à Saseram dans le Bahar, son domaine primitif. On mit son corps dans un magnifique mausolée, qu'il avait fait construire de son vivant, et dont M. Hodges vient de donner le dessin au public. Sheer-Kan était d'origine Afghane; il était Soubah de Bahar, lorsqu'il se révolta, et à sa mort son empire s'étendait de l'Indus au Bengale. Il laissa sa couronne à son fils Sélim; mais la situation de l'Indostan était si incertaine, que dans l'espace de neuf ans, le trône fut successivement occupé par cinq souverains. En effet, le peuple de ce pays ne peut avoir aucune idée de succession, ni de gouvernement régulier; dans le dernier siècle, et même dans celui-ci, il ne s'est pas écoulé un intervalle de douze années, sans quelque révolte heureuse. Il y avait dans l'Indostan un parti puissant qui rappela Humaioon. Ce prince revint en 1554, et n'éprouva qu'une faible résistance, mais il mourut l'année d'après, des suites d'un accident. Il a laissé la réputation d'un prince rempli de douceur et de bienveillance, et son règne, quelque court qu'il ait été, doit être regardé comme un bonheur public, puisqu'il ouvrit le chemin du trône à son fils Acbar. Lorsqu'il eut été détrôné par Sheer, il se retira chez Shah-Tamasp de

Digitized by Google

Perse, qui l'aida à recouvrer sa couronne; et au commencement de son exil il rentra dans la possession des provinces au-delà de l'Indus.

Acbar n'avait que quatorze ans lorsque son père mourut, en 1555. Le fameux Abulfazil a célébré le règne de ce prince dans un livre appelé Acbar-Namma, ou l'histoire d'Acbar. Mon but, dans l'essai que j'ai entrepris, étant plutôt de présenter une table chronologique des évènemens, que d'entrer dans des détails historiques, je ne m'occuperai pas des particularités glorieuses d'un règne de cinquante-un ans. Je renvoie mes lecteurs à l'histoire de l'Indostan, par Dow. Ils y trouveront la notice complète du règne d'Acbar, et celle de ses descendans jusqu'à Aureng-zebe. Acbar, petit-fils de Baber, consolida, dans la famille de Tamerlan, la couronne que son aïeul avait portée le premier. La conquête que leur ancêtre avait faite un siècle et demi auparavant, n'avait en aucune manière contribué à ce nouvel établissement. Baber fut réellement le fondateur de la dynastie Mogole; et ce fut depuis cet évènement que l'Indostan fut appelé l'empire Mogol *.

* A proprement parler, l'empire Mogol était celui dont Tamerlan et ses successeurs immédiats furent les

Acbar employa les premières années de son règne à faire rentrer dans le devoir les provinces révoltées depuis l'Agimère jusqu'au Bengale. Il fut puissamment secondé par le grand Byram, qui avait aidé Humaioon à recouvrer son empire. Pour consolider ces conquêtes, il employa d'autres moyens que les premiers empereurs; il fit un bon choix de gouverneurs, donna de sages réglemens, accorda une tolérance illimitée en matières religieuses, observa avec soin les divers penchans de ses sujets, et sut en profiter avec adresse pour atteindre le but qu'il se proposait. Un règne long et vigoureux contribua beaucoup au succès de ses entreprises. Les Indous formaient toujours la masse du peuple, même dans les provinces plus voisines du pays des conquérans, et qui avaient été le plus fréquemment envahies. L'expérience avait appris aux Mahométans que le caractère et les principes religieux des Indous ne les porteraient jamais à troubler le gouvernement établi. Le Deccan était toujours pour les empereurs Mogols un objet d'inquiétude et d'am-

maîtres; l'Inde n'y était point comprise. L'usage cependant en a transféré le nom à l'empire gouverné par les descendans de Tamerlan, dans l'Indostan et le Deccan.

bition. En 1585, Acbar résolut de l'attaquer, et bientôt après porta la guerre dans le Bérar, tandis qu'une autre armée réduisait Cachemire à une autre extrémité de l'Empire. A cette époque, le Deccan était divisé en royaumes ou états de Candeish, Amednagur ou Dowlatabad, Golconde ou Bagnagur, et Visapour. Les historiens ne nous apprennent pas si le Bérar et le Carnate, qui renfermaient plusieurs gouvernemens distincts, faisaient alors partie du Deccan. On peut conclure de leur silence, qu'à proprement parler, ils ne lui appartenaient pas. On ne comptait, selon le langage vulgaire, que quatre principautés dans le Deccan; c'étaient celles dont nous venons de parler. Elles étaient presque toutes gouvernées par des princes Mahométans; on peut l'assurer, quoiqu'il ne reste aucune histoire des conquêtes ou des révolutions qui les firent passer des Indous aux Mahométans. A la mort d'Acbar, en 1605, la soumission du Deccan et des contrées voisines, se borna à la prise de possession de la partie occidentale du Bérar, de Candeish, de Tellingana (division de Golconde), et de la partie septentrionale d'Amednagur. Sa capitale, qui portait le même nom, fut prise en 1601, après un

siège long et sanglant, et les efforts inutiles des princes coalisés du Deccan pour la secourir.

Acbar fut la gloire de la maison de Timur. Jamais, depuis la première conquête faite par les Mahométans, l'Indostan-propre n'avait joui d'autant de tranquillité que pendant les dernières années du règne d'Acbar. Mais ce que j'appelle ici *tranquillité*, le serait à peine dans toute autre partie de la terre; c'était plutôt une *absence* de rébellion, ou au moins de commotion. Le prince Danial, fils aîné d'Acbar, mourut avant lui; et Sélim, son second fils, lui succéda sous le nom de Jehanguire.

Ce prince régna environ vingt-deux ans. Sous son règne, si la conquête du Deccan ne fut pas entièrement perdue de vue, elle ne fut suivie que faiblement. Il fit la guerre aux Rajpoots et au Rana, ou premier prince. La révolte de son fils Shah-Jehan empoisonna les dernières années de son règne; et l'ascendant qu'avait pris sur lui sa maîtresse Noor-Jean, influa sur son conseil, et affaiblit son gouvernement. Cependant l'empire s'était consolidé dans l'espace de près de soixante-dix ans, et les provinces ainsi réunies étaient moins sus-

ceptibles d'un déchirement qu'elles ne l'eussent été dans les premières années en pareilles circonstances. Ce fut sous le règne de Jehanguire que sir Thomas Roe fut envoyé à l'empereur de l'Indostan en qualité de premier ambassadeur anglais. Dans ce temps, les Portugais acquirent des établissemens considérables dans le Bengale et le Guzerat; mais la cour ne fit attention qu'à ceux du Guzerat, où ils possédaient aussi quelqu'étendue de territoire. Il est curieux d'observer ce que l'auteur de l'Ayin Acbaree dit des Portugais, vers l'an 1560. En parlant des terres du Guzerat, c'est, dit-il, par la négligence des gouverneurs du roi que quelques-uns de ces districts sont au pouvoir des Européens. Ferishta dit aussi qu'un ancien temple indou, près de Diu, était situé dans des districts soumis aux idolâtres d'Europe.

Shah-Jehan succéda à son père en 1628. Il poussa la conquête du Deccan avec plus de vigueur; les massacres et la dévastation qui accompagnèrent ses armes, forcèrent tous les princes de faire hommage, et de reconnaître l'empereur pour leur suzerain. Golconde fut soumise en partie, mais Visapour et le Car-

naté avec le pays des Gauts, restèrent au pouvoir de leurs anciens possesseurs.

Candahar, forteresse située sur les frontières de la Perse et des provinces Mogoles, au-delà de l'Indus, fut alors un objet de contestation entre les monarques de la Perse et de l'Indostan. Les premières querelles sérieuses entre les Européens (les Portugais) et les Mogols, survinrent sous ce règne, en 1633, lorsque les Portugais furent chassés d'Hoogly sur le Gange. En 1658, les guerres civiles commencèrent entre l'empereur et ses fils, et entre ces enfans eux-mêmes. Elles se terminèrent par l'élévation d'Aureng-Zeb, le troisième fils, qui déposa son père, et massacra ou exila ses frères. Bernier et Dow nous offrent des détails sur ces évènemens, et c'est un morceau d'histoire très-curieux. En 1660, Aureng-Zeb, qui prit le premier le nom ou titre d'Allumgire, fut paisible possesseur du trône, et depuis cette époque, jusqu'en l'année 1678, l'Indostan en général jouit de la paix la plus profonde; mais le reste du Deccan était toujours un sujet de convoitise, et Aureng-Zeb avait la prétention de n'avoir pour limites au sud que l'Océan. La conquête de la partie la plus éloignée du Dec-

can occupa les dernières années de son règne. Tout ce pays, avec la presqu'île, à l'exception de quelques cantons montueux et inaccessibles, fut entièrement soumis, ou devint tributaire du trône de Delhi. Ce qui détermina Aureng-Zeb à s'emparer du Deccan, c'était l'esprit entreprenant et le pouvoir croissant de Sevajee, fondateur de l'état des Marattes. Ses conquêtes dans le Visapour le rendaient presque le rival d'Aureng-Zeb.

Une révolte des Patans, au-delà de l'Indus, en 1678, rendit la présence d'Aureng-Zeb nécessaire dans ce pays; mais à peine cette rébellion fut-elle appaisée, que la persécution qu'il fit éprouver aux Indous, souleva les tribus Rajpoots dans l'Agimère. Il fit cette guerre en personne, fut cerné avec toute son armée dans des montagnes, et l'impératrice elle-même faite prisonnière; mais elle trouva moyen de s'échapper, aussi bien que l'empereur. Aureng-Zeb, loin de se décourager, porta de nouveau la guerre dans le pays des Rajpoots, en 1681, prit Cheitore, la capitale du Rana, et détruisit tous les objets du culte des Indous qu'ils trouva dans cette ville. Cependant l'esprit belliqueux de ces peuples ne

se laissa point abattre, et Aureng-Zeb fut forcé de leur accorder la paix *.

Sevajee mourut en 1680, et laissa l'empire naissant des Marattes à son fils Sambajee. Ce prince fut ensuite trahi, livré à Aureng-Zeb, et cruellement mis à mort. Les montagnes de Baglana ne purent cependant être soumises, et quoique le royaume de Visapour le fût en 1686, et Golconde l'année suivante, Aureng-Zeb éprouva de grandes difficultés à pousser ses conquêtes à l'ouest; car il paraît qu'en 1695, son camp était fixé sur la rivière de Kistnah, à deux cents milles nord-ouest de Goa. Je me garde bien de l'assurer; car nous n'avons d'histoire régulière, que jusqu'à la dixième année du règne d'Aureng-Zeb, c'est-à-dire,

* On peut lire dans la quarante-neuvième note des Fragmens historiques de M. Orme, sur l'empire Mogol, une lettre écrite par Jeswont-Sing, Rajah de Joudypour, à Aureng-Zeb, lui reprochant la manière injuste dont il traitait les Indous. Cette lettre respire la plus douce philantropie, la tolérance en matière de religion, et annonce la résolution la plus ferme de résister aux attaques que l'on se permettrait contre les droits civils et religieux des Indous. Nous devons à sir Charles Boughton-Rouse, l'élégante traduction de cette lettre.

jusqu'en 1670, époque à laquelle finit l'histoire de M. Dow : tous les évènemens d'une date postérieure sont extraits d'autres mémoires.

Aureng-Zeb fut occupé dans le Deccan depuis l'an 1678 jusqu'à sa mort; et il passa la plus grande partie des quinze dernières années de sa vie au milieu des camps. Son éloignement de sa capitale et de son empire, pendant près de 30 ans, y fit naître des désordres, et en occasionna même ailleurs. Les Rajpoots se révoltèrent une seconde fois dans l'Agimère, les Patans vers l'Indus, et les Jats ou Jates dans la province d'Agra. Ce fut la première fois que les Jats se montrèrent autrement que comme des bandits. Depuis ce moment ils formèrent un état considérable, et furent ensuite de quelque considération sur le théâtre politique de l'Indostan supérieur.

Aureng-Zeb mourut en 1707, dans la quatre-vingt-dixième année de son âge, à Amednagur, dans le Deccan, où il avait fixé sa résidence pendant ses quartiers d'hiver. Les terres soumises à son empire s'étendaient du 10e au 35e degré de latitude, et elles offraient presque la même étendue en longitude. Son revenu excédait trente-deux millions de livres sterlings, dans un pays où les productions de

la terre coûtent environ quatre fois moins qu'en Angleterre. Mais un sceptre si pesant ne pouvait être soutenu que par la main d'Aureng-Zeb; aussi voyons-nous, dans un intervalle de cinquante ans après sa mort, une succession de princes faibles et de ministres méchans, réduire à rien cet étonnant empire.

Il est certain qu'Aureng-Zeb avait prévu les contestations qui s'éléveraient entre ses fils pour l'Empire; et l'on assure même qu'il en avait fait le partage de son vivant. Cependant cette particularité ne se trouve pas dans les mémoires d'un courtisan d'Aureng-Zeb, publiés depuis peu *, et elle ne m'a pas été confirmée par d'autres autorités respectables que j'ai pû consulter. Deux lettres écrites par Aureng-Zeb, à deux de ses fils, quelques jours avant sa mort, n'indiquent aucune intention

* Mémoires d'Eradut-Khan, traduits du Persan, par le capitaine J. Scott, en 1786. Cet estimable fragment de l'histoire Mogole, contient une notice des révolutions arrivées dans l'empire Mogol, depuis la mort d'Aureng-Zeb en 1707, jusqu'à l'avénement à la couronne de Féroksere en 1712. Il contient beaucoup de particularités curieuses, et développe pleinement le caractère politique d'un courtisan Mogol.

de partager l'empire, mais laissent apercevoir ses craintes d'une guerre civile *. Il laissa quatre fils; Mauzum qui fut ensuite empereur sous le titre de Bahader-Shah; Azem et Kaum Buksh, qui disputèrent séparément l'empire avec leur plus jeune frère; et Acbar, qui, trente ans auparavant, s'était engagé dans une révolte, et avait fui en Perse. La mort de leur père fut le signal des hostilités entre Mauzum et Azem; le premier s'approcha du Cabul, et l'autre du Deccan, et disputèrent, chacun avec une armée de trois cents mille combattans, la possession de tout l'empire. Azem

* Ces lettres sont conservées dans une des notes de l'ouvrage que je viens de citer; elles présentent aux hommes cette leçon frappante : « que si l'on peut s'ou» blier au faite de la prospérité, le jour du *recueil*» *lement* arrive tôt ou tard, et qu'il est inévitable ». Nous voyons dans ces lettres la confession d'un vieux monarque qui était parvenu au trône par le meurtre de ses frères, et l'emprisonnement de son père; et qui, paisible possesseur de la couronne, persécuta, par bigoterie ou par hypocrisie, les plus dociles de ses sujets. Nous voyons un grand pécheur, redoutant les peines de l'éternité, déplorant le passé et craignant l'avenir. Combien sa situation devait-elle lui paraître terrible, lorsqu'il dit : *De quelque côté que je porte mes regards, je ne vois que la divinité?*

avait proposé un partage. Ils livrèrent, près d'Agra, une bataille où Azem perdit la vie; alors Mauzum prit le titre de Bahader-Shah. Avant son avénement au trône, il s'appelait *Shah-Aulum*; c'est sous ce nom que parle souvent de lui Eradut-Khan dans ses Mémoires.

Bahader-Shah régna environ cinq ans. C'était un prince de grands talens, et très-laborieux; mais les convulsions qui avaient accompagné son élévation, ajoutaient encore aux différens désordres qui s'étaient enracinés pendant la longue absence d'Aureng-Zeb. Le gouvernement était réduit à un tel état de faiblesse, qu'il fallait, pour le rétablir, et de grands moyens et beaucoup de temps. La révolte de son frère Kaum-Buksh l'appela bientôt dans le Deccan; mais la mort de Kaum-Buksh, et la dispersion totale de ses partisans, lui permirent de quitter promptement ce théâtre de l'ambition de son père, quoique la tranquillité n'y fût pas entièrement rétablie. Il avait le projet de réduire les princes Rajpoots d'Agimère, qui avaient formé une coalition puissante, devenue plus forte par la longue absence d'Aureng-Zeb, et dont la conduite annonçait beaucoup de confiance et

de

de sécurité. Cependant un mal d'une nature plus grave attira l'attention de l'empereur d'un autre côté. Les Seiks, nouvelle secte de religionnaires, parurent en armes dans la province de Lahore, et ravagèrent tout le pays jusqu'aux bords de la Jumnah. Les Seiks s'étaient établis en silence au pied des montagnes de l'Est, pendant le règne de Shah Jehan. Ils diffèrent de beaucoup de religionnaires, en ce que, comme les Indous, ils sont très-tolérans en matière de croyance, et n'exigent qu'une confirmité de certains signes et de certaines cérémonies; mais ils admettent des prosélytes, quoiqu'ils estiment moins ceux qui quittent le mahométisme. Ces peuples forment aujourd'hui un des états les plus puissans de l'Indostan. L'empereur marcha contre eux en personne, et ce ne fut pas sans peine qu'il vint à bout de les réduire: leur chef échappa. L'empereur prit alors sa résidence à Lahore, et il y resta fort long-temps, sans doute, pour réprimer les restes du parti des Seiks, et rétablir les affaires de cette province. Il y mourut après une courte maladie, en 1712; et il paraîtrait qu'il ne trouva jamais un moment favorable de visiter Agra, ou Delhi, pendant son règne.

Il laissa aussi quatre fils, qui commencèrent sur-le-champ une guerre pour la succession. Azem Ooshawn, le second fils, s'empara des trésors; mais il éprouva de la résistance de la part de ses trois frères, qui convinrent de partager l'empire entre eux. Une bataille, dans laquelle Azem fut tué, décida l'affaire en leur faveur; ils en furent principalement redevables à l'adresse et au courage de Jehaun Shah, le plus jeune d'entre eux. Celui-ci paraissait décidé à partager l'empire et les trésors; mais Zoolfecar Khan, Omrah qui jouissait de toute la confiance de Jehaunder Shah, et qui avait envie de l'élever au trône, parce qu'il le regardait comme le plus favorable à son ambition, fit tous ses efforts pour empêcher ce partage. Une seconde bataille fut fatale à Jehaun Shah: les deux frères qui survivaient en livrèrent une troisième; et Jehaunder Shah, victorieux, resta maître de l'empire. Il ne jouit pas long-temps de sa nouvelle dignité, car au bout de neuf mois il fut détrôné par Féroksere ou Furrocksere, fils d'Azem Ooshawn, et par conséquent arrière-petit-fils d'Aureng-Zeb. La faiblesse et la médiocrité de Jehaunder sont presque sans exemple dans les annales des rois. Elles don-

nèrent occasion aux Syeds ou Seids Houssein Ali Khan et Abdoolla Khan, deux frères, Omrahs très-puissans, d'élever Féroksere. Ils avaient été gouverneurs des provinces orientales, et leur influence les mit en état d'élever une armée, avec laquelle ils défirent celle de Jehaunder, près d'Agra, la même année 1712.

Les Seiks reparurent en armes l'année suivante, et en 1716 ils devinrent si formidables, que l'empereur marcha contre eux à la tête d'une nombreuse armée; mais nous ignorons les particularités de cette campagne.

Ce fut sous son règne que la Compagnie des Indes anglaise obtint le fameux firman, ou privilège, qui exemptait des droits les marchandises qu'elle exportait et importait. La Compagnie regarda ce firman comme sa *charte commerciale dans l'Inde*, tant qu'elle eut besoin de la protection des princes du pays.

En 1717, Féroksere fut détrôné par les Seids, qui lui crevèrent les yeux, et donnèrent sa couronne à Ruffieh-al-Dirjat, fils de Bahader Shah. Cet empereur, et son frère Ruffieh-al-Dowlat, furent, dans l'espace d'un an, placés tous deux sur le trône, déposés et mis à mort par les Seids, qui disposaient alors de

l'empire. Ainsi, dans un intervalle d'onze ans, depuis la mort d'Aureng-Zeb, cinq princes de sa famille, et six autres compétiteurs, étaient montés sur le trône, et en avaient été renversés. L'avilissement de l'autorité royale, durant ce période, avait introduit l'anarchie, et disposé tous les gouverneurs des provinces à se rendre indépendans. Depuis cette époque, la décadence de l'empire s'opérait avec rapidité; et cet état, si florissant sous la famille de Timur, tomba dans une dissolution plus effrayante que celle qui avait précédé les conquêtes des Mahométans.

Les Seids placèrent sur le trône, en 1718, Mahomed Shah, petit-fils de Bahader Shah. Ce prince, instruit par la malheureuse destinée de ses prédécesseurs, acquit, dès le commencement de son règne, assez de pouvoir pour se débarrasser des Seids; mais ce ne fut pas sans des révoltes et des combats.

Nizam-al-Muluck, vice-roi du Deccan, était devenu très-puissant, et les circonstances lui paraissant favorables, il prétendait à l'indépendance. Il avait reçu des Seids quelques affronts, dont il profita pour se retirer dans son gouvernement. En 1722, il fut invité à se rendre à la cour, et on lui offrit la dignité

de vizir. Il refusa cette offre, parce qu'elle contrariait ses projets. Ce n'était pas le ministère qu'il voulait, mais la souveraineté, au moins dans le Deccan. Les Marattes, dont la puissance s'était progressivement augmentée, et qui avaient su résister à un prince aussi guerrier qu'Aureng-Zeb, étaient devenus, sous ses faibles successeurs, formidables au reste de l'empire. Leur voisinage du Nizam offrait à ce vice-roi un prétexte plausible d'augmenter son armée. Lorsque les princes de la maison de Timur poursuivaient avec tant d'ardeur la conquête du Deccan, ils ne s'apercevaient pas que ce pays, qui renfermait en lui-même tant de ressources, et qui, par ses localités, pouvait si facilement se garantir d'un ennemi, avait encore l'avantage d'être situé à une telle distance de la capitale, que ses vice-rois ne laisseraient jamais échapper une occasion favorable de devenir indépendans. Si le Deccan eût été, dans l'origine, abandonné à lui-même, peut-être le sceptre de l'Indostan serait-il encore dans les mains des descendans de Timur.

Tandis que le Nizam devenait si formidable au sud, les Marattes attaquaient les provinces du milieu et du nord. Ils dévastèrent

le Malwa, et le pays découvert d'Agimère; la capitale de l'empire fut même exposée aux insultes de leurs détachemens. Le faible Mahomed, au commencement de son règne, avait tâché de satisfaire à leurs demandes, en leur payant un tribut équivalent au quart du revenu net des provinces envahies; mais cette condescendance, comme on devait le prévoir, ne servit qu'à accroître leur insolence, et ils finirent par s'emparer des provinces elles-mêmes.

En 1738, le Nizam, comptant sur un parti puissant qu'il avait à la cour, s'y présenta avec un cortège nombreux de partisans armés. Dowran, qui commandait en chef l'armée de l'empire, était à la tête du parti de la cour. Le Nizam le trouvant trop fort pour oser le déplacer, invita Nadir Shah, usurpateur de la couronne de Perse, et alors occupé du siège de Candahar, à s'emparer de l'Indostan. Il espérait profiter de la confusion pour se débarrasser de Dowran, à quelque prix que ce fût. On prétend même que le Nizam aspirait au trône. En conséquence, l'année suivante, Nadir Shah entra dans l'Indostan, et s'avança jusqu'aux plaines de Carnawl, contre l'armée de Dowran, qui fut bientôt après tué dans

une escarmouche. L'état des choses était même alors si incertain, que Nadir Shah offrit d'évacuer l'empire, moyennant cinquante lacks de roupies (un demi million sterling, ou douze millions, monnaie de France); mais les intrigues du Nizam et de son parti déterminèrent le faible empereur à se livrer à la clémence du vainqueur. Nadir Shah entra dans Delhi, et demanda 30 millions sterling pour la rançon de Mahomed. La confusion, les massacres et la famine, furent le résultat de cette démarche; cent mille habitans périrent sous le fer du vainqueur, qui recueillit encore 62 millions sterling de butin. Nadir maria son fils à une petite-fille d'Aureng-Zeb, rendit la couronne à Mahomed Shah, et retourna en Perse, après s'être fait céder tous les pays soumis à l'Indostan, à l'ouest de l'Indus.

Son départ laissa le Nizam en possession de toute l'autorité dans l'empire; mais celui-ci la sacrifia aux vues personnelles qu'il avait sur le Deccan, où il établit, pour lui-même un royaume indépendant. L'invasion des Marattes, dans le Carnate, en 1740 et 1741, la défaite et la mort de Doast Ally (Nabab d'Arcot), qui succomba sous les efforts de

leurs armes, rappelèrent le Nizam, qui délégua son pouvoir à son fils aîné, Gazi o'dien.

Le Nizam, à son arrivée, rétablit les affaires du Carnate, en mettant Anwaro'dien, père de Mahomed Ally, à la tête du gouvernement ou de la Nababie d'Arcot, qui comprenait alors ce que l'on entend aujourd'hui par le Carnate.

Le Bengale était devenu indépendant de Delhi un peu auparavant, en 1738, sous Aliverdy Cawn. Quelque temps après, il fut envahi par une armée nombreuse de Marattes du Poonah, et du Bérar (alors ils formaient deux états). Cette expédition se fit sous le nom de l'empereur, qui, ne pouvant faire droit à leurs demandes répétées, les avait envoyés recueillir eux-mêmes les arrérages des revenus qui étaient dus depuis la révolte d'Aliverdy. Vers le même-temps, les Rohillas, tribu des montagnes situées entre l'Inde et la Perse, érigèrent un état indépendant, à l'est du Gange, à 80 milles de Delhi. Ce fut alors que parurent les plus violens symptômes de la dissolution universelle de l'empire.

Nadir Shah mourut en 1747; et dans la confusion qui suivit sa mort, Abdalla, un de ses généraux, s'empara de la partie orien-

tale de la Perse, et des provinces limitrophes de l'Inde, cédées à Nadir par Mahomed Shah; et il en forma un royaume aujourd'hui connu sous la dénomination de Candahar, ou vulgairement sous celle de pays des Abdalli. Il comprend, pour ainsi dire, l'ancien empire des Ghizni.

Mahomed Shah mourut la même année, après un règne de vingt-neuf ans. Ce règne fut long, si nous considérons la destinée de ses prédécesseurs immédiats, et l'état d'anarchie qui désolait l'Indostan. Il eut, pour successeur, son fils Ahmeh Shah. Sous le règne de ce prince, qui dura environ six ans, s'acheva la dissolution de l'empire. Il ne resta, à la maison de Timur, qu'un petit territoire autour de Delhi, avec cette ville, qui n'était plus une capitale, et que les querelles des usurpateurs exposaient à de fréquens pillages, aux massacres et à la famine. Les Rohillas défirent, en 1749, la dernière armée que l'on puisse appeler *impériale*. Cette victoire assura leur indépendance dans la partie orientale de la province de Delhi. Les Jates ou Jats, tribu d'Indous, ayant pour chef Soorage-Mull, formèrent un état dans la province d'Agra. Le Nizam et Aliverdy, vice-rois du Deccan et

du Bengale, en étaient les usurpateurs. Oude reconnaissait pour maître Seifdar Jung, père du dernier Sujah Dowlah, et aïeul d'Azuph Dowlah, aujourd'hui Nabab d'Oude: Mahomed Kooli s'était emparé d'Allahabad: le Malwa était partagé entre les Marattes du Poonah, et quelques princes et Zémindars du pays. L'Agimère était rentré sous la domination de ses anciens maîtres, les princes Rajpoots. Les Marattes qui, sans aspirer à l'empire universel, s'étaient livrés à un pillage presque général, possédaient, avec une portion du Malwa, la plus grande partie du Guzerat, du Bérar et de l'Orissa, outre leurs anciens domaines dans le Deccan. On les voyait alternativement recherchés et employés par les différens partis. En un mot, ils étaient devenus les *Suisses* de l'Inde; avec cette différence des Suisses Européens, qu'ils étaient dans l'usage de se payer eux-mêmes, au lieu d'être salariés par ceux qui les employaient. Abdalla, comme nous venons de le dire, après avoir établi son nouveau royaume vers ce temps, entra dans le Lahore et le Moultan, ou Panjab, avec le dessein de conquérir ces provinces. Tout l'Indostan était agité d'une extrémité à l'autre; chaque parti craignait les

manœuvres secrètes, ou les attaques du parti opposé, de manière qu'il n'y avait plus de gouvernement régulier, et que le crime se commettait sous toutes les formes. Les annales du monde n'offrent peut-être pas un seul exemple de la dissolution si soudaine d'un gouvernement, dans un pays contenant au moins soixante millions d'habitans.

Le Nizam mourut à un âge très-avancé *, en 1748; et il eut pour successeur son fils Nazirjung, au préjudice des droits de son aîné Gazi, qui eut le titre de visir près d'un empereur qui n'en avait que le nom. Bientôt après il s'éleva des querelles entre Nazirjung et son neveu Muzzufferjung, pour le trône du Deccan, et entre les familles d'Anwaro'dien et Chundasaheb, pour la Nabalie d'Arcot, une de ses provinces. Les Français et les Anglais s'engagèrent alors comme auxiliaires dans les guerres qui en furent la suite. Les Français seuls intervinrent dans la première; et dans la seconde les deux nations prirent les armes: les Anglais défendirent la cause de la famille d'Anwaro'dien. Ces guerres durèrent jus-

* Il avait 104 ans. Il laissa cinq fils, Gazi o'dien, Nazirjung, Salabidjung, Nizamally (Soubah actuel du Deccan, le seul qui ait survécu), et Bazaletjung.

qu'en l'année 1754; et après que les batailles et les assassinats eurent fait verser beaucoup de sang, Mahomed Ally, second fils d'Anwaro'dien, eut le gouvernement d'Arcot; et Salabidjung, fils du dernier Nizam-al-Muluck, resta maître de la Soubahie du Deccan; les premiers compétiteurs ayant péri par le meurtre ou le sort des armes. La fin de cette guerre valut aux Anglais leur sécurité et leur influence dans le Carnate; et les Français, outre l'avantage solide d'entrer en possession des Circars septentrionaux * évaluée à un demi million sterling de revenu, obtinrent le privilège brillant, mais incertain, d'influencer les conseils du Nizam, qu'ils faisaient accompagner de leur armée sous les ordres du célèbre M. de Bussy.

L'empire Mogol n'était plus qu'un vain nom; les empereurs n'avaient plus aucune influence politique; les différens partis se servaient de leur nom et de leur personne pour faire réussir leurs vues particulières. La masse du peuple de l'Indostan et du Deccan

* La position géographique des Circars, et l'origine de la dénomination qu'ils ont reçue de *septentrionaux*, se trouvent dans la dernière partie de cette introduction.

avait pour le nom et la personne de l'empereur une si grande vénération, que les ambitieux ne manquaient pas de les employer pour s'assurer la garantie d'un territoire qu'ils se faisaient concéder par la violence, mais qui exigeait la sanction du seigneur suzerain, pour ne pas choquer l'opinion populaire. Ainsi chaque usurpateur tâchait de légitimer son usurpation par une cession réelle ou prétendue de l'empereur. D'autres, en se rendant maîtres de sa personne, fabriquaient eux-mêmes des actes qu'ils faisaient passer sous son nom. Je dois faire remarquer un effet de l'opinion populaire, c'est que dans toute cette contrée, la monnaie de l'empire Mogol est encore aujourd'hui frappée au nom de l'empereur honoraire.

En 1753, Gazi * déposa l'empereur Ahmed, qui avait régné environ six ans. L'année précédente, on avait appelé les Marattes

* Il est nécessaire d'observer que le Gazi'dien en question n'est pas celui que nous avons vu précédemment vizir de Mahomed Shah, mais son fils. C'est le Gazi devenu si fameux, ou plutôt si infâme, par les assassinats et les crimes de toute espèce. Le premier Gazi périt en essayant de recouvrer la possession du Deccan sur son jeune frère Salabidjung, en 1752.

pour réduire les Jats, maîtres d'Agra, et voisins incommodes de l'empereur; et en 1753, les Marattes du Bérar s'établirent dans l'Orissa, par la cession que leur en fit Aliverdy Nabab du Bengale; pendant quelque temps, il se vit aussi forcé de leur payer, pour le Bengale et le Bahar, un tribut équivalent au quart du revenu net qu'il en retirait. Telle est, avec la première permission que le Mogol leur accorda, de percevoir les arrérages des revenus qui lui étaient dus, l'origine de leurs prétentions sur le Bengale et le Bahar; prétentions qu'ils n'ont jamais abandonnées, quoiqu'ils n'aient pas trouvé une occasion favorable de les faire valoir.

Gazi plaça sur le trône Allumguire II, petit-fils de Bahader Shah, en concurrence avec Nidjib Dowlah, chef Rohilla, et général de l'armée. Abdalla de Candahar était alors en possession de Lahore, et menaçait Delhi. En 1756, l'empereur, pour se débarrasser de Gazi, invita Abdalla à venir à Delhi. Il s'y rendit, et accabla de contributions cette malheureuse ville, sans même épargner les tombeaux des morts; mais n'ayant pas réussi dans son entreprise sur Agra, dont les Jats étaient maîtres, il ne s'avança pas plus loin à

l'est, et retourna vers la Perse en 1758. L'empereur et sa famille furent réduits à la plus misérable condition, obligé de solliciter alternativement le secours d'Abdalla, et l'assistance des Marattes, et craignant autant ses alliés que ses ennemis.

En 1760, Allumguire fut déposé et massacré par Gazi. Son fils, l'empereur actuel, qui a pris le titre de Shah Aulum, était alors inutilement occupé à réduire les provinces du Bengale. Il avait successivement imploré, mais sans succès, la protection et les secours des Marattes, de Nidjib Dowlah, et de Sujah Dowlah. Mahomed Kooli d'Allahabad, et Bulwansting, Zemindar de Benarès, lui avaient cependant fourni une armée à la tête de laquelle il entra dans les provinces du Bengale. Il y fut joint par quelques Zemindars rebelles du Bahar, et forma, par ce moyen, un corps d'environ soixante mille hommes. Cette nombreuse armée fut si mal pourvue, qu'il termina son expédition (en 1761) en se rendant aux Anglais, qui s'étaient mis en campagne comme alliés du Nabab du Bengale. Comme les Anglais n'avaient alors aucun motif de lier leur fortune à la sienne, il s'attacha plus utilement à Sujah Dowlah, qui,

dans l'absence de Mahomed Kooli, s'était emparé d'Allahabad.

Abdalla avait fait six incursions dans l'Indostan, sous le dernier règne, et il semblait avoir plus d'influence dans l'empire que n'en avait eu Allumguire. Sa sixième incursion eut lieu en 1759 et 1760; il ravagea et dépeupla Delhi qui, sous Aureng-Zeb, contenait, dit-on, deux millions d'habitans.

Au milieu de ce désordre et de ces révolutions, les Marattes devenaient de jour en jour plus forts. Du Guzerat au Bengale, de Lahore au Carnate, nous les voyons prendre une part active à toutes les opérations politiques et guerrières. Propriétaires de vastes domaines, disposant d'armées nombreuses, ils voulaient expulser Abdalla, et rétablir le gouvernement indou dans l'empire. Ainsi, l'Indostan se trouvait divisé entre ses deux puissances principales, les Indous et les Mahométans; car les Jats étaient réunis aux Marattes; et Abdalla avait pour lui Sujah Dowlah, avec les Rohillas et d'autres chefs Mahométans d'une moindre importance. On en vint aux mains dans les places de Carnawl et de Panniput. Cent cinquante mille Mahométans se trouvèrent en présence de

plus

plus de deux cents mille Marattes, et les Jats, avant la bataille, avaient abandonné la cause de ces derniers. Depuis la querelle des fils d'Aureng-Zeb, en 1707, on n'avait pas vu de lutte aussi importante. La victoire se déclara pour Abdalla, après le combat le plus opiniâtre et le plus sanglant dont l'Indostan ait jamais été le théâtre. Il se fit, de part et d'autre, des prodiges de valeur. Le nombre des morts, et celui des prisonniers Marattes sont presqu'incroyables. Cette bataille fut décisive, et les Marattes renoncèrent à leurs prétentions sur l'empire universel de l'Indostan. Ils perdirent la fleur de leur armée, et leurs meilleurs généraux. Depuis cet évènement, en 1761, leur puissance a sensiblement diminué.

L'influence d'Abdalla à Delhi fut alors sans bornes. Il invita Shah Aulum à revenir du Bahar, en lui promettant de le placer sur le trône de ses ancêtres. Comme ce prince craignait de se confier à Abdalla, celui-ci dont la présence était nécessaire à Lahore, d'où les Seiks étaient à la veille de chasser ses garnisons, mit la couronne sur la tête de Jewan Buckt *, fils de Shah Aulum, sous

* C'est le même qui rendit visite à M. Hastings, à

la tutelle et la protection de Nidjib Dowlah, en exigeant de lui un tribut annuel. Ainsi, Abdalla devint réellement empereur de Delhi, et s'il eût eu envie de se fixer dans l'Indostan, il est probable qu'il y eût commencé une nouvelle dynastie d'empereurs. Il se proposait, sans doute, de poursuivre, dans d'autres temps, ses projets, quels qu'ils fussent, soit pour lui-même, soit pour l'héritier de la maison de Timur, auquel il s'était allié par son mariage avec une des princesses. Timur Shah, aujourd'hui régnant, son fils et son successeur, a épousé une princesse de la même famille.

Il paraît qu'après le départ d'Abdalla, il ne resta à Nidjib Dowlah, et au jeune empereur, que la partie septentrionale de la province de Delhi. L'année suivante, 1762, les Jats et les Marattes serrèrent de près Nidjib Dowlah; mais il les défit ou les acheta. Il conserva, toute sa vie, ses domaines situés entre le Gange et la Jumnah, et les laissa, en mourant, à son fils Zabeta Cawn qui les possède aujourd'hui.

Shah Aulum, empereur légitime, était sans

Lucknow, en 1784. Il avait environ 13 ans, lorsqu'Abdalla fut pour la dernière fois à Delhi.

territoire et sans amis, à l'exception de quelques Omrahs attachés à sa famille, et qui, comme lui, avaient perdu leurs propriétés et leur rang. Les Anglais, en expulsant le Nabab du Bengale, Cossim Ally, en 1763, et en faisant entrer dans cette querelle Sujah Dowlah, fournirent à l'empereur errant, une occasion de reparaître sur la scène. Il avait plus à espérer du succès des armes britanniques, que de celles de son protecteur Sujah Dowlah, Les succès non interrompus des Anglais en 1763, 1764, et 1765, la disposition des armées de Cossim Ally et de Sujah Dowlah, la conquête entière du pays d'Oude et d'Allahabad, ne laissèrent d'espérance à l'empereur, et à Sujah Dowlah, que dans la modération des vainqueurs. Lord Clive qui prit, en 1765, le gouvernement du Bengale, rendit à Sujah toutes les conquêtes que les Anglais avaient faites sur lui, excepté les provinces de Corah et d'Allahabad que l'on conserva, comme devant faire partie de l'appanage de l'empereur. Il obtint du même empereur la concession des provinces du Bengale, du Bahar et d'Orissa, avec les Circars septentrionaux, à condition de payer à l'empereur 26 lacks de roupies (260,000 liv

sterling) par an, par forme de tribut ou de cens. Les provinces du Corah étaient évaluées à plus de 30 lacks. Cet arrangement, qui assurait un revenu à l'empereur, était fort avantageux aux Anglais; car le Bengale et les Circars peuvent être évalués à un million et demi de revenu net, déduction faite des frais des établissemens civils et militaires. L'empereur dut fixer sa résidence dans la ville d'Allahabad, et il était effectivement sous la protection des Anglais, à qui il était redevable de tout ce qu'il possédait. Il fut fait un traité d'alliance offensive et défensive entre la compagnie anglaise et Sujah Dowlah, Nabab d'Oude; et comme le territoire de ce dernier pouvait servir de barrière au nôtre, on y plaça une garnison suffisante pour les garder tous deux en même-temps; mais on jugea convenable de faire supporter la dépense entière au Nabab d'Oude, comme si cette garnison était exclusivement destinée à le servir.

Pour le malheur de l'empereur, il ne pouvait se plier aux circonstances, quoiqu'il n'en eût jamais éprouvé de sa vie d'aussi favorables; mais étant l'héritier de la maison de Timur, il aspirait à la possession de la capi-

tale où avaient régné ses ancêtres; et voulant saisir cette ombre, il perdit la substance qu'il possédait en réalité. Après une résidence paisible de 6 ans à Allahabad, il se mit entre les mains des Marattes qui avaient dépouillé sa famille de la plus belle de ses provinces, convoitaient le reste, et se proposaient même de se servir de sa personne et de son nom pour y réussir. Pour prix de cette union, il s'empressa de céder aux Marattes les provinces du Corah, et sans l'intervention des Anglais, les Marattes se seraient établis dans cet angle important du Dooab, qui commande la navigation de la partie supérieure du Gange, et tout le cours de la Jumnah. Cette cession eut placé les Marattes à nos portes, eut accru leur influence et leur pouvoir, eut nourri leur espoir de s'étendre encore plus loin. Le gouvernement britannique se dirigea, dans cette circonstance, d'après ce principe, que le Corah et autres provinces qui lui appartenaient auparavant, par droit de conquête, rentraient sous sa puissance, puisque l'on en changeait la destination primitive, et qu'on voulait les faire servir à l'agrandissement d'un pouvoir ennemi de l'Angleterre et de ses alliés. Les Anglais reprirent en conséquence possession

de ces provinces, et les cédèrent immédiatement au Nabab d'Oude, moyennant une rétribution convenable. On eut dû les rendre d'abord à Sujah Dowlah, et les grever au profit de l'empereur, d'une somme annuelle en compensation. Ces provinces formant les frontières du côté des Marattes et des Jats, personne ne pouvait mieux les défendre que Sujah Dowlah.

Cependant l'empereur Mogol revint à Delhi. Là, perdant tout ce qu'il tenait du gouvernement britannique, il ne fut qu'un prisonnier d'état, vivant du produit d'un domaine précaire et modique que l'on voulait bien lui laisser, tant par un reste de vénération pour sa famille, que pour profiter de son nom. Il faut convenir que les princes de l'Indostan ont eu des égards pour les malheurs de cette famille royale, en accordant des pensions, lorsqu'ils pouvaient ôter la vie. Les malheurs particuliers de Shah Aulum (ce serait une dérision de l'appeler encore grand Mogol ou empereur) étaient devenus si insupportables, lors du dernier voyage de M. Hastings à Oude, en 1784, que son fils, Jewan Buckt, vint implorer les secours de l'Angleterre. Depuis la paix de 1782, Madajee Sindia, chef

Maratte, et possesseur de la partie principale du Malwa, commandait à Delhi, et avait réduit quelques places situées dans les districts autrefois possédés par les Jats, Nudjuff-Cawn et le Rajah de Joinagur. La conduite de Sindia fait présumer qu'il avait le projet d'étendre ses conquêtes du côté d'Agimère, et de former pour lui un état ou royaume considérable.

On pourrait croire que les Rajpoots d'Agimère, etc. seraient plus disposés à recevoir un souverain de leur religion, qu'à se soumettre à des empereurs mahométans, et en outre qu'il serait plus avantageux à leurs peuples d'être sujets que tributaires des Marattes qui portent la plus grande douceur dans leur gouvernement, tandis qu'ils ne montrent que de la dureté et de l'insensibilité dans la perception des tributs. Il paraît cependant que les desseins de Sindia entretiennent en eux le sentiment de la plus vive jalousie. S'il réussit, leurs princes perdront encore du peu de considération dont ils jouissent aujourd'hui.

Dans un pays si fertile en révolutions, il est difficile de prévoir l'issue des mesures que prend aujourd'hui Sindia: on peut cependant conjecturer qu'il deviendra le maître de la

partie occidentale du pays des Marattes, ou qu'il fondera un nouvel empire sur les ruines de cet état. Les provinces d'Agra et de Delhi et tout le territoire environnant sont dans la situation la plus déplorable. Cette contrée ayant été près de cinquante ans le théâtre de guerres continuelles, est presque dépeuplée; les terres y restent sans culture; les misérables habitans, dans la crainte d'attirer l'attention de ceux qui ne vivent que de pillage, ne travaillent que pour satisfaire leurs besoins les plus urgens. La fertilité naturelle du sol et la douceur du climat peuvent seules empêcher la dépopulation totale, et mériter encore que l'on combatte pour en posséder la souveraineté. Ce pays, à qui la nature libérale prodigue tous les avantages, renferme les habitans les plus malheureux. C'est là, surtout, que les peuples paient chèrement l'ambition de leurs maîtres. Les princes de ces contrées, calculant mal leurs pouvoirs, s'imaginent qu'ils peuvent gouverner tout ce qu'ils peuvent conquérir Quelques parties de l'empire Mogol étaient éloignées du siége du gouvernement de 1,000 milles, et son histoire doit apprendre aux Rois à ne pas aspirer à trop de pouvoir, et aux peuples, à circons-

crire l'autorité et les entreprises de leurs chefs.

Il n'est pas probable que la maison de Timur reprenne quelque influence dans les affaires politiques de l'Indostan. La dynastie des Mogols commença en 1525, et elle a duré 262 ans, ce qui est une longue période pour cette contrée.

ESQUISSE

DE L'HISTOIRE DES MARATTES.

J'AI souvent eu occasion de parler des Marattes dans l'Esquisse que l'on vient de lire; et comme l'origine et les progrès de cet État se trouvent intimémeut liés à l'histoire générale de la décadence de l'empire Mogol, et que ses accroissemens rapides présentent quelque chose de remarquable, je crois devoir les offrir dans un même cadre, au risque de répéter quelques particularités.

L'origine et la signification du mot *Maratta* ou *Morattoe* ont donné lieu, dans l'Inde, à une infinité de recherches, de discussions et

de conjectures. Ferishta * nous apprend que *Marhat* était le nom d'une province du Deccan, qui comprenait Baglana ou Bogilana', et

* Ce n'est pas seulement dans l'histoire de l'Indostan que Ferishta nous donne cette explication, nous la trouvons encore dans son histoire du Deccan. Nous avons déja dit que la premiére avait été traduite par le Col. Dow; mais la seconde ne l'a pas encore été dans une langue européenne. Nous espérons cependant que le public en jouira bientôt, par les soins du capitaine Jonathan Scott, qui en a déja donné un essai, et qui s'est engagé à completter son ouvrage aux conditions faites par le public lui-même. Ferishta vivait à la cour d'Ibrahim Andil Shah, roi de Visiapour, contemporain de Jehanguire, au commencement du dernier siècle. L'histoire du Deccan, par Ferishta, nous fait connaitre un empire dont l'europe avait à peine entendu parler. Ses empereurs de la dynastie *Bahmincah*, qui commença avec Hassan Caco, en 1347, paraissent avoir surpassé, en puissance et en splendeur, les empereurs de Delhi, même aux époques les plus brillantes de leur histoire. Le siége de ce gouvernement était à Calberga (voyez les fragmens historiques d'Orme, pag. 136), alors le centre de ce vaste empire, et qui est encore aujourd'hui une ville considérable. Cet empire succomba, comme beaucoup d'autres, sous son propre poids, et de ses débris se formèrent quatre puissans royaumes, sous les noms de Visiapour, ou plutôt Bejapour, Golconde, Bérar et Amednagur,

d'autres districts formant aujourd'hui la partie la plus centrale des domaines des Marattes.

La signification primitive du mot *Marhat*, comme celle de la plupart des noms propres, est inconnue, mais on ne peut révoquer en doute que le nom de la nation n'en soit dérivé. On peut, sans crainte de tomber dans l'erreur ni de paraître vouloir faire prévaloir une opinion favorite, adopter le témoignage de Ferishta qui écrivait dans un temps où les habitans de la province de Marhat n'existaient pas comme nation indépendante, mais étaient confondus avec d'autres Indous sujets du Deccan. Outre le témoignage de Ferishta qui est

dont nous ne connaissons parfaitement ni les limites respectives ni les sous-divisions intérieures. Ces quatre royaumes subsistèrent, avec un certain degré de pouvoir jusqu'à la conquête des Mogols; et les deux premiers, comme nous l'avons déja observé, conservèrent leur indépendance jusqu'au temps d'Aureng-Zeb. Il est à remarquer que les rois de ces quatre monarchies avaient, comme les Césars et les Ptolémées, chacun le nom ou le titre commun à la dynastie à laquelle ils appartenaient. Ainsi les rois de Visiapour s'appelaient Audil, ou Adil Shah, ceux de Golconde Cuttub Shah, et ceux du Bérar et d'Amednagur, Nizam Shah et Amud Shah.

aussi celui de Nizam-ul-Deen *, auteur qui écrivit long-temps avant lui, et qui, dans son histoire générale de l'Indostan, raconte qu'un des rois de Delhi fit une excursion de Déogur (Dowlatabad) dans la province voisine de *Marhat* **

On peut considérer Sevajee comme le fondateur de l'empire Maratte. Sa généalogie n'est pas très-connue ; mais selon l'opinion la plus commune, il eut pour aïeul un fils naturel d'un *Rana* d'Oudipour, chef des princes Rajpoots, famille fort ancienne, comme on peut l'inférer des mémoires même de Ptolémée. La mère de ce fils naturel était une femme obscure, de la tribu de *Bonsola* (on écrit aussi *Bouncello* et *Boonsla*). Son fils en prit le nom, et le transmit à ses descendans les Rajahs de Sattarah et du Bérar. Après la mort de son père, le Rana d'Oudipour, ayant à souffrir de

* Nizam-ul-Deen était un officier de la cour d'Acbar. Il composa une histoire générale de l'Indostan, qu'il termine à la quarantième année de cet empereur.

** Le même fait se trouve aussi dans l'histoire de l'Indostan de Ferishta. Ce fut sous le règne d'Alla premier, l'an de l'ère chrétienne 1312.

ses frères qui lui reprochaient sa naissance, il se retira dans le Deccan, et entra au service du roi de Bejapour, vulgairement Visiapour. La réputation de sa famille et ses talens personnels lui méritèrent bientôt un rang distingué dans les armées du roi de Visiapour, et son fils hérita des emplois brillans qu'il occupait. Cependant Sevajee, son petit-fils, né en 1628, dédaignant la condition de sujet, saisit une occasion favorable de se rendre indépendant. Il profita des dissensions qui déchiraient la monarchie dans le Visiapour. Ses conquêtes furent si rapides, qu'il devint formidable aux armées de l'empire Mogol, avant que le pouvoir fut entre les mains d'Aureng-Zeb. Il était maître à cette époque de la plus grande partie de la province montueuse de Baglana et du pays-bas de Concan, situé entre Baglana et la mer occidentale. Il s'était aussi emparé, sur le royaume de Visiapour, de la forteresse importante de Panmela qui lui en ouvrait l'entrée, et de quelques autres places fortes. Il possédait, dans le Carnate, Gingee et le vaste district qui l'environne*. On doit plutôt

* Les Français obtinrent, 1674, la concession de Pondicherry, d'un Rajah de Gingee qui reconnais-

regarder cette possession comme l'usurpation d'une conquête du Visiapour, que comme une acquisition faite des souverains du Carnate, car il paraît que le roi de Visiapour possédait la partie méridionale du Carnate, comprenant Tanjore *. On peut lire la plus grande partie de l'histoire de Sevajee dans les fragmens historiques de l'empire Mogol de Mr. Orme; et rien n'est plus digne de l'attention du lecteur. A sa mort, qui arriva l'an 1680, ses domaines s'étendaient de la partie septentrionale de Baglana, près de Surate, jusqu'au voisinage des districts portugais de Goa, le long des côtes; il est probable que ses possessions ne s'avançaient pas fort loin dans les terres, et s'arrêtaient aux pieds des Gauts et d'autres montagnes qui en sont des branches; car alors Aureng-Zeb tenait la campagne dans le Visiapour, et serrait de près les quartiers de Sevajee de

sait le roi de Narsinga pour son supérieur; mais ce dernier dépendait en même-temps de Visiapour. Sevajee prit possession de Gingee vers l'an 1677, et confirma en 1680 la concession dont je viens de parler.

* Je ne sais à quelle époque un prince Maratte, dont les descendans possèdent aujourd'hui Tanjore, s'en rendit le maître.

ce côté. Ses conquêtes furent le fruit de sa valeur et de sa persévérance, et il les dut en partie au dépit d'Aureng-Zeb, alors au zénith de sa puissance. Sevajee avait aussi saccagé Surate et Golconde, et même attaqué Goa, lorsque les Portugais étaient le plus puissans. Son fils Sambajee, doué des qualités d'homme d'état et de guerrier, mourut victime de la débauche. Aureng-Zeb le fit saisir par trahison dans une de ses orgies, et le mit à mort, en 1689. La fin tragique de ce chef des Marattes n'entraîna pas cependant la soumission de ce peuple. Son pouvoir continua de s'accroître, mais avec moins de rapidité qu'auparavant. Son origine ressemble à celle de l'empire romain. Cet état naissant fut protégé par les montagnes de Gatte qui garantissent aussi des moussons orageuses les contrées qu'elles séparent des côtes maritimes.

Sahoo ou Sahoojee (vulgairement Saow ou Sow-Rajah) était fort jeune lorsqu'il succéda à son père Sambajee. Héritier des talens et de la vigueur d'esprit de ses ancêtres, il régna plus de cinquante ans. C'était à une époque favorable à l'agrandissement d'un état qui s'élève sur les ruines d'un autre; aussi sous son règne la puissance des Marattes parvint-elle

à la hauteur étonnante où nous l'avons vue. Les troubles qui suivirent les querelles suscitées entre les enfans d'Aureng-Zeb et leurs descendans pour la succession de cet empereur, ouvrirent un vaste champ à tous les avanturiers; et particulièrement à un peuple courageux et entreprenant qui, nourri à l'école de la guerre et de la discipline, s'était montré digne de lutter contre Aureng-Zeb lui-même. Les conquêtes qui se firent sous le règne de Sahoojee étonnent celui qui ignore que l'Indostan est rempli d'un si grand nombre de militaires avanturiers, que la promesse seule du pillage suffit pour en réunir bientôt une armée sous les étendards d'un chef entreprenant; et du temps de Sahoojee, la dissolution de l'empire garantissait les moyens les plus faciles de réaliser une telle promesse. A la mort de Sahoojée, en 1740, l'état ou empire des Marattes s'étendait de la mer occidentale jusqu'à Orissa, et d'Agra jusqu'au Carnate; et à l'exception du Bengale, ils avaient envahi et pillé presque tout le reste de l'Indostan. On les vit se mêler à toutes les scènes guerrières et politiques de l'Inde; quoiqu'ils ne paraissent pas avoir pris part aux différends qui s'élevèrent entre Nadir Shah et Mahomed, en 1738 et 1739, cependant

pendant ils profitèrent de l'absence de Nizam-al-Muluck pour piller son territoire dans le Deccan. S'ils n'aidèrent pas l'empereur à repousser Nadir Shah, c'est que probablement ils jugèrent plus avantageux pour eux d'attendre le désordre qui devait être inséparable de son invasion. Nous devons aussi faire observer qu'alors Sahojee était fort avancé en âge.

Il est difficile de tracer l'ordre chronologique des conquêtes des Marattes. Nous les voyons, dès 1718, prendre parti dans les querelles des descendans d'Aureng-Zeb à Delhi; mais ce ne fut qu'en 1735, qu'ils se trouvèrent assez forts pour demander un tribut à l'empereur Mahomed Shah. Ils obtinrent alors, comme nous l'avons déja remarqué, la plus grande partie de la belle province du Malwa, et le quart des revenus nets des autres provinces. Ce quart nommé *chout*, dans la langue de l'Indostan, donna lieu d'appeler ainsi les demandes de tribut que firent dans la suite les Marattes, quoique la proportion ne fût pas la même, excepté dans les circonstances où l'on réglait des conventions, comme quelquefois entre les Marattes du Bérar et le Nizam actuel du Deccan. Vers l'année 1736, les Marattes prirent aussi parti dans les dif-

férends qui s'élevèrent entre les Nababs d'Arcot, dans le Carnate, district où sont situés les principaux établissemens européens de la côte de Coromandel. Ces disputes firent prendre les armes, pendant quelques années, aux compagnies française et anglaise des Indes orientales.

Ram Rajah, successeur de Sahoojee, en 1740, était un prince faible; et l'état des Marattes éprouva ce qui arrive à tout état despotique qui s'est accru rapidement, et dont la formation est récente, c'est que la faiblesse d'un despote perdit bientôt ce que les talens de son successeur avaient gagné. Les deux principaux officiers de l'état, le *Paishwah*, ou ministre, et le *Bukshi*, ou commandant en chef, convinrent de partager les domaines de leur maître. Le Paishwah Bajirow s'empara du gouvernement des provinces occidentales, et Ragojee le Bukshi, des provinces de l'est. L'un s'établit à Poonah, l'ancienne capitale, et l'autre à Nagpour, dans le Bérar.

On dit que le Paishwah relégua le Ram Rajah dans la forteresse de Sattarah, à 50 milles de Poonah, et ensuite gouverna sous son nom. Il est plus probable, d'après d'autres relations, que Sahoojee, pendant les dernières

années de son règne, abandonnant toute son autorité au Paishwah, renfermé dans Sattarah, et ne paraissant dans aucun acte du gouvernement, avait préparé les esprits du peuple à cette révolution. Cette partie de l'histoire des Paishwahs a beaucoup d'analogie avec celle des Maires du palais en France.

On devait s'attendre que cet exemple donné par des ministres, encouragerait d'autres usurpateurs qui sauraient profiter du degré d'influence dont ils jouissaient, ou des circonstances, pour se rendre indépendans. Aussi, cet état qui était une monarchie absolue, devint, en peu d'années, une confédération de chefs, et offrit le gouvernement féodal le moins réglé que l'on eût encore vu. Les deux chefs de cet empire divisé suivirent séparément leurs plans de conquête ou de négociation, en paraissant respecter leurs droits réciproques. Le chef du Bérar, moins puissant que l'autre par sa situation locale, forma une alliance avec le Nizam, sans cependant être en opposition ouverte avec le chef du Poonah.

En 1742 et 1743, les Marattes des deux états entreprirent l'invasion du Bengale avec deux armées composées chacune de qua-

tre-vingt mille hommes de cavalerie. Aliverdy s'appercevant que le chef de chaque armée avait des vues particulières d'ambition, fut assez adroit pour gagner l'un des deux, et jetter entre eux des semences de dissension; de manière que les suites de cette entreprise furent moins funestes au Bengale qu'elles n'auraient dû l'être. Il en est resté cependant un souvenir d'horreur; et j'ai vu moi-même des hommes mutilés et défigurés, victimes de leur impudique barbarie. Une armée de 160,000 cavaliers couvrant toute la plaine située à l'ouest du Gange, la capitale Moorshedabad *, éloignée de douze milles de ce fleuve, se vit privée de toutes les provisions nécessaires à sa consommation, jusqu'à ce qu'Aliverdy eût fait couvrir, par de doubles retranchemens, la route qui conduisait de la ville au Gange. Par ce moyen, la capitale reçut les vivres dont elle avait besoin; et une nouvelle enceinte ou rempart de 18 milles de circonférence, assura la libre communication. Les Marattes ne quittèrent

* La ville de Moorshedabad est située sur la branche la plus occidentale du Gange; et cette branche n'est navigable qu'une partie de l'année.

ces provinces qu'en 1744, après avoir fait un immense butin, et établi le droit de *chout*, tribut qui cependant ne fut jamais acquitté exactement. Les Marattes du Bérar devenus maîtres, quelques années après, de la province d'Orissa, en partie par droit de conquête, et en partie par la cession que leur en fit Aliverdy, profitèrent de leur proximité du Bengale, dont ils n'étaient séparés que par une petite rivière, pour piller les provinces limitrophes; et ce ne fut qu'en 1761 que les Marattes cessèrent leur pillage, lorsque Cossim Ally, Nabab du Bengale, eut cédé aux Anglais les provinces de Burdwan et de Midnapour. Quoiqu'avant la cession du Bengale aux Anglais, les Marattes eussent souvent demandé le droit de *chout*, cependant leur demande n'avait jamais été accompagnée de violence pour l'obtenir; et durant la guerre de 1780, quand presque toutes les puissances de l'Indostan étaient coalisées contre les Anglais, et que le Rajah de Bérar avait une armée à Cattack, ils n'insistèrent que faiblement.

L'administration de Bajirow fut aussi vigoureuse qu'elle pouvait l'être, si nous considérons combien les rênes du gouvernement

avaient été relâchées. Elle fut glorieuse à l'empire des Marattes, puisqu'il reprit aux Portugais la forteresse de Basseen et l'île de Salsette, près de Bombay, places très-importantes pour la défense de Goa. Bajirow mourut en 1759, laissant à son fils Ballajee la dignité de Paishwah que l'on pouvait alors regarder comme un établissement héréditaire.

A cette époque, les Marattes continuèrent leurs conquêtes dans le Panjab, et les poussèrent même jusqu'aux bords de l'Indus ; mais le moment approchait où cette élévation soudaine qui semble quelquefois produire dans les états le même effet que dans les individus, ne servit qu'à rendre leur chûte plus éclatante. Depuis quelque temps les Marattes et Abdalla avaient conçu une mutuelle défiance ; ils se déclarèrent la guerre ; et la fameuse bataille de Panniput mit fin aux prétentions que les Marattes, comme Indous, avaient à l'empire universel de l'Indostan, qu'ils disputaient alors en 1761, aux Mahométans.

Ballajee mourut bientôt après. Il eut pour successeur son fils Maderow, encore fort jeune. Les Marattes avaient renoncé à leur goût pour les expéditions lointaines, et ils se contentèrent d'attaquer leur voisin le Nizam, qu'ils

dépouillèrent d'une partie considérable de son territoire au nord et à l'ouest d'Aurungabad. Maderow mourut en 1772, et il eut pour successeur son fils Narain Row, qui fut assassiné l'année suivante par Ragobah, son oncle, fils de Bajirow, le premier Paishwah qui ait pris le titre de souverain. Ragobah qui s'était illustré dans la guerre contre Hyder-Ally et le Nizam, se rendit odieux au peuple par l'atrocité du crime qu'il venait de commettre, et les chefs cabalèrent contre lui. Il perdit en outre tout espoir de parvenir à la souveraineté, la veuve de Narain ayant mis au monde un fils qui fut reconnu pour héritier de son père.

Ragobah qui avait besoin d'alliés, avait engagé le gouvernement de Bombay à soutenir sa cause. Il fit avec ce gouvernement un traité qui comprenait tous les avantages que la compagnie anglaise des Indes orientales desirait depuis si long-temps. La flotte et l'armée aux ordres de la présidence de Bombay furent mises en mouvement pour seconder les vues de Ragobah, et assurer les avantages résultans du traité. Les hostilités commencèrent par mer et par terre. Les Anglais s'emparèrent de Salsette, île qui n'est séparée de Bombay que par un canal fort étroit. C'était une

conquête très-importante pour l'établissement de Bombay, qui n'avait d'autre territoire que l'étendue de la petite île où il est situé, et qui, par conséquent, dépendait pour sa subsistance de ressources étrangères.

Vers le même temps le conseil général du Bengale fut revêtu du pouvoir de réformer les résolutions des autres établissemens de l'Inde, et la guerre des Marattes n'ayant pas obtenu sa sanction, le colonel Upton fut envoyé dans le Poonah, en 1776, pour négocier un traité de paix (connu sous le nom de traité de Pooroondar), en vertu duquel Ragobah devait renoncer à ses prétentions, recevoir une pension viagère, et les Anglais conserver la possession de Salsette. Vers la fin de 1777, le gouvernement de Bombay prit encore la défense de Ragobah ; mais cette affaire se termina par une convention honteuse ; l'armée de Bombay fut obligée de se retirer, et Ragobah de se rendre à ses ennemis qui lui épargnèrent la vie, parce qu'il était de la race des Bramines.

La guerre qui suivit entre les Anglais et les Marattes ne fut que défensive de la part de ces derniers, lorsqu'une brigade de l'armée du Bengale fut arrivée sous les ordres du gé-

néral Goddard. Les Anglais se rendirent maîtres des plus belles parties du Guzerat et du Concan qui comprend les forteresses importantes de Basseen et d'Amédabad ; en un mot, ils soumirent tout le pays depuis Amédabad jusqu'à la rivière de Penn ; les provinces intérieures jusqu'au pied des monts Gauts ; et du côté d'Oude, la province de Gohud, d'autres districts et la fameuse forteresse de Gwalior. Ils portèrent même la guerre jusqu'au centre du Malwa. Mais il est souvent difficile de supporter les dépenses de la guerre la plus heureuse. En 1780, la guerre avait éclaté avec Hyder-Ally, et elle continuait. On pensa qu'il était plus avantageux de conclure la paix avec les Marattes, après avoir détaché de la coalition Sindia, le chef le plus distingué de cet état. Cette paix fut négociée en 1782 et 1783, par M. David Anderson, qui, dans cette circonstance mémorable, mérita la reconnaissance de la Grande-Bretagne et de l'Indostan. On rendit toutes les conquêtes faites pendant la guerre, à l'exception de Salsette, et des petites îles situées dans le golfe que forment Bombay, Salsette et le continent.

Le gouvernement du Poonah fut remis,

pendant la minorité, à une junte de ministres; et il est probable qu'une minorité si longue opérera quelques changemens essentiels dans la constitution d'un état si accoutumé aux révolutions politiques. Le Paishwah actuel, nommé Maderow, fils de Narain Row, est né en 1774.

L'état oriental des Marattes, ou celui de Bérar, ne prit, sous Ragojee, presqu'aucune part aux querelles étrangères; mais il fut déchiré par des guerres intestines. Ragojee mourut après un long règne, et laissa quatre fils, Janojee, Sabajee, Modajee et Bembajee. Le premier succéda à son père; mais étant mort sans enfans, en 1772, Modajee disputa la souveraineté à Sabajee; celui-ci succomba en 1774, et Modajee gouverne encore aujourd'hui le Bérar. Il a sous lui son frère Bembajee qui administre les états de Ruttimpour et de Sumbulpour, avec plus d'indépendance qu'on n'en accorde ordinairement aux gouverneurs des provinces. Ragojee, père du Rajah actuel du Bérar, descendant de Sevajee, premier fondateur de l'état des Marattes, le Rajah actuel, est donc le souverain légitime de cet état, la branche du Poonah étant

éteinte *; mais il paraît qu'il est assez sage pour préférer la paisible possession de son territoire, au danger de le perdre, en voulant obtenir le gouvernement d'un empire qui n'en a plus que le nom, et dont différens symptômes annoncent la dissolution prochaine.

Il n'est pas vraisemblable que les états des Marattes deviennent bientôt formidables aux autres puissances de l'Indostan. L'état de l'est n'a pas de ressources, et celui de l'ouest ne peut inspirer d'inquiétude qu'autant qu'un de ses chefs gagnerait assez d'ascendant sur les autres pour réunir les pouvoirs que les derniers troubles de ce gouvernement ont divisés. Il faut des siècles pour qu'un gouvernement féodal devienne une simple monarchie, et jusqu'à ce changement l'état occidental des Marattes ne peut être redoutable, au moins, à la puissance britannique. Si Sindia

* Quelques personnes croient qu'il existe encore un Rajah de la famille de Sevajee, enfermé dans la forteresse de Sattarah. Il est certain que les nouveaux Paishwahs s'y rendent pour recevoir l'investiture de leur emploi, comme ils le faisaient autrefois. Dans l'état actuel des choses, l'existence d'un tel Rajah est fort indifférente.

pousse ses conquêtes au nord et à l'ouest, et qu'il établisse un nouvel empire dans le Malwa, etc., l'état occidental des Marattes ne peut manquer d'être anéanti, et ce nouvel empire serait peut-être plus formidable à Oude et aux Anglais, que n'a pu l'être aucune puissance depuis que l'Angleterre a acquis dans l'Inde sa première influence.

CONQUÊTES

DES PUISSANCES EUROPÉENNES,

Depuis la chûte de l'empire Mogol.

PARMI les nouvelles puissances qui s'élevèrent sur les débris de l'empire Mogol, nous devons placer la France et l'Angleterre. Quant aux Portugais, leur pouvoir était sur son déclin, même avant cette époque. Ne paraissant d'ailleurs avoir d'autres vues que celles du commerce, ils se bornèrent sagement à la possession de quelques îles, Goa, Bombay, Salsette, Diu, etc.; et quoiqu'ils entretinssent une armée nombreuse d'Européens, ils n'eurent jamais un vaste territoire. Le système

hollandais fut à-peu-près le même ; et le malheur des Portugais fut en grande partie la source de la prospérité hollandaise. Lorsque les Portugais furent devenus sujets de l'Espagne, ils se virent exposés autant à la vengeance qu'à la jalousie des Hollandais.

Le pouvoir des Français n'eut qu'une durée courte, mais extrêmement brillante. Ce fut un météore éclatant, qui d'abord éblouit, mais se consuma bientôt lui-même, et laissa la compagnie française des Indes orientales au milieu des plus épaisses ténèbres. Le pouvoir des Français commença sous le gouvernement de Dupleix à Pondicherry, en 1749. Les Français, après avoir aidé un Soubah du Deccan à monter sur le trône, le firent accompagner d'une armée, et obtinrent dans son conseil une influence qui paraissait devoir être permanente ; mais une intrigue de cour la renversa bientôt ; car tandis que Bussy était à la tête d'une armée française à Sanore, dans la partie occidentale de la presqu'île, en 1756, une querelle avec le ministre du Soubah, fit chasser les Français. Il furent alors obligés d'effectuer leur retraite à travers un pays ennemi, l'espace de près de 300 milles, jusqu'à ce qu'ils fussent parvenus à Hydrabad où ils

se fortifièrent et attendirent un renfort de Masulipatam, celui de leurs établissemens dont ils étaient alors le plus près, 200 milles au-dessus d'Hydrabad. Bussy développa de grands talens dans cette mémorable occasion. On trouve des détails sur sa conduite militaire et ses négociations dans l'estimable histoire des opérations guerrières des Anglais dans l'Indostan, par M. Orme. Lorsque l'armée française fut à Hydrabad, on entra en pourparlers; l'année suivante, 1757, et une partie de 1758 furent employées par Bussy à réduire les Rajahs ou Zemindars qui se révoltaient dans les Circars septentrionaux, et à appuyer l'exécution des plans du Soubah. Au milieu de ces occupations, Bussy fut tout-à-coup rappelé dans le Carnate par Lally qui voulait réunir toutes les forces de la France dans cette province; de manière que le Soubah eut la liberté d'accéder aux propositions des Anglais. On accusait aussi Lally d'être jaloux de la gloire de Bussy.

Les Circars, fruits des expéditions guerrières et des négociations de Bussy dans le Deccan, et que l'on avait acquis en 1753, restaient encore à la France; mais le colonel Clive, alors gouverneur du Bengale, avec la

promptitude et la décision qui le caractérisaient, s'en empara en 1759, quoiqu'ils fussent défendus par des forces supérieures aux siennes, et les Français furent privés de tout moyen de faire la guerre dans le Carnate. Aussi Lally qui avait abandonné dans le Deccan l'intérêt des Français pour chasser les Anglais du Carnate, ne put accomplir ses desseins : au contraire, la France perdit toutes ses possessions dans cette contrée et dans les autres parties de l'Inde. L'existence politique des Français avait commencé en 1749, et elle finit en 1761 par la prise de Pondicherry, leur principal établissement. Ce fut la première puissance européenne qui enrégimenta les naturels du pays ; et donna le premier exemple d'acquisition de grandes propriétés territoriales dans l'Inde : exemple que l'Angleterre a suivi avec tant de succès.

L'EXPÉDITION des Anglais dans le Tanjore, en 1749, fut la première où ils s'engagèrent contre un prince indien. Elle fut sans succès, quant à son objet principal, qui était

de remettre sur le trône un roi déposé, ou plutôt un Rajah de Tanjore qui avait imploré le secours du gouverneur du fort St.-David. Le prix de ce secours devait être la forteresse et le territoire de Devicottah, situé à l'embouchure du Coleroon, branche principale de la rivière de Tanjore. Malgré le peu de succès des troupes anglaises, qui ne purent réussir à replacer le Rajah déposé, elles prirent possession du fort après un siège très-court, à l'aide de la flotte commandée par l'amiral Boscawen. L'année suivante, elles furent engagées par les circonstances à prendre parti dans l'affaire de la succession du Nabab d'Arcot, contre les Français, dont l'influence, comme je l'ai déja remarqué, était considérable dans le Carnate et le Deccan. Nous avons aussi observé que Nizam-al-Muluck, Soubah du Deccan, avait donné la Nababie d'Arcot à Anwaro' dien, en 1743; et que la mort du même Nizam, en 1748, avait occasionné des changemens considérables dans les affaires politiques du Deccan où les Français se trouvaient si fort engagés. Ces derniers voulaient placer à la tête du gouvernement d'Arcot, Chunda Saib, et pour y parvenir, il fallait expulser la famille d'Anwaro'dien. Ces différends,

férends, qui avaient valu des succès aux armes britanniques, se terminèrent par une transaction qui eut lieu en Europe, en 1754, entre les deux compagnies des Indes orientales; et Mahomed Ally, fils d'Anwar o'dien, mort dans le cours de la guerre, resta maître du Carnate, ou au moins de la portion de cette province, que les troupes anglaises avaient reconquise pour lui. Le premier volume de l'histoire de M. Orme renferme des détails sur cette guerre.

La guerre ayant éclaté en Europe, en 1756, la suspension d'armes ne fut pas de longue durée. Le premier objet du conseil Anglais fut d'arracher les Circars septentrionaux aux Français, pour leur ôter les moyens de payer leur armée. Le second fut d'éloigner du Deccan les forces de Bussy, en contractant une alliance avec le Nizam ou Soubah. Ces deux projets échouèrent en même-temps; le premier, parce que les dépêches pour l'Inde furent interceptées; le second, par la prise de Calcutta, le principal établissement des Anglais dans le Bengale, au mois de juin 1756. On fut alors forcé d'abandonner les plans d'hostilité dans le Deccan et le Carnate, pour ménager une force capable de reprendre

la place importante de Calcutta, dont dépendait tout le commerce du Bengale.

Aliverdy Cawn, Nabab du Bengale, mourut en 1756, et eut pour successeur son petit-fils Surajah Dowlah. Ce jeune homme fut réellement irrité de la conduite des Anglais dans ses domaines, ou il feignit d'avoir à s'en plaindre. Il est plus probable que la puissance toujours croissante des Européens dans l'Inde excitait sa jalousie. Il forma la résolution de chasser les Anglais, au moins du Bengale, prit le fort de Calcutta qui leur appartenait, et obligea de se retirer ceux qui n'avaient pas été faits prisonniers. L'année suivante, un armement parti de Madras sous les ordres de l'amiral Watson et du colonel Clive, non seulement reprit l'établissement de Calcutta, mais força même le Nabab à des indemnités. Il était difficile, après cet évènement, que les Anglais pussent compter sur une sécurité permanente, à moins qu'ils n'eussent assez de forces pour la maintenir, dans un pays où un Nabab opposé à leurs intérêts était maître de toute l'autorité. Des soupçons qui s'élevèrent de part et d'autre préparèrent bientôt une crise, et l'on négocia avec Jaffier Ally Cawn, Omrah qui jouissait de la faveur du

Nabab. Les Anglais promirent de l'aider à monter sur le trône, et il s'engagea à devenir alors leur allié. Par ce dernier essai de leur force, le génie et la bonne fortune de Clive, l'Angleterre n'eut plus besoin d'être protégée. La fameuse bataille de Plassey, livrée au mois de juin 1757, et où Jaffier servit la cause des Anglais, en restant neutre, posa la base inébranlable de la puissance anglaise dans le Bengale et l'Indostan. Depuis cette heureuse époque, les Anglais devinrent les arbitres de la succession à la Nababie du Bengale, ce qui leur donna bientôt tous les pouvoirs du gouvernement. Cossim Ally qui avait remplacé Jaffier, mécontent de sa situation, voulut courir les risques d'un changement. Il déclara la guerre aux Anglais, mais le sort des armes lui fut funeste; on le chassa du Bengale, et la Nababie fut rendue à Jaffier. Ce Nabab, regardé comme imbécille, avait été déposé en 1760, et il fut rétabli en 1763. Cossim se retira chez Sujah Dowlah, Nabab d'Oude, et il le détermina à prendre son parti. Sujah s'était distingué à la célèbre bataille de Panniput, en 1761; il paraît même qu'il avait contribué au succès de cette journée, au moment où la victoire penchait pour les

Marattes. Soit que Sujah s'exagerât ses talens guerriers, soit qu'il méconnût le caractère et les ressources des Anglais, il s'engagea trop témérairement dans cette guerre. Il y fut complètement battu avec Cossim Ally, à Buxar, en 1764, et perdit, dans le cours de cette année et de la suivante, tout son territoire.

Le récit des conquêtes faites sur les Indiens et les Perses, par les Grecs, les Patans et les Mogols, peut nous paraître aujourd'hui moins exagéré, lorsque nous voyons une poignée de soldats Français opérer une révolution dans le Deccan, et quelques Anglais conquérir le Bengale, le Bahar, et le pays d'Oude, en moins de deux campagnes. Ces conquérans, anciens et modernes, après avoir obtenu des avantages, poursuivaient leur marche, en faisant des levées de soldats dans le pays même, et faisaient servir les habitans vaincus à la réduction complète de leur propre contrée. Ainsi se conduisit Alexandre, qui partit de son royaume avec trente-cinq mille hommes, et avait une armée de cent-vingt mille, lorsqu'il sortit de l'Inde. De tels moyens ne peuvent s'employer que dans un pays où l'habitude de changer de gouvernans, rend

les sujets indifférens sur le choix de leurs maîtres. A la bataille de Buxar, les Anglais n'avaient pas plus de sept mille hommes, parmi lesquels étaient à peine douze cents Européens. La bataille de Plassey fut gagnée par une armée de trois mille hommes, dont neuf cents seulement étaient Européens.

Lord Clive qui reprit, en 1765, le gouvernement du Bengale, sut tirer parti de cet état de choses. Le Nabab Jaffier Ally venait de mourir; Clive saisit cette occasion de s'emparer des provinces du Bengale; le Mogol Shah-Aulum, qui n'avait que le titre d'empereur, et Sujah Dowlah, son visir sans fonctions, qui s'étaient livrés tous deux à la générosité des Anglais, lui accordèrent la douane, ou administration des revenus du Bengale, du Bahar et d'Orissa, moyennant 26 lacs de roupies par an (260,000 liv. sterl.) Ainsi, la compagnie anglaise acquit dans le Bengale un territoire qui, tous frais prélevés, donnait alors au moins un million sterling de revenu annuel, et renfermait une population de plus de dix millions d'habitans. Elle obtint en même temps les Circars septentrionaux évalués à plus d'un demi million de revenu. On rendit à Sujah Dowlah ses domaines, à l'exception

des provinces de Corah et d'Allahabad que l'on réservait à l'empereur Mogol, avec la forteresse d'Allahabad, où il dut fixer sa résidence.

Quoique la puissance de l'Angleterre fût aussi solidement établie dans le Bengale, en 1765, cependant deux ans après elle eut une guerre difficile à soutenir dans la presqu'île, contre Hyder Ally, souverain de Mysore, ligué avec le Nizam ou Soubah du Deccan. L'histoire d'Hyder est aujourd'hui si connue en Europe, qu'il serait inutile d'entrer ici dans de longs détails à son sujet. Il suffira de présenter aux lecteurs un précis de sa vie.

Hyder Ally était un soldat de fortune, fils d'un *Killadar*, ou gouverneur d'une petite forteresse appartenant à un des rois de Mysore. On dit qu'il apprit les élémens de la guerre dans les camps français, et qu'en 1753 il se distingua comme leur auxiliaire dans les plaines de Tritchinopoly. Environ dix ans après, général de l'armée de Mysore, il détrôna son souverain, et gouverna sous le titre de régent. Bientôt après il étendit ses domaines de tous côtés, excepté vers le Carnate. Il ajouta à ses premières possessions, la belle province de Bednore ou Biddanore, les Na-

babies patanes de Cuddapah, Canoul, etc., quelques provinces Marattes situées sur la Kistnah, le pays des Nairs, et d'autres petits états de la côte du Malabar. Il ne cessa ses conquêtes que quand il se fut formé un état aussi étendu que la Grande-Bretagne, et produisant un revenu de quatre millions sterl. Les discordes civiles et les dernières révolutions survenues dans l'état occidental des Marattes, fournirent à Hyder une occasion de s'aggrandir aux dépens de ce peuple; et s'il réussit, ce ne fut pas sans avoir essuyé quelques échecs. Il n'était pas encore arrivé au faîte de son pouvoir, lorsque la guerre éclata entre lui et l'Angleterre, en 1767; mais comme sa puissance inquiétait ses voisins, on forma la résolution de l'attaquer. Les Marattes, conduits par Maderow, entrèrent dans les états d'Hyder Ally du côté de Visiapour; et bientôt après le Nizam, secondé par un détachement de troupes anglaises, s'avança d'Hydrabad vers la frontière de Mysore. Hyder essaya d'abord d'acheter les Marattes à force d'argent, et en leur rendant quelques-unes des places qu'il leur avait prises. Ensuite il négocia avec le Nizam, et eut l'adresse, non-seulement de le détacher du parti des Anglais,

mais de le faire même entrer dans le sien, tellement que le détachement des troupes anglaises fut forcé de faire sa retraite dans le Carnate, où s'assemblait alors une grande armée. Ce ne fut pas seulement le caractère bizarre du Nizam qui le décida à prendre le parti d'Hyder; d'autres circonstances le déterminèrent à se déclarer contre les Anglais. La cession des Circars septentrionaux, et l'indépendance du Carnate dans le Deccan, que les Anglais avaient obtenues du Mogol, avaient mortifié le Nizam : c'était en quelque sorte avoir partagé son territoire sans son agrément. Les Circars, cependant, étaient tombés au pouvoir des Anglais, comme nous l'avons vu, par la conquête qu'ils en firent sur les Français, à qui un Soubah du Deccan les avait cédés originairement, de manière que la cession faite par le Mogol n'était que nominale. Le Nizam d'ailleurs avait consenti à cette mesure au moyen d'une offre de cinq lacks de roupies (50,000 livres sterl.) de revenu, en forme de tribut ou cens. Quant à sa suzeraineté sur le Carnate, elle n'avait jamais été réelle. Cependant Hyder qui en méditait la conquête, voulait obtenir du Nizam un *sunnud* ou acte de cession de cette

Nababie, et alors il regarda Mahomed Ally comme son rival. Il est à propos d'observer que Mahomed Ally, à l'époque de ses malheurs, quand il ne possédait qu'une petite partie du Carnate, s'était engagé à céder au roi de Mysore, en échange des secours qu'il en avait reçus, la forteresse de Tritchinopoly, la place la plus importante de la partie méridionale de cette province; et comme il n'avait jamais rempli ses engagemens, Hyder ne manqua pas de faire valoir les prétentions d'un prince qu'il avait détrôné, et en lui succédant il ne perdit pas de vue ses droits à la possession de Tritchinopoly. S'il eût réussi, Tanjore, Madura, et les autres provinces méridionales, eussent été pour jamais détachées de la Nababie du Carnate.

Pendant la guerre qui suivit immédiatement, il se livra plusieurs batailles sanglantes sur les frontières communes du Carnate et de Mysore. Un fort détachement de l'armée anglaise s'empara dans la province de Coimbettore, appartenant à Hyder, d'un district fertile au sud de Mysore, ouvrant la route la plus courte vers Seringapatam, capitale des états d'Hyder. Ce fut la première guerre où les Anglais éprouvèrent tant de résistance de

la part d'un prince du pays, car dans l'affaire de Tanjore, en 1749, la prise de Devicottah avait fait promptement triompher leurs armes. La guerre se continua avec des succès variés, pendant les années 1767, 1768, et une partie de 1769, lorsqu'Hyder, avec l'élite de ses troupes, et principalement de la cavalerie, dérobant sa marche à l'armée anglaise, se présenta à sept milles de Madras, et dicta la paix au gouvernement de cette place. Cette paix ne déshonora que le conseil britannique, en liant les mains au commandant en chef, le général Joseph Smith, au moment où il allait frapper un coup décisif, et lorsqu'Hyder, craignant l'arrivée de ce général, ne pouvait échapper qu'en intimidant le gouvernement, et le forçant de défendre au général d'approcher; sans cette mesure, le général anglais pouvait couper la retraite à Hyder, et tailler en pièces son détachement.

Le Nizam, dès le commencement de la guerre, avait été détaché de l'alliance d'Hyder, lorsqu'il vit des troupes du Bengale pénétrer dans le cœur de la province de Golconde, et menacer Hydrabad, sa capitale. La paix laissa les choses telles qu'elles étaient avant la guerre, et quelque influence qu'elle

eût pu lui donner, il la perdit en 1771, quand l'armée des Marattes le battit complètement à quelques milles de sa capitale. Ce ne fut pas sans de grandes difficultés qu'il parvint à se jetter dans cette ville avec les débris de son armée; il y brava les attaques de ses nombreux ennemis, qui ne connaissaient point l'art des sièges, et manquaient de tout ce qui était nécessaire pour suivre celui-ci avec succès. Hyder attendit patiemment que l'ennemi, après avoir ravagé le pays, fût contraint de l'abandonner. Quelques années de paix lui suffirent pour le rétablissement de ses affaires, augmenter même ses revenus, et rendre à son armée une force étonnante. Les divisions qui survinrent à cette époque, parmi les Marattes, lui fournirent l'occasion d'étendre son territoire à leurs dépens. Tels sont les effets de la fermeté, de la persévérance et de l'économie.

On demandera sans doute comment les Marattes, que l'on représente comme moins disciplinés que les troupes d'Hyder, ont pu le défaire en bataille rangée? Ceci ne peut s'expliquer que par la supériorité du nombre. L'armée des Marattes, composée en grande partie de cavalerie, entoura les troupes d'Hy-

der, lui coupa les vivres, et le força de faire sa retraite vers sa capitale, dans un pays ouvert, favorable aux attaques de la cavalerie. L'armée d'Hyder présentait un immense quarré très-profond, et marchait entourée des Marattes. Lorsque le front avancé marchait trop vîte, et se séparait du corps d'armée, les Marattes pénétraient dans les interstices, et portaient le désordre parmi les troupes d'Hyder.

Nous avons déja parlé du traité fait avec le Nabab d'Oude, et des avantages réciproques qui en résultaient, principalement pour l'Angleterre, vu le mode de défense adopté pour le pays d'Oude, que l'on considérait comme la frontière commune des deux états. Nous avons aussi parlé du départ du Mogol, en 1771, qui fit tomber les provinces du Corah, etc., dans les mains de Sujah Dowlah.

On peut supposer que les Marattes éprouvèrent quelque mécontentement, lorsqu'ils virent que l'on s'opposait à ce qu'ils prissent possession de ces provinces, en 1772. Il est vrai que le gouvernement anglais avait longtemps regardé les Marattes comme opposés à ses intérêts. En 1773, les Marattes passèrent

le Gange pour s'emparer du pays des Rohillas. Une brigade de l'armée anglaise s'avança vers la frontière occidentale de cette contrée, et força les Marattes de repasser le fleuve. Les chefs des Rohillas convinrent de payer, pour cette protection, quarante lacks de roupies à Sujah Dowlah (il est à propos d'observer que l'armée anglaise n'avait marché que comme auxiliaire); mais lorsqu'ils eurent profité du service qu'on leur avait rendu, ils éludèrent le paiement. Cette infraction du traité fit envahir l'année suivante, en 1774, le pays des Rohillas. La conquête de cette contrée fut suivie de celle d'un territoire considérable sur les Jats et autres aventuriers. Ainsi les frontières d'Oude furent reculées à l'ouest, jusqu'à vingt-cinq milles d'Agra, au nord-ouest jusqu'à la partie supérieure navigable du Gange, et au sud-ouest jusqu'à la Jumnah. L'anné suivante, 1775, à la mort de Sujah Dowlah, son fils Azuph, son successeur, fit un nouveau traité d'alliance avec le gouvernement anglais. Il augmenta le subside payé pour l'entretien de la brigade, et céda à la compagnie la province de Benarès, dont le revenu net était par année de 240,000 livres sterling.

La guerre avec le Poonah, ou pays occidental des Marattes, dont nous avons déja parlé, fit avancer la brigade à travers le continent du côté de Bombay et de Surate, en 1778 et 1779. C'est peut-être l'époque la plus brillante de l'histoire militaire des Anglais dans l'Inde. La brigade composée d'environ 7,000 hommes, tous naturels du pays, commandés par des officiers Européens, marcha des bords de la Jumnah jusqu'à la mer occidentale, malgré les Marattes dont elle traversa les états en entier. Alors éclata la guerre avec la France; et Hyder Ally, qui comptait unir ses intérêts à ceux des Français, se jetta dans le Carnate avec cent mille hommes, pendant l'automne de 1780. Son armée composée d'Indiens, tant infanterie que cavalerie, était la mieux disciplinée qu'on eut jamais vue dans cette contrée. Il tailla en pièces le détachement commandé par le colonel Baillie; l'armée anglaise s'éloigna du Carnate, et les succès d'Hyder firent croire en Europe que les Anglais ne répareraient jamais dans l'Inde les pertes qu'ils venaient d'y essuyer. Heureusement M. Hastings et sir Eyre Coote en jugèrent autrement. Ils firent partir du Bengale, au secours du Carnate, un renfort d'en-

viron 7,000 hommes, avec de l'argent et d'immenses provisions. Jusqu'à l'arrivée de ces troupes, l'Angleterre ne possédait plus dans le Carnate que le terrein occupé par ses camps et ses forteresses. Sir Eyre Coote se battit avec succès pendant deux campagnes contre Hyder Ally. En octobre 1782, Hyder s'appercevant qu'il était encore loin de posséder le Carnate, le seul objet de ses desirs, annonça des dispositions pacifiques. Les revenus du seul pays de Mysore ne pouvaient suffire long-temps à l'entretien d'une armée aussi nombreuse que la sienne; et le Carnate se trouvait épuisé. Dans les gouvernemens asiatiques, les anticipations de revenus sont immédiatement suivies d'effets funestes, et ne peuvent se répéter. Hyder sentit donc la nécessité de renoncer à ses projets de conquête, et probablement il ne s'y serait jamais livré, s'il n'eût pas compté sur l'appui plus prompt et plus efficace des Français. C'était par leur secours qu'il espérait en une ou deux campagnes chasser les Anglais du Carnate. Peut-être devint-il ensuite plus jaloux des Français que des Anglais; et si la paix de Paris avait laissé le Carnate entre ses mains, au lieu de celles de Mahomed Ally, la France y eût beaucoup perdu, car il n'au-

rait jamais souffert que les Français y eussent d'autre caractère que celui de marchands, quoiqu'ils eussent le projet de s'y former un revenu territorial, sans lequel ils savent bien qu'une puissance européenne ne peut lutter contre une autre qui jouit déja de cet avantage. Hyder * mourut bientôt après, et il eut

* Le caractère d'Hyder Ally ne me paraissant pas assez connu en Europe, j'ai essayé d'en présenter les traits principaux. Ses succès militaires fondés sur l'amélioration de la discipline; son attention à récompenser tous les genres de mérite; l'art de concilier les différentes tribus qui servaient sous ses étendards; le mépris de l'étiquette et du cérémonial, excepté lorsque la dignité de son caractère pouvait en être rehaussée; son économie dans ses dépenses personnelles, économie que l'on appelle *caractère* dans les princes ordinaires; sa surveillance minutieuse en matière de finances; son exactitude à payer ses troupes; toutes ces qualités réunies élèvent Hyder Ally autant au-dessus des princes de l'Indostan, que celles de Frédérick, roi de Prusse, l'ont élevé au-dessus des monarques de l'Europe. Ainsi j'ai cru pouvoir considérer Hyder comme le Frédérick de l'est. Hyder fut cruel; mais nous devons observer que toutes ses idées de pitié n'avaient que des modèles asiatiques. Il est même probable que sa modération et sa clémence furent aussi supérieures à celles de Tamerlan, de Nadir Shah et d'Ab-

pour

pour successeur son fils Tippoo qui parut décidé à continuer la guerre. On imagina qu'en attaquant les provinces de Tippoo situées dans la partie occidentale de l'Inde, et en pénétrant dans ses plus riches domaines, on le forcerait de quitter le Carnate. Ce plan paraissait bien combiné ; mais cependant on ne s'était pas assez occupé d'assurer des moyens de retraite pour les troupes, comme le prouve le sort funeste du détachement commandé par le général Matthews, au mois d'avril 1783. Enfin Tippoo voyant les Marattes, ses ennemis naturels, en paix avec l'Angleterre, et par conséquent libres de suivre leur ancienne inimitié, tandis qu'il était lui-même abandonné des Français, consentit à la paix, quoique malgré lui, et les choses furent rétablies à-peu-près dans l'état où elles étaient avant les hostilités. Cette paix fut signée à Mangalore, au mois de Mars 1784.

Sir Eyre Coote, pendant les compagnes qu'il fit contre Hyder Ally, ne put jamais

dalla, que sa discipline militaire l'emporta sur la leur.

Sir Eyre Coote ne survécut à Hyder que de cinq mois. Il est à remarquer que les commandans en chef de deux armées opposées l'une à l'autre, moururent d'une mort naturelle dans un si court espace de temps.

rien entreprendre de décisif, parce qu'il était inférieur en cavalerie, et que les chevaux de trait de l'armée d'Hyder valaient beaucoup mieux que les nôtres ; de sorte que son artillerie était toujours à couvert, lors même que ses troupes étaient battues. Il est peut-être impossible à l'Angleterre d'avoir dans ce pays une cavalerie suffisante ; mais avec de l'activité et des soins nous pouvons avoir de meilleurs chevaux de trait.

Nous avons déja parlé de la coalition générale des puissances de l'Indostan contre les Anglais. Le Nizam ou Soubah du Deccan, mécontent de la conduite que tenait à son égard le gouvernement de Madras, en 1779, avait formé le projet d'en tirer vengeance. Il ne s'agissait de rien moins que d'engager les premières puissances de l'Indostan et du Deccan à se coaliser pour chasser les Anglais. Les Marattes du Poonah étaient déja entrés dans cette confédération, et Hyder s'y préparait : il ne restait que le Nizam lui-même et les Marattes du Bérar *. Chaque puissance devait

* On a dit que Nudjuff Cawn qui depuis peu s'est érigé une souveraineté dans le Soubah d'Agra, avait été la cinquième puissance de cette coalition. Je n'ai pas de preuve de cette circonstance particulière.

suivre un plan d'attaque convenable à sa position locale et à ses moyens. Hyder s'était chargé d'attaquer le Carnate ; le Nizam, les Circars ; les Marattes du Poonah devaient tenir en échec l'armée du Guzerat commandée par Goddard ; et les Marattes du Bérar envahir et dévaster les provinces du Bengale et du Bahar. La destinée commune de toutes les grandes coalitions que nous offre l'histoire, est de se dissoudre à la suite d'un mutuel mécontentement. Il est vrai qu'elles agissent rarement avec l'unité d'action et l'énergie que l'on trouve dans un état isolé. Les puissances confedérées n'ont pas toutes le même intérêt ; l'une craint que l'autre ne cherche à s'aggrandir ; et la troisième se voit forcée de se déclarer contre son propre vœu. Ici les Marattes du Poonah et Hyder suivirent leurs plans particuliers, qui n'avaient aucun rapport à l'objet de la coalition. Le Nizam qui avait formé cette coalition, voulait probablement ne point agir lui-même ; les Marattes du Bérar paraissaient n'avoir pris parti que par force et malgré eux ; car quoiqu'ils eussent mis leur armée en mouvement, il semblait être convenu qu'elle resterait dans l'inaction. Quoiqu'il en soit, ce fut une circonstance ter-

rible pour les intérêts de l'Angleterre dans l'Inde. La prompte pacification du Nizam, l'argent donné à l'armée du Bérar à Cattack, (que ceci s'appelle subside ou prêt) furent des moyens employés fort à propos par le gouvernement du Bengale. Il faut avouer que la conduite de cette guerre couvre de gloire ce gouvernement. Lorsque nous fumes successivement informés de la capitulation de l'armée de Bombay, en 1779, de la défaite totale de l'élite des troupes de Madras, en 1780, des mouvemens de l'armée du Bérar pour entrer dans le Bengale, avec tous les confédérés, en 1781, (ce qui semblait ôter les moyens d'envoyer une brigade du Bengale au secours du Carnate) je dis qu'en recevant en Europe les nouvelles de tous ces malheurs et des apparences menaçantes, chacun de nous pensa que nous allions perdre nos plus beaux établissemens, que nos grandes armées se souleveraient, faute de solde, et quelques-uns même voyaient dans ces évènemens l'anéantissement de l'influence et du pouvoir des Anglais dans l'Inde. Quelle fut alors notre surprise de voir que, malgré tant de désastres, nous fumes bientôt après en état, non seulement de faire face à nos ennemis, mais de les chercher

même par-tout; d'apprendre que les armées anglaises avaient remporté des victoires, lorsque nous pensions qu'elles étaient forcées d'abandonner à nos ennemis le terrein même sur lequel elles combattaient!

L'établissement des Anglais dans l'empire Mogol a donné aux affaires politiques de cette contrée un aspect totalement différent de ce qu'il eût été, si jamais cette puissance n'y eut existé. Il n'est pas douteux que les Marattes, s'ils eussent eu la faculté de suivre leurs projets de conquêtes, n'eussent ajouté à leur territoire les provinces de Corah et d'Allahabad en 1772, le pays des Rohillas en 1773, et ensuite la province d'Oude et ses dépendances. Les Anglais furent un obstacle à l'exécution de ce plan. D'un autre côté, Hyder se fut emparé du Carnate, et en eut conservé la possession. On pourrait demander si Hyder n'eût pas été un aussi bon souverain que Mahomed Ally, ou si le gouvernement des Marattes n'eût pas valu celui d'Azuph Dowlah. Quelle que soit la réponse que l'on fasse à ces questions, la politique anglaise exigeait qu'Hyder ou Tippoo ne joignît pas la possession du Carnate à celle de Mysore, et que les Marattes ne fussent maîtres ni d'Oude, ni de Rohilcund.

Je sais que beaucoup de personnes pensent que les Anglais auraient pu étendre *à volonté* leurs possessions dans l'Indostan ; cependant un de nos plus grands hommes d'état dans ce pays, lord Clive, pensait que les provinces du Bengale, les Circars, un territoire médiocre autour de Madras *, et l'île de Salsette, près de Bombay, devaient suffire à la compagnie anglaise des Indes, parce qu'il lui serait impossible de bien administrer, et même de conserver des propriétés plus étendues. Ses successeurs ont agi conformément à ses principes ; car nos guerres, depuis ce temps, n'ont pas été des guerres de conquêtes pour nous, quoique par erreur on ait voulu leur donner ce caractère. La dernière guerre dans l'Inde peut convaincre ceux qui auraient quelques doutes, que les conquêtes faites sur Tippoo

* Clive ne voulait qu'un petit arrondissement autour de Madras, parce que déja le Carnate appartenait à une autre puissance ; mais il n'est pas douteux qu'il serait beaucoup plus avantageux pour nous d'avoir entre nos mains la plus grande partie du Carnate, que de le laisser au pouvoir de Mahomed Ally, quoique tout le revenu que l'on pourrait en retirer, serait employé à la défense du pays. Il faut avouer que le Carnate est sous plus d'un rapport notre côté faible.

ou les Marattes ne pourraient être conservées avec une armée que les revenus de ces conquêtes entretiendraient. Nous nous sommes mis en possession du Bengale et des Circars dans les circonstances les plus favorables, et telles qu'il ne s'en présentera jamais d'aussi heureuses.

Les provinces du Bengale qui sont en notre pouvoir depuis 23 ans, c'est-à-dire depuis 1765 jusqu'à présent, 1788, ont joui pendant ce temps de plus de tranquillité que toutes les autres parties de l'Inde; et même ces provinces n'avaient jamais été aussi tranquilles depuis le règne d'Aureng-Zeb. Durant ces 23 ans, nul ennemi étranger n'y fit d'irruption, et il n'y eut aucune révolte *, à l'exception de celle du Zemindar de Jungleterry, en 1774. Avant l'influence de l'Angleterre dans le Bengale, les invasions y étaient fréquentes, surtout de la part des Marattes. Quelqu'une des provinces était toujours en rébellion ouverte. Ces convulsions politiques étaient dues, soit au peu d'énergie du gouvernement, soit à

* La province de Benarès où une révolte eut lieu en 1781, ne fait point partie des provinces du Bengale. Elle fut cédée aux Anglais en 1775.

l'esprit mutin des troupes mal payées, soit enfin à l'abus du pouvoir délégué aux gouverneurs. Il faut avoir été témoin des malheurs qui affligent une contrée, lorsqu'elle est le théâtre de la guerre, pour apprécier l'avantage de voir ce fléau loin de nos demeures. Sans doute il est des maux inséparables de la condition d'un état tributaire qui est séparé par une demi-circonférence du globe de la puissance suprême qui lui dicte des lois; mais ces maux ne sont-ils pas amplement compensés par le bienfait de la protection militaire; et l'on ne peut nier que les provinces du Bengale ne jouissent d'un meilleur gouvernement, et ne soient dans une position meilleure, quant à l'agriculture et aux manufactures, que toutes les autres contrées de l'Asie, à l'exception de la Chine. Mais cette situation peut s'améliorer, même sous un gouvernement despotique, quoique malheureusement il arrive que nous ne pouvons posséder le Bengale, sans mettre un obstacle insurmontable au bonheur de ses habitans; car un peuple peut-il penser à augmenter son bien, lorsqu'il sait que toute amélioration ne servirait qu'à enrichir une autre nation?

L'état de l'Indostan, depuis la chûte de

l'empire Mogol, est bien différent de ce qu'il était avant d'être réuni sous les conquérans mahométans. Il était alors divisé en une infinité de petits royaumes qui se balançaient réciproquement; mais aujourd'hui l'Indostan et le Deccan sont partagés en six États principaux dont tous les autres sont tributaires ou vassaux. Les deux États des Marattes, le Nizam, Tippoo, les Seiks et l'Angleterre sont les six puissances dont je parle.

J'ai parcouru les évènemens de la dernière guerre de l'Inde avec une rapidité que l'on pourrait blâmer, vu leur importance et leur variété; mais j'ai pensé que ces évènemens étaient connus de mes lecteurs, et que d'ailleurs il paraissait chaque jour quelque ouvrage qui les met dans le plus grand jour. La mémoire suffit pour rappeler les évènemens qui ont eu lieu de notre temps; il ne faut qu'en marquer la liaison et la dépendance, et en fixer l'ordre chronologique. Je devais m'étendre davantage sur les évènemens d'une date plus éloignée, et moins connus du public, les sources où l'on peut les puiser, étant beaucoup moins abondantes.

DESCRIPTION GÉOGRAPHIQUE

DE L'INDOSTAN,

En Provinces ou Etats.

La notice suivante est divisée en deux parties. La première contient la division de l'Empire par provinces sous les Mogols, autant que j'ai pu m'en assurer. La seconde offre la division actuelle en états indépendans d'une étendue et d'une force très-inégales. On n'exigera pas de moi que je détermine avec une exactitude scrupuleuse les revenus et les forces militaires de ces états, les rapports qui existent entre des provinces inférieures et des provinces plus puissantes du voisinage, puisque pour entrer dans de semblables détails, il faudrait les avoir recueillis de la bouche de personnes qui en auraient pris note dans le pays même, ou consulter des renseignemens revêtus de la sanction de l'autorité publique. Il a souvent été impossible d'avoir recours à des autorités de cette espèce, puisque nul européen de marque n'a visité de-

puis quelque temps aucune portion étendue de cette vaste contrée. On peut ajouter d'ailleurs, que les changemens y sont si fréquens, que les recherches ou informations ne pourraient en suivre la rapidité.

DIVISION DE L'INDOSTAN

DU TEMPS D'ACBAR.

Je n'entreprendrai pas de tracer les variations fréquentes que subirent les limites de cet empire, depuis l'époque des conquêtes des Mahométans, selon que la politique de ce temps faisait transférer le siège du gouvernement de Ghizni à Lahore, à Delhi ou à Agra. Pour remplir le but que je me propose, il me suffit d'avoir déja fait connaître au lecteur que les provinces de l'Indostan-propre restèrent rarement sous la domination d'un seul chef, pendant vingt années consécutives, à partir de la plus haute antiquité, jusqu'au règne d'Acbar, dans le seizième siècle; que le Malwa, Agimère, le Guzerat, le Bengale, etc., furent successivement indépendans; et que quelquefois l'empire de Delhi

fut circonscrit dans les limites de la province de ce nom.

Sous le long règne d'Acbar, dans le seizième siècle, l'administration intérieure de l'Empire fixa toute l'attention du souverain. Il fit faire des recherches exactes sur les revenus, la population, les produits, la religion, les arts, le commerce, l'étendue et la position relative de chaque district en particulier. Abul Fazil rassembla la plupart de ces notions utiles et intéressantes dans un livre intitulé l'*Ayin-Acbaree* * ou les *Instituts d'Acbar*, que l'on regarde encore aujourd'hui comme un registre authentique. Acbar commença par diviser l'*Indostan-propre* en onze Soubahs **,

* J'ai la satisfaction d'apprendre à mes lecteurs que Mr. Gladwin a publié dans le Bengale la traduction complète de *l'Ayin-Acbaree*; sous les auspices de Mr. Hastings, qui en protégeant la littérature utile, fournit les moyens de connaître le recueil le plus estimable des particularités qui concernent l'état ancien de l'Indostan.

** Il est probable qu'Acbar aura changé les limites de plusieurs des anciens Soubahs, en ajoutant ou supprimant des Circars, pour donner plus d'ensemble à chaque province, et en rendre le chef-lieu plus central.

ou provinces, dont quelques-uns étaient aussi étendus que nos royaumes d'Europe. Les Soubahs furent ensuite divisés en *Circars*, et les Circars sous-divisés en *Purgunnahs*. Si je donnais des dénominations européennes à ces divisions, je les appellerais *royaumes*, *comtés* et *cantons* *. Les onze Soubahs se nommaient Lahore, Moultan y compris Sindy, Agimère, Delhi, Agra, Oude, Allahabad ou Illahabad, Bahar, Bengale, Malwa et Guzerat **. Un douzième Soubah, celui de Cabul, fut formé des pays contigus aux sources occidentales de l'Indus, et renferma Candahar et Ghizny. Les conquêtes que l'on fit dans le Deccan donnèrent occasion de former les Soubahs de Bérar, de Candeish et d'Amednagur, de sorte qu'il y en eut quinze.

Un coup-d'œil jetté sur la carte fera mieux connaître au lecteur les positions respectives de tous ces Soubahs, et des pays adjacens, que je ne pourrais le faire par une

* Peu de Circars ont moins d'étendue que les plus grands comtés d'Angleterre.

** Quelques Indous pensent que le Guzerat est hors des limites de l'Indostan.

explication de plusieurs pages. Je crois cependant qu'il est nécessaire de présenter quelques observations sur les limites des Soubahs limitrophes du Deccan, afin de donner une idée de l'étendue des nouvelles conquêtes.

Le Guzerat s'étendait alors au sud jusqu'à Damawn, où il devenait contigu au district de Baglana, division d'Amednagur.

Le Malwa s'étendait au sud de la Nerbuddah, et touchait par un de ses angles à Baglana et à Candeish, au sud-ouest et au sud, et au Bérar à l'est. La Nerbuddah formait le reste de la limite méridionale du Malwa et d'Allahabad. Le gouvernement du Bengale s'étendait jusqu'à Cattak ou Cuttak, et le long de la rivière de Mahanuddy; mais il paraît que le Soubah d'Orissa n'était pas encore formé à cette époque.

Le Soubah de Candeish *, le plus petit de tous, alors érigé dans le Deccan, occupe l'espace compris entre le Malwa au nord, le Bérar à l'est, et Amednagur à l'ouest et au sud. Le Bérar, conformément à sa description actuelle, était borné au nord par Allahabad

* Acbar le nomma *Dandeish*, en l'honneur du prince *Daniel*; mais il a repris son *ancien* nom.

et le Malwa, par Candeish et Amednagur à l'ouest, par Tellingana et Golconde au sud, et à l'est par Orissa. Il paraît qu'Acbar n'avait soumis que la partie occidentale du Bérar. Amednagur *, le plus méridional des Soubahs d'Acbar, avait pour limites au nord, Candeish et le Malwa, les Gattes ou Monts Balagat à l'ouest, Bejapour ou Visiapour et Tellingana au sud, et le Bérar à l'est. L'Ayin Acbaree ne fait aucune mention des limites du Soubah d'Amednagur; et comme Acbar eut pendant presque tout son règne la guerre dans le Deccan, on peut supposer que les limites d'Amednagur éprouvèrent de perpétuels changemens. Le Soubah de Tellingana dont Acbar ne possédait qu'une partie, est appelé dans l'Ayin Acbaree un *Circar du Bérar*. Tellingana dont Warangole ** était la capitale, comprenait le

* La ville d'Amednagur, qui avait été dans l'origine la capitale du Soubah, donna son nom à toute la province; mais on y a substitué depuis celui de la forteresse de Dowlatabad, de même que le nom de Tellingana a fait place aujourd'hui à celui de Golconde.

** Ferishta l'appelle *Arinkill*. Le rempart de cette place dont il subsiste encore des ruines, prouve que ce fut une ville très-étendue.

pays situé entre la Kistnah, le Godavery et l'est de Visiapour (répondant à la province moderne de Golconde); et il est probable que c'était dans des temps plus éloignés un vaste royaume. On dit que la langue *Tellinga* est encore en usage depuis la rivière de Pennar dans le Carnate, jusqu'à Orissa, le long des côtes, et dans l'intérieur à une distance considérable. Ainsi nous pouvons fixer la division géographique de l'Indostan-propre, du temps d'Acbar; mais quant à celle du Deccan en général, je n'ai vu aucun mémoire qui en conservât la moindre trace. Il paraît qu'Acbar soumit à sa domination la partie occidentale du Deccan, jusqu'au dix-huitième degré de latitude septentrionale. Sous ses successeurs, le reste de cette contrée fut entièrement conquis avec la prequ'île, ou devint tributaire du trône de Delhi, à l'exception de quelques cantons hérissés de montagnes, occupés par les Marattes. Il s'y forma même un gouvernement sous le nom de *Deccan**, dénomination qui,

* Je ne prétends pas insinuer que le pays en question ne reçut pour la première fois le nom de *Deccan* que sous les successeurs d'Acbar. Au contraire, il avait porté ce nom dans les temps les plus reculés. Le mot

dans

dans son acception la plus étendue, comprend toute la presqu'île au sud de l'Indostan-propre. Mais dans son acception ordinaire, on n'entend que le pays situé entre l'Indostan-propre, le Carnate et Orissa, c'est-à-dire, les provinces de Candeish, Amednagur, Visiapour, Golconde, et la partie occidentale du Bérar. Lorsque l'empire Mogol eut reçu ses plus grands accroissemens par la conquête de cette vaste province, son revenu annuel excédait trente-deux millions de livres sterling *. Pour mettre le lecteur à portée d'apprécier la valeur absolue de cette somme, il est nécessaire de

Deccan signifie *Sud*; comme *Poorub* signifie *Est*, lorsqu'on l'applique au Bengale et à ses dépendances.

* M. Frazer, dans sa vie de Nadir Shah, donne le tableau suivant du revenu des provinces sous Aureng-Zeb.

	Lacks de roupies.		Lacks de roupies.
Delhi, ...	305 ½	Orissa.	36
Agra, ...	286 ½	Cabul et Cachemire	97 ½
Agimère.	165	Malwa.	101
Moultan	54	Guzerat	152
Sindy.	23	Bérar.	153 ½
Lahore ou Panjah .	206 ½	Candeish.	112
Oude.	80 ½	Dowlatabad ou Amednagur . . .	259

répéter que les productions de la terre se vendent quatre fois moins cher dans l'Indostan qu'en Angleterre.

DIVISION

ACTUELLE DE L'INDOSTAN.

Après avoir donné une idée générale de l'ancienne division de l'Inde, je vais essayer de faire connaître sa division actuelle, sous le rapport des états principaux ou des puissances qui se sont montrées sur la scène politique, depuis que l'Angleterre a acquis son influence dans ces contrées.

Les Anglais possèdent en pleine souverai-

	Lacks de roupies.		Lacks de roupies.
Allahabad.	114	Beder	93 ½
Bengale*	131	Hydrabad ou Golconde	278 ½
Bahar.	101 ½	Visiapour.	269 ½

Total — 30 crores, 18 lacks de roupies, ou environ trente-deux millions de livres sterling.

* Les revenus nets du Bengale sont portés dans l'Ayin-Acbaree, vers la fin du seizième siècle à 149 lacks et demi ; sous le Nabab Sujah Cawn, en 1727, à 142 et demi ; et en 1778 à 197 lacks.

neté tout le Soubah du Bengale, et la plus grande partie du Bahar; je dis *la plus grande partie*, parce qu'il paraît que quelques petits Purgunnahs au sud-ouest du petit Nagpour, appartenant autrefois au Bahar, sont aujourd'hui au pouvoir des Marattes *. Dans l'Orissa, ils ne possèdent que les districts de Midnapour, le reste étant entre les mains des Marattes et de leurs tributaires. Ces possessions contiennent environ 150,000 milles quarrés d'Angleterre. Si nous y ajoutons le district de Benarès, nous formerons un total de 162,000 milles **, c'est-à-dire, un territoire de 30,000

* Ce fait est constaté par le témoignage de feu le colonel Camac.

** Voici à-peu-près la quantité de terres contenues dans les pays sujets de l'Angleterre ou de ses alliés dans l'Indostan.

Possessions anglaises.

	Milles quarrés, mesure anglaise.
Bengale, Bahar, et partie d'Orissa.	149,217
Benarès, etc.	12,761
Circars septentrionaux.	17,508
Jaghire dans le Carnate.	2,436
Bombay et Salsette.	200
TOTAL.	182,122

milles de plus que n'en contiennent la Grande-Bretagne et l'Irlande, et près d'onze millions d'habitans. Le revenu total, y compris celui de Benarès, est aujourd'hui d'environ 287 lacks de roupies que l'on peut évaluer à 3,050,000 livres sterling. On a compris dans ce calcul toutes les branches de revenus, telles que les produits du sel, de l'opium, des douanes, etc.; déduction faite des frais de perception, et du salaire donné au Nabab du Bengale, car le revenu brut est de 3,790,000 livres sterling. Le subside que l'on tire du Nabad d'Oude n'y est pas compris *.

	Milles quarrés, mesure anglaise.
Total des possessions anglaises . .	182,122
Alliés de l'Angleterre.	
Oude, Allahabad et Corah.	33,770
Rohilcund, et le pays de Fyzoolah Cawn. .	11,036
Dooab.	8,480
Carnate en général.	41,650
Tanjore.	4,350
Total général.	821,408

* Le tableau suivant présente les recettes et les dépenses actuelles de la compagnie, réduites en monnaie

La situation naturelle du Bengale met ce pays à l'abri des attaques d'ennemis étrangers. Au

sterling; la roupie évaluée deux schellings 1 $\frac{1}{4}$ denier.

Bengale.

	Liv. Ster.	
Revenu territorial du Bengale et du Bahar en 1786 . . .	2,800,000	
Revenu net de Benarès	380,000	
Subside d'Oude .	420,000	
Douanes, Monnaies, etc.	120,000	
Produit du sel . .	430,000	
Opium	60,000	
Total		4,210,000
Charges à déduire du montant des revenus du Bengale et du Bahar. Frais de perception, salaire payé au Nabab, etc. . .	740,000	
Dépenses militaires à la charge de la compagnie, et pour le Nabab	1,410,000	
Etablissemens civils, marine et fortifications	390,000	
Total . . .		2,540,000
Revenu net		1,670,000

nord et à l'est, il n'a point à craindre de voisins belliqueux, et d'ailleurs il est défendu de

			Liv. St.
Revenu net du Bengale			1,670,000
Madras.			
Revenu territorial, y compris les Circars septentrionaux . . .	725,000		
Subside du Carnate	160,000		
Subside de Tanjore	160,000		
Douanes, etc. . .	25,000		
		1,070,000	
Dépenses militaires à la charge de la compagnie, et pour le Nabab	770,000		
Frais de perception.	85,000		
Établissemens civils, fortifications etc. .	130,000		
		985,000	
Revenu net . . .			85,000
Total du revenu net du Bengale et de Madras			1,755,000
A Bombay, les dépenses excèdent les recettes d'environ . .	300,000		
A Bencoolen, (île de Sumatra) les charges annuelles sont d'environ	50,000		
			350,000
Total du revenu net de l'Inde. .			1,405,000

Il paraît que le produit annuel des revenus territo-

ce côté par une barrière formidable de montagnes, de rivières ou de landes immenses qui arrêteraient un ennemi. Au sud, il a pour boulevard, des côtes maritimes que des bas-fonds rendent inabordables, et où, dans une étendue de trois cents milles, ne se trouve qu'un port, d'un accès même très-difficile; ajoutez que ces côtes sont encore bordées de forêts impénétrables. C'est du côté de l'ouest seulement que le Bengale pourrait craindre quelque attaque, et même sa barrière naturelle est-elle encore assez forte. Avec sa population,

riaux de la compagnie des Indes orientales, y compris les douanes, les salines, etc., est de 4,640,000 l. st. On ne comprend pas dans cette somme les subsides que l'on reçoit des Nababs d'Oude et du Carnate, et du Rajah de Tanjore. L'état militaire de la compagnie dans l'Inde, en temps de paix, est de dix mille Européens, et de 52,000 hommes d'infanterie Cipaye. Il paraît aussi que la somme totale du produit des marchandises des Indes orientales et de la Chine, importées en Angleterre pendant un an, ont monté à cinq millions et un quart sterling. En considérant les sommes énormes qu'offre le tableau ci-dessus, on est porté à croire qu'il n'avait jamais existé auparavant une puissance telle que la compagnie anglaise des Indes orientales, que l'on peut regarder comme *un empire dans un empire*.

ses ressources et la proportion ordinaire de troupes anglaises * ajoutées aux Cipayes, le Bengale peut résister à toutes les puissances de cette partie de l'Indostan, qui voudraient l'attaquer. Dans le cas même d'une invasion, le pays au-delà du Gange n'aurait pas à redouter les ravages de la guerre, et pourrait contribuer à la défense générale. Mais avec nos revenus, il est probable que nous serons toujours maîtres de choisir le théâtre de la guerre.

Le dernier Nabab d'Oude, Sujah Dowlah, possédait tout le Soubah de ce nom, et la plus grande partie d'Allahabad, lorsqu'il devint pour la première fois un allié de la compagnie anglaise des Indes orientales. Il ajouta depuis à ses possessions, en 1774, la partie orientale de Delhi et d'Agra, jusqu'alors au pouvoir de la tribu des Rohillas Afghan, et des Jats. La Zemindarie de Benarès qui comprend aussi les Circars de Gazypour et de Chunar, faisait partie des domaines d'Oude, jusqu'en

* Ceci peut paraître paradoxale à plusieurs personnes. Quant à moi, je suis persuadé que, dans nos établissemens de l'Inde, il est possible de proportionner les troupes européennes aux Cipayes.

l'année 1775, époque où son tribut de vingt-quatre lacks, porté depuis à quarante, fut cédé aux Anglais. Cette Zemindarie, possédée en dernier lieu par Cheet Sing, occupe la partie principale de l'espace qui se trouve entre Bahar et Oude, tellement que le territoire d'Oude n'est contigu au Bahar que par une portion très-peu étendue au nord-ouest.

Le territoire d'Oude s'étend des deux côtés du Gange, et occupe, à l'exception du district de Rampour que possède Fizoola Cawn, tout le plat-pays situé entre le fleuve et les montagnes du nord, ainsi que la partie principale de la fertile contrée de Dooab *, entre le Gange et la Jumnah, jusqu'à quarante milles de Delhy. En un mot, l'Angleterre, ses alliés et ses tributaires sont en possession de tout le cours du Gange, depuis son entrée dans les plaines jusqu'à la mer; ce qui, à raison des sinuosités, offre un cours de 1350 milles, mesure d'Angleterre.

On peut évaluer à 360 milles anglais Oude

* Dooab ou Doabah signifie un espace de terre formé par le rapprochement et la jonction de deux rivières. Ici, on a appelé par excellence, le *Dooab*, ce terrein formé par le Gange et la Jumnah.

et ses dépendances, dans leur longueur de l'est à l'ouest, et en largeur à 150 ou 180 milles. Leur surface est un tiers de celle des provinces du Bengale. Elles sont l'une à l'autre dans la proportion de 53 à 162. En général, tout le territoire est une plaine continue qui fait suite à l'immense vallée au milieu de laquelle le Gange et ses branches prennent leur cours. C'est d'ailleurs le centre de l'ancien royaume ou empire des *Prasii*. La capitale est Lucknow, ville située sur la Goomty, à environ 650 milles de Calcutta.

Le Nabad d'Oude actuel, Azuph Dowlah, a succédé à son père, Sujah Dowlah, en 1775. C'est un allié de la puissance britannique. Une brigade de l'armée du Bengale est constamment placée sur sa frontière occidentale, pour défendre Oude et le Bengale en même-temps, et tenir en respect les provinces de l'ouest. Cette brigade est à 100 milles au-delà de Lucknow. Le Nabab d'Oude en paie tous les frais, moyennant une somme convenue, sous le nom de subside.

On évalue à environ deux millions et demi sterling le revenu des domaines de la Nababie d'Oude; mais il faut faire observer que les nouvelles acquisitions de Rohilcund, de

Corah, et d'autres parties du Dooab, entrent pour plus d'un million dans ce produit. L'état militaire, y compris les percepteurs des revenus, est formé de 50 à 60 mille hommes; mais fort peu méritent le nom de troupes réglées.

Fizoolah Cawn, chef Rohilla, possède le district de Rampour, au pied des montagnes du nord, et quoique son territoire soit enclavé dans Rohilcund, le traité de Loldong, en 1774, lui en garantit la propriété. On en évalue le revenu annuel à 30 lacks de roupies *; mais à proprement parler, ce Rohilla n'est qu'un tributaire d'Oude, puisqu'il est obligé de contribuer au paiement des troupes chargées de la défense commune.

Près de la rive occidentale du Gange, et au milieu du territoire d'Oude, est un petit district appartenant à un chef de la tribu des Rohillas-Patans. Le chef-lieu de ce district, Furruckabad, lui donne son nom; et il a d'étendue un peu plus de trente milles.

Au sud-ouest de la Jumnah, et séparé de

* On peut facilement réduire les roupies en monnaie sterling. Un lack vaut, en nombre rond, dix mille livres sterling.

cette rivière par un espace étroit de pays-bas, est le territoire nommé Bundela, ou Bundelcund, habité par une tribu de Rajpoots que l'on regarde comme inférieurs à leurs frères d'Agimère. Bundelcund est environné des domaines d'Oude, de Benarès et des Marattes. Ce pays était autrefois soumis à un Rajah du nom d'Hindooput; mais aujourd'hui il est partagé entre ses fils ou leurs descendans. C'est une contrée montagneuse de plus de 100 milles quarrés. On y trouve les fameuses mines de diamans de Panna * ou Purna, et quelques places fortes, dont Callinger est la principale. Les Marattes y font souvent des incursions. Madajee Sindia l'a attaquée dernièrement, et comme il n'a pu se rendre maître des principales forteresses, il a abandonné tout le pays ouvert. Les anciennes limites de Bundelcund étaient plus reculées que celles d'aujourd'hui; elles s'étendaient beaucoup plus loin vers la Nerbuddah. Chatterpour en est la capitale.

Le territoire d'Adjidsing est contigu à Bundelcund à l'ouest; il touche au pays des Ma-

* Il semble que le *Panassa* de Ptolémée soit ce *Panna*.

rattes au sud et au sud-ouest, et à l'est à la province de Benarès. Son étendue, en y comprenant quelques Zemindaries tributaires au sud-ouest, est à-peu-près égale à celle de Bundelcund, et ces deux territoires sont également exposés aux incursions des Marattes. Rewah ou Rooah passe pour la capitale. Elle est située sur la grande route, entre Benarès et Nagpour. Nous n'avons qu'une connaissance très-imparfaite de la géographie de ce pays dont les limites ne sont pas bien déterminées. La rivière de Soane le traverse avant d'arriver à la province de Bahar.

Shah Aulum, le grand Mogol, ou empereur nominal, dont nous avons beaucoup parlé dans la partie historique de cette introduction, n'est aujourd'hui qu'un pensionnaire, entre les mains de Madajee Sindia qui, cependant, lui donne une résidence à Delhi.

Les Jats, Jates ou Jetes étaient une tribu d'Indous qui, long-temps après la mort d'Aureng-Zeb, érigèrent une souveraineté dans les provinces d'Agra et de Delhi. Agra fut enfin la capitale qu'ils choisirent. Il paraît qu'ils ont possédé une étendue de pays d'environ 160 milles de longueur, et 50 de largeur, des deux côtés de la Jumnah, depuis les environs de

Gwalior, jusqu'au voisinage de Delhi. Le colonel Dow, en 1770, estimait leur revenu, peut-être avec exagération, à 200 lacks de roupies, et leurs forces à 60 ou 70,000 hommes. P. Wendell fait venir cette nation des pays situés entre les frontières sud-est du Moultan et de Gohud. Il est certain que Tamerlan fit la guerre à un peuple appelé les *Getes*, dans sa marche de Batnir à Samanah. Nudjuff Cawn chassa, il y a environ 14 ans, les Jats de tout le pays qu'ils occupaient, à l'exception du territoire de Bhartpour. Madajee Sindia dépouilla ensuite les successeurs de Nudjuff Cawn de ces conquêtes. Quoique sous Soorage Mull, il y a 20 ou 21 ans, cet état ait été un des plus florissans de l'Indostan, on peut dire aujourd'hui que les Jats ne peuvent plus exister comme nation. Runjet Sing, fils de Soorage Mull, ne possède plus que le fort de Bhartpour ou Burratpour, situé à environ 45 milles à l'ouest d'Agra, avec un petit territoire de 4 à 5 lacks de roupies de revenu. Le Rajah de Gohud est de la tribu des Jats, sans être parent de Runjet Sing.

Nudjuff Cawn, dont nous venons de parler, offre un exemple frappant de l'élévation soudaine et de la chûte aussi rapide des états mo-

dernes de l'Indostan. De la condition de petit Jaghiredar, et de commandant en chef de l'armée impériale, après le retour du Mogol à Delhi, en 1771, il devint, dans l'espace de 7 à 8 ans, possesseur d'un domaine produisant un revenu de 150 lacks de roupies, et il eut un état militaire de 80,000 hommes de troupes de toute dénomination, dont vingt-trois bataillons de Cipayes disciplinés. Ses conquêtes s'étendirent sur les Jats, le Rajah de Jyenagur et celui de Macherry qui venait de soumettre une partie considérable du Mewat; et en 1774, il était maître de la ville d'Agra. Quelques années après, il ne restait aucune trace de sa grandeur passée. Son empire finit, en quelque sorte, avec lui; et Madajee Sindia en possède aujourd'hui la plus grande partie.

Le Mewat dont nous venons de parler, est un pays montagneux et couvert de bois, situé au sud-ouest de Delhi, et à l'ouest d'Agra; il est contigu au pays-bas, le long de la rive occidentale de la Jumnah. Son étendue vers l'ouest, est d'environ 130 milles, et du nord au sud, il peut en avoir 90. Quoique cette contrée soit située dans le cœur de l'Indostan, à vingt-cinq milles de l'ancienne capitale,

Delhi, les habitans ont toujours eu un caractère sauvage et brutal ; le vol et le brigandage sont leur principale occupation. Nous avons déja parlé de la sévérité que l'on exerçait à leur égard dans le treizième siècle. A présent même, le Mewat est une pépinière si fameuse de voleurs et de brigands, que les chefs du Haut-Indostan salarient des *Mewatti* pour désoler les pays où ils font la guerre. Dans la division d'Acbar, le Mewat fait partie des Soubahs de Delhi et d'Agra; mais la portion la plus considérable était renfermée dans le Soubah d'Agra. Le Mewat renferme plusieurs places fortes sur des montagnes escarpées ou inaccessibles, entre autres Alwar, ou Alvar, la citadelle du Rajah de Macherry. Il a souvent changé de maîtres pendant les querelles suscitées entre les Rajahs du pays ou Kanzadeh et les Jats, entre le Rajah de Joinagur, Nudjuff Cawn, et Madajee Sindia, et successivement entre ces différentes puissances. Sindia en a soumis la plus grande partie.

Au nord du Mewat, et vers ses limites orientales, à vingt-quatre milles de Delhi, est un pays de 80 ou 90 milles de longueur, et de 30 à 40 de largeur, nommé le petit Ballogistan :

Ballogistan : son ancien nom indou était *Nardeck*. Dans le cours de ce siècle, et probablement depuis la chûte rapide de l'empire Mogol, ce territoire fut envahi par les Balloges ou Balloches qui habitent la rive occidentale de l'Indus, du côté opposé au Moultan. On en trouve aussi quelques tribus dans le Makran. Ils passent pour une race d'hommes sauvages et cruels, faits pour être les voisins des Mewatti. Leur territoire est coupé par des ravins, et d'un accès très-difficile; cependant il a subi le sort des contrées voisines; et ce peuple a été successivement tributaire de Nidjib Dowlah, chef Rohilla, des Jats et de Nudjuff Cawn. A l'ouest, ce pays est limitrophe de celui des Seiks.

Le territoire que possédait originairement Nidjib Dowlah, Rohilla Afghan, appartient aujourd'hui, en partie, à son petit-fils Golam Cawdir; son fils Zabeta Cawn étant mort à la fin de 1784, ou au commencement de 1785. Ce territoire occupe la partie supérieure du Dooab, vers les monts Sewalick. Il formait principalement le Circar de Sehaurunpour, dans la division de l'empire par Acbar, et n'excédait pas 100 milles en longueur, et 75 en largeur. Les possessions primitives de Nid-

jib Dowlah comprenaient aussi le pays de Sirhind, à l'ouest de la Jumnah, et les districts qui environnent la ville de Delhi; mais les Seiks ont non seulement morcelé la partie occidentale, et envahi les bords de la Jumnah; ils étendent même leur pillage dans le Sehaurunpour, et jusqu'aux rives du Gange. Sindia s'étant aussi emparé d'une portion du territoire au sud, il est très-probable que ce pays ne formera pas encore long-temps un état séparé.

On peut regarder les Seiks comme le peuple le plus occidental de l'Indostan; car le roi de Candahar ne possède qu'un très-petit territoire à l'est de l'Indus. Nous avons déja parlé des progrès des Seiks, comme nation; et depuis la chûte de l'empire Mogol, ils ont acquis d'immenses domaines. Il ne faut pas, cependant, évaluer leur pouvoir sur l'étendue de leurs possessions, puisqu'ils ne forment pas un état indivisible, mais que leur gouvernement intérieur se compose d'une infinité de petits états, indépendans les uns des autres, et liés entre eux seulement par un pacte fédératif. Les Seiks ont depuis peu étendu très-rapidement leur territoire au sud-ouest, c'est-à-dire, dans la province de Delhi;

et les Zemindars de cette contrée se sont mis sous leur protection pour se soustraire au gouvernement oppressif de leurs anciens maîtres. Il est certain que les Seiks ont reculé leurs limites orientales jusqu'à la Jumnah, au-dessus de Delhi, et jusque près de cette ville; car nous avons déja remarqué que le territoire de Sehaurunpour qui en est voisin, se trouve exposé à leurs déprédations; peut-être même est-il aujourd'hui entièrement leur tributaire. Ils font aussi des excursions jusqu'aux bords du Gange. Au sud, ils sont bornés par l'extrémité septentrionale du désert sablonneux de Registan; et au sud-ouest, leurs domaines sont contigus à ceux de Sindi ou Tatta, à la ville de Behker ou Bhakor, sur l'Indus. A l'ouest, ils ont pour limites l'Indus, en remontant jusqu'à Attock, où commence le territoire du roi de Candahar. Les chaînes de montagnes situées vers le Thibet et Cachemire leur servent de bornes au nord. Ainsi ils possèdent tout le Soubah ou province de Lahore, la partie principale du Moultan et la partie occidentale de Delhi; ce qui forme une étendue d'environ 400 milles du nord-ouest au sud-ouest, et de 150 à 200

milles de largeur, en général: quoique dans la partie située entre Attock et Behker (le long de l'Indus), l'étendue est au moins de 320 milles. La ville capitale des Seiks est Lahore. Nous connaissons fort peu leur gouvernement intérieur; mais on assure qu'il est fort doux. Leur manière de faire la guerre est sans contredit sauvage et cruelle. Ils n'ont, pour ainsi dire, que de la cavalerie, et l'on dit qu'ils peuvent en mettre en campagne une armée de cent mille hommes. Il est heureux pour les habitans du pays d'Oude d'avoir le Gange pour barrière entre eux et cette armée de pillards. Abdalla avait coutume de traverser le territoire des Seiks, lorsque, pendant les années 1760 et 1761, il allait visiter Delhi: il en méditait même la conquête; mais il est probable qu'aujourd'hui, vu la force qu'ont acquise les Seiks, un roi de Candahar n'essayerait ni de traverser ni de conquérir leur pays. On disait, il n'y a pas long-temps, que les Seiks vivaient en bonne intelligence avec Timur Shah de Candahar, et qu'ils étaient disposés à permettre à son armée de passer sur leurs terres. Ce bruit n'est pas probable, parce qu'une armée indienne, soit

qu'elle pénètre dans une contrée, comme ennemie ou comme amie, n'y porte pas moins la désolation.

Timur Shah (le successeur d'Ahmed Abdalla, dernier roi de Candahar, Korasan, etc. mort vers l'année 1773) ne possède plus dans l'Indostan que le pays de Cachemire, et quelques autres districts peu considérables près de la rive orientale de l'Indus, au-dessus de la ville d'Attock. Nous parlerons de l'étendue du royaume de Candahar, dans la troisième Section de cet Ouvrage; mais nous pouvons dire ici que le fondateur de ce royaume, Ahmed Abdalla, était originairement le chef ou prince des *Abdalli*, tribu d'Afghans nommée *Abdal*. Nadir Shah le dépouilla de cette propriété, et il fut forcé de se joindre à l'armée des Perses, en 1739. A la mort de Nadir, il reparut tout-à-coup au milieu de ses anciens sujets, et en peu de temps il parvint à se former un royaume considérable dans la partie orientale de la Perse, en y ajoutant plusieurs provinces indiennes que le Mogol avait cédées à Nadir Shah. On assure qu'Abdalla était devenu un des premiers officiers de l'armée des Perses, et qu'en raison de son emploi, il avait entre ses mains des sommes

immenses, et qu'à la mort de Nadir il se servit de ces trésors pour acheter une partie de l'armée. Il établit sa capitale à Cabul, au pied du Caucase indien. A en juger par la relation de monsieur Forster qui traversa les états de Timur Shah, en 1783, ses sujets vivent sous un gouvernement aussi doux que peut l'être un gouvernement asiatique. Je n'ai aucuns renseignemens certains sur les revenus et les forces militaires du Candahar. On prétend que son état militaire est de deux cents mille hommes. Ahmed Abdalla avait une infanterie disciplinée, portant des habits de la même étoffe que les Cipayes à la solde de l'Angleterre. C'étaient même les manufactures anglaises qui fournissaient le drap. On l'envoyait à Cabul par le Sindy, et en remontant l'Indus ; mais cette branche de commerce n'existe plus depuis long-temps.

La province de Sindy, ou le pays situé des deux côtés de l'Indus inférieur *, est soumise

* Le célèbre Sir William Jones remarque fort ingénieusement que les Asiatiques ont coutume de ne donner qu'un seul et même nom à deux contrées situées sur les deux rives d'une grande rivière. Ainsi la province de Sindy est divisée par l'Indus; le Bengale,

à un prince Mahométan tributaire du roi de Candahar. Le Sindy était une des provinces cédées à Nadir Shah, en 1739, par Mahomed Shah. Quoique ce pays appartienne proprement à l'Indostan, il en est tellement détaché par de vastes déserts de sable, qu'il ne prend aucune part à ses affaires politiques. Nous renvoyons le lecteur à la Section IIIe. où nous parlerons de cette province.

Le Cutch, au sud-est du Sindy, et la partie occidentale de la presqu'île de Guzerat, sont gouvernés par des Rajahs du pays, et ne paraissent pas avoir éprouvé beaucoup de changemens des dernières révolutions de l'Indostan. Le Cutch n'est pas seulement une contrée stérile, la nature l'a encore trop bien fortifiée, pour que l'attaque en soit facile.

par le Gange, et le Pégu par l'Irabatty. L'Égypte est également coupée par le Nil. Il est probable que la facilité d'aborder sur l'une et l'autre rive, par le moyen d'une rivière navigable et des inondations, exposait autrefois chacune de ces divisions aux invasions fréquentes des voisins de la rive opposée; et qu'ils sentirent enfin le besoin de ne former qu'un état, pour se garantir réciproquement leurs possessions, en faisant cause commune, et n'ayant plus qu'un même intérêt.

La partie occidentale du Guzerat est hérissée de montagnes, couverte de bois, et habitée par un peuple sauvage et guerrier. Sous ce double rapport, les armées des Marattes ne peuvent y faire de progrès.

Les Marattes, comme je l'ai déja remarqué, forment deux empires ou états séparés; celui du Poonah ou état occidental, et celui du Bérar, ou état oriental. Ces deux empires occupent toute la partie méridionale de l'Indostan-propre, avec une grande portion du Decean. Le Malwa, Orissa, Candeish, Visiapour, les principales parties du Bérar, du Guzerat, d'Agimère, et une petite partie de Dowlatabad, d'Agra et d'Allahabad, sont compris dans ce vaste empire, qui s'étend d'une mer à l'autre, dans la plus grande largeur de la presqu'île, et des confins d'Agra au nord, jusqu'à la Kistnah, au sud; ce qui forme un espace d'environ 1000 milles anglais de longueur sur 700 de largeur.

L'état occidental est partagé entre plusieurs chefs ou princes qui obéissent au Paishwah, à peu près comme les princes d'Allemagne sont dépendans de l'empereur. Quelquefois des intérêts opposés allument la guerre non seulement entre les membres de l'empire eux-

mêmes, mais encore entre les membres et leur chef suprême. Il arrive rarement qu'ils se réunissent, à moins que ce ne soit pour leur défense mutuelle : des conquêtes étrangères, ou l'espoir du pillage ne suffiraient pas pour les déterminer à réunir leurs forces.

Je n'ai pu me procurer assez de renseignemens pour faire connaître d'une manière précise les possessions respectives des différens chefs qui composent l'empire des Marattes ; je me contenterai donc de parler des principaux, appelés communément *Jaghiredars* ou Teneurs de *Jaghires* *.

Le Paishwah, ou chef nominal de l'état occidental, réside à Poonah, ville située à l'extrémité sud-ouest de l'Empire, et à 100 milles environ de Bombay. Il y a trois principaux Jaghiredars au nord de Poonah, et deux au sud ; les premiers sont Madajee Sindia, Tuckajee Holkar, et Futty Sing Gwicuar; les autres, Purseram Bow, et Rastah. On

* Ces Jaghires ou *fiefs* accordés par le souverain à un sujet, pouvaient être repris à volonté ; mais en général, et presque toujours, on les obtenait moyennant une rente viagère ; et depuis long-temps ils sont devenus héréditaires.

connaît ce dernier sous le titre de *Meritch Wallah* (ou homme de Meritch) du nom de la capitale * où il résidait avant la conquête qu'en fit Hyder Ally.

Avant de faire connaître avec quelques détails les différentes sous-divisions des diverses provinces, je crois devoir faire obser-

* Je ne puis déterminer l'exacte position géographique de cette forteresse ou ville importante ; mais on peut la supposer la même que Mirje ou Merdji, sur la rive septentrionale de la Kistnah, à 170 milles sud-ouest de Visiapour, et à 130 de Poonah. C'est aussi la même place que Merrick, ville considérable, pendant les guerres d'Aureng-Zeb et de Sambajee. Les commissaires dans leurs rapports la nomment indifféremment Merrick et Meritz. On peut conclure de ces rapports et des fragmens historiques de monsieur Orme, que cette place est située sur la rive septentrionale de la Kistnah, au nord-ouest de Sanore-Bancapour, et au sud-ouest de Visiapour. Sa distance de la première de ces deux villes doit être fort considérable, puisqu'entre les Circars de Bancapour et de Meritz se trouvent ceux de Nourgal, d'Azimabad, et de Raibaug. C'est pour cette raison que sur la Carte, Mirje est environ à 108 milles géographiques de Bancapour. Il y a aussi une forteresse nommée Darwar, très-connue durant les guerres d'Aureng-Zeb et d'Hyder Ally.

ver que les propriétés des Marattes ont été partagées entre les chefs, dans quelques endroits, de la manière la plus confuse et la plus compliquée. Il est arrivé que les Purgunnahs ou grandes divisions de provinces, ont non seulement été soumis à trois puissances différentes, mais que les revenus des villages particuliers l'ont été de même: aussi voit-on chaque propriétaire y entretenir des officiers pour percevoir la portion des revenus qui lui appartient *.

La province de Malwa, une des plus étendues, des plus élevées et des plus variées de l'Indostan, est divisée entre les Paishwah Sindia et Holkar. Il en est de même de la petite Soubabie de Candeish qui lui est contigue au sud, et qui contient la belle ville de Burhanpour dont est possesseur Sindia.

Les Marattes ne possèdent qu'une partie de la province d'Agimère, et cette partie est

* Il est probable que cette division irrégulière provient de quelques circonstances qui eurent lieu au moment de la conquête, et dont on ne peut rendre compte aujourd'hui; mais comme par l'effet qu'elle produit, il semble qu'elle ait été calculée pour restreindre le pouvoir des différens Jaghiredars, on suppose qu'elle a été faite à dessein et par politique.

aujourd'hui toute entière entre les mains de Sindia. On ne parle ici que de l'Agimère-*propre*, et non de toute la Soubahie de ce nom, telle qu'on en trouve la description géographique dans l'Ayin Acbaree, puisque les trois grandes principautés des Rajpoots, Oudipour, Joodpour et Joinagur, ainsi que Rantampour y sont renfermées. Ces principautés rajpootes dont nous parlerons plus en détail, ont été long-temps tributaires des Marattes ; et aujourd'hui, par l'ascendant de Sindia et l'excellence de leur situation, elles emploient à leur propre usage tout le tribut qu'elles payaient aux Marattes.

La partie la plus belle et la plus étendue du Guzerat appartient au Paishwah et à Futty Sing Gwicuar ou Gwicker ; celui-ci possède principalement la portion la plus septentrionale.

Les provinces au sud de Poonah sont divisées entre le Paishwah et les Jaghiredars Purseram Bow et Rastah. Cette partie de la contrée est si peu connue en Europe, que la place qu'elle occupe sur la carte géographique est en blanc. Il me serait difficile de déterminer les frontières communes aux Marattes et à Tippoo dans ce pays.

Le Paishwah, ou ses représentans, possède aussi quelques autres districts dans la partie nord-est et est du Malwa, etc.; car le territoire du Poonah, ou celui de ses Jaghiredars se termine à la rivière de Jumnah, vis-à-vis Calpy, et s'étend aussi le long de la rive septentrionale de la Nerbudda, presque jusqu'à sa source, en gagnant sur le sud-ouest de Bundelcund, selon ses anciennes limites. C'est aussi dans cette partie que sont situés les districts de Sagur et de Mundella. Il paraît que les territoires dépendans du Poonah sont séparés, ou plutôt isolés, d'une manière extraordinaire. Cette circonstance seule doit influer sur la politique intérieure et extérieure de cet état, puisque les Jaghiredars puissans ont la facilité de convertir à leur usage particulier la portion de revenus appartenant au gouvernement.

Il résulte de ce que l'on vient de dire, qu'il est impossible de distinguer sur la carte les différentes possessions du Paishwah, et celles de ses Jaghiredars. Tout ce que l'on peut faire, c'est de désigner chaque pays que possèdent en commun le Paishwah et les Jaghiredars particuliers. On sait que le Paishwah possède plus de domaines dans la partie occi-

dentale du Deccan, que par-tout ailleurs. Ce pays est naturellement fortifié, sur-tout du côté occidental, vers la mer. Là est placée une étonnante chaîne de montagnes appelées les *Gauts*. Elle s'élève tout-à-coup du pays-bas nommé le Concan ou Cockun; elle est disposée en forme de terrasses qui supportent des plaines fertiles et populeuses. Ces montagnes sont si hautes, qu'elles rafraîchissent l'air qu'on respire dans cette contrée. Ce pays élevé ne se borne pas au territoire des Marattes; il s'étend à travers la presqu'île jusqu'à l'extrémité méridionale de Mysore, et on l'appelle dans toute son étendue, *Balla-Gaut*, ce qui signifie littéralement les *Gauts supérieurs*, ou peut-être, *pays situé au-dessus où au-dessous des Gauts* *. Dans la presqu'île on le nomme par opposition *Payen-Gaut*, ou *Gauts inférieurs*; mais dans le Deccan, ce n'est qu'un nom propre qui n'a rien de correlatif. Jamais dans le Deccan, je ne l'ai entendu nommer *Payen-Gaut*.

* *Gaut* ou *Ghaut* signifie, ou passage dans des montagnes, ou lieu propre à prendre terre sur le bord d'une rivière. C'est dans le premier sens qu'on l'applique à la presqu'île où se trouvent des chaines de montagnes coupées par des passages et des défilés.

Il serait aussi difficile de déterminer la somme des revenus de cet état, que de fixer l'étendue des districts d'où on les tire. Les personnes les plus instruites et les mieux informées que j'ai eu occasion de consulter, n'osent prononcer. Un Indien a porté ce revenu à 12 crores de roupies, ou 12 millions sterling, et le produit net des recettes, déduction faite de celui des Jaghires, à cinq crores. Le même porte l'état militaire à deux cent mille hommes en campagne, tant infanterie que cavalerie, et à un nombre égal dans les garnisons. Un Européen qui a écrit sur cette matière ne porte le revenu net qu'à 7 crores. Si les provinces comprises dans cet état étaient taxées dans la même proportion que du temps d'Aureng-Zeb, le revenu net excéderait huit crores de roupies ou 8 millions sterling.

Sindia est sans contredit le plus puissant Jaghiredar du Poonah, et on doit le regarder comme un prince souverain. Depuis la paix des Marattes, en 1783, il a reculé ses frontières du Malwa vers la Jumnah, en envahissant tous les petits états, et notament celui de Gohad qui renferme la célèbre forteresse de Gwalior. Il a aussi porté ses armes au nord

de Delhi, et dans les provinces de Mewat et de Jyenagur, soumettant à sa domination quelques forteresses et une vaste étendue de pays successivement occupé par les Jats et Nudjuff Cawn. Enfin, il possède la personne de l'empereur nominal du Mogol, et il jouit de tout ce que peut faire obtenir le nom seul de ce prince. Il paraît que les plans de Sindia embrassent trop d'objets à-la-fois; car dernièrement ses troupes furent forcées de se retirer de Bundelcund où il était maître de la plus grande partie du pays découvert qu'il avait conquis récemment. Son but semble être d'étendre ses conquêtes au nord et à l'ouest; mais le temps seul peut faire connaître s'il réussira à établir de ce côté un empire permanent. Les revenus de ses domaines héréditaires dans le Malwa ont été estimés un crore de roupies. On ne peut fixer la valeur de ses nouvelles acquisitions dans leur état actuel; car les portions d'Agra, de Delhi, etc. dont il est maître aujourd'hui, ont été si longtemps exposées au pillage des armées ennemies, que le revenu doit en être presque nul *.

* Ces divers territoires donnaient autrefois un revenu de trois ou quatre crores par an; mais ils sont

On

On évalue à 20 ou 30 lacks par an les revenus de Gohud, une de ces acquisitions. On croit que la partie du Malwa possédée par Holkar lui produit 80 lacks par an. La ville capitale de Sindia est Ougein, près de l'ancienne ville de Mundu, la capitale des rois Chilligi de Malwa; et celle d'Holkar est Indore située à environ 20 coss sud ou sud-est d'Ougein.

Moodajee Boonslah ou Bonsola possède la partie principale du Bérar, avec la province d'Orissa *. Le reste du Bérar est au pouvoir du Nizam ou Soubah du Deccan qui paye à Moodajee le droit de *Chout*, ou le quart de son revenu. A l'ouest et au sud, les domaines du Bérar sont contigus ou mêlés à ceux du Nizam. Au nord-ouest et au nord, sont les provinces de Bopal, de Gurry-Mundella, etc. tributaires du Poonah, avec les territoires d'Adjid Sing. A l'est, le territoire de Nagpour

aujourd'hui dans un tel état de désolation, qu'on ne peut le concevoir sans en avoir été le témoin. *(Cette note est d'un homme qui a voyagé dans ce pays)*.

* Orissa est comptée au nombre des provinces anglaises; mais nous avons déja fait observer ailleurs que le gouvernement du Bengale n'en possède qu'une très-faible portion.

est enfermé entre les possessions anglaises du Bengale et les Circars septentrionaux, de manière qu'il occupe environ 180 milles d'étendue près de la mer, et interrompt la continuité des possessions anglaises le long des côtes. Les domaines de Moodajee sont très-étendus; ils ont de l'est à l'ouest 550 milles de longueur, mesuré anglaise, et en quelques places, 200 du nord au sud. Il ne possède pas tout en pleine souveraineté; Buttunpour et Sumbulpour ne sont, pour ainsi dire, que tributaires; et c'est son frère Bembajee qui les gouverne. L'intérieur du Bérar nous est moins connu que beaucoup d'autres contrées de l'Indostan; mais ce que nous en connaissons suffit pour nous faire conjecturer qu'il n'est ni riche ni peuplé. Nagpour en est la capitale actuelle, et la résidence de Moodajee. Cette ville est située à une égale distance du Bengale et de Bombay.

Cattack ou Cuttack, la capitale d'Orissa, est une place importante sur la rivière de Mahanuddy. Elle est sur la seule route qui conduise du Bengale aux Circars septentrionaux. Aux yeux du gouvernement du Bengale, la possession de cette ville et de ses dépendances donne au Rajah du Bérar plus d'im-

portance, que la vaste étendue de ses domaines et sa position centrale dans l'Indostan ne pourraient lui en donner.

Nous avons déja dit que Moodajee est un des descendans de Sevajee, fondateur de l'Empire maratte. On ne s'accorde pas sur le total de ses revenus. Les uns évaluent ce qu'il retire du Bérar à 80 lacks de roupies, et de Cattack à 24; d'autres prétendent qu'il n'a que 60 lacks de revenus en totalité. En supposant même qu'il ait un revenu de 108 lacks, c'est une puissance qui ne doit pas paraître formidable à l'Angleterre. Mais en portant même au-delà la somme actuelle de son revenu, ses domaines sont trop étendus, en proportion de leur valeur, pour former un état puissant. Cattack est à une distance de 480 milles de Nagpour, la capitale. Il est bien prouvé que les causes de jalousie entre des états voisins, n'existent pas entre le Bengale et le Bérar. La partie du territoire du Bérar contigue au Bengale, est, en général, un pays couvert de bois, et inhabité. Il en résulte que les limites des deux états sont réellement séparées par un espace qui ne peut être un objet d'ambition ni de querelles.

Tels sont les principaux pays auxquels les

chefs des Marattes ont donné une forme de gouvernement; mais ces peuples sont si habitués au pillage et à la rapine, que tous les états voisins ont successivement senti et reconnu leur pouvoir. Le Bengale et le Bahar furent soumis, pendant quelque temps, à un tribut régulier. Le Carnate, Mysore, les provinces du Nizam, le Dooab, Bundelcund et les parties méridionales de Delhi, ont été souvent dévastés. Plusieurs fois la soif du pillage les a conduits dans leurs excursions jusqu'à 1200 milles de leur capitale. Mais la perte de la bataille de Panniput, en 1761, a ralenti leurs entreprises militaires. Ils sont devenus plus circonspects; et depuis cette époque, leur puissance semble sur son déclin. Chassés du Bengale, d'Oude et du Carnate par les Anglais, et de Mysore par Hyder-Ally, ils furent forcés de circonscrire le théâtre de leurs expéditions; et leur dernière guerre avec la puissance Britannique a découvert leur faiblesse à tout l'Indostan.

Je n'ai pas recueilli des renseignemens assez certains pour entrer dans des détails sur les différentes provinces ou districts tributaires des Marattes. J'ai déja parlé de quelques-unes, et, entre autres, des principautés

Rajpootes du Soubah d'Agimère. Leur prépondérance dans la politique intérieure de l'Empire mogol, exige une attention particulière.

Au commencement du dix-huitième siècle, ces états, en les considérant collectivement, parurent si formidables au successeur d'Aureng-Zeb, qu'il fut forcé de les laisser jouir tranquillement de leur indépendance, pendant la sédition des Seiks dans la province de Lahore. Il est arrivé depuis ce temps de grands changemens; car ce que les armées disciplinées d'Aureng-Zeb et de ses fils n'avaient pu faire, les Marattes, amis du pillage, l'ont exécuté, parce qu'il est plus facile de dévaster un pays que d'en faire la conquête. L'histoire de la chûte des principautés Rajpootes est étrangère à cet Ouvrage; il suffit d'observer qu'elles sont réduites à un état d'abjection qu'elles doivent aux déprédations des Marattes. Ceux-ci, dont les forces consistent en cavalerie légère, accoutumés à se partager en une infinité de détachemens, se dispersent avec une rapidité surprenante, portent partout la désolation, et échappent aux attaques des habitans. Il faut convenir cependant que les ravages qu'ils exercent n'ont lieu que dans

le plat pays de la Rajpootana : les contrées montueuses sont encore à l'abri de leurs incursions.

La Rajpootana était divisée en trois grandes principautés, sous les dénominations d'Oudipour, Joodpour, et Ambeer ou Amere, que l'on connaît mieux aujourd'hui sous le nom de Joinagur ou Jyenagur. On nommait aussi Oudipour, Meywar ou Midwar; et Joodpour, Marwar. La division d'Acbar classait ces principautés dans la dépendance d'Agimère, appelé quelquefois Marwar. Les notions géographiques recueillies jusqu'à présent, ne permettent pas d'assigner avec précision les limites et les dimensions de ces principautés. Elles occupent l'espace qui se trouve entre les bornes occidentales d'Agra et la partie nord-est du Guzerat; et entre le désert de sable (ou Régistan) et Malwa; c'est-à-dire, une étendue de 330 milles d'Angleterre du nord-est au sud-ouest, et de 200 milles de largeur. On peut voir sur la carte leurs positions respectives et leurs dimensions comparatives. Jyenagur ou Jyepour est situé au nord-est; Oudipour au sud-ouest, et Joodpour au nord-ouest, contigu aux deux autres par un angle. La notice manuscrite du père Wendel, d'où

j'ai tiré quelques-unes des particularités que je viens de rapporter, évalue les revenus d'Oudipour à 10 lacks de roupies, ceux de Marwar à 40, et de Jyenagur à 40, en l'année 1779 *. Les deux premiers états sont très-montueux, et le sol des vallées est sablonneux. Le troisième est le plus fertile. Au milieu de ce siècle, ce pays était très-florissant, sous le gouvernement du célèbre Rajah Jyesing ou Jessing, qui fonda la nouvelle capitale de Jyepour. Contre l'usage de l'Indostan, cette capitale a donné son nom à la province, au lieu de recevoir le sien. Le père Wendel parle de Jyepour comme d'une place riche et commerçante, en 1779. Elle était alors l'entrepôt des marchandises que l'on y portait des différentes parties de l'Inde. Le Rajah y avait fait bâtir un observatoire, et en 1734, il invita le père Boudier à y faire des observations astronomiques. Il est à craindre que les troubles qui désolèrent si long-temps cette

* Tout le revenu d'Agimère, du temps d'Acbar, paraît n'avoir été que d'environ 75 lacks. On dit que Aurong-Zeb doubla l'impôt territorial sur les Rajpoots; et en conséquence M. Fraser évalue les revenus d'Agimère à 163 lacks de roupies.

province, n'aient fait perdre à la capitale de sa richesse et de son importance. Nous avons vu que Sindia reçoit les tributs des trois provinces Rajpootes, qu'il les emploie à son usage particulier, et qu'il a fait dans ce pays des conquêtes considérables, sur-tout dans le Jyenagur.

Il est probable qu'autrefois la Rajpootana formait un seul royaume ou empire, sous le Rana ou prince d'Oudipour, qui de tout temps a été considéré comme le chef des états Rajpoots. Un hommage rendu à un prince de temps immémorial, par d'autres qui d'ailleurs ne reconnaissent en lui aucune supériorité, semble prouver l'existence d'un pouvoir réel dans les mains de ses ancêtres. Il semble que dans les temps modernes on ait considéré, sous quelques rapports, le Rana d'Oudipour comme l'était le chef des Amphyctions dans la Grèce. Cheitore était l'ancienne capitale du Rana, place très-célèbre par sa force, ses richesses et son antiquité, lorsqu'elle fut prise et pillée par Acbar, en 1567. Oudipour est la capitale actuelle.

Ce n'est pas seulement dans le pays dont nous venons de parler, ni même dans la soubabie d'Agimère, que se trouvent exclusi-

venent des Rajpoots ; quelques-unes de leurs tribus inférieures sont établies dans Bundelcund et dans Gurry-Mundella. D'autres, selon Thevenot, sont dans le Moultan : il est vrai qu'il regarde le Moultan comme le pays originaire des Kuttries dont les Rajpoots sont descendans.

Nous ne connaissons des contrées de Nagore, Bickaneer, Jasselmère et autres contigues au pays-bas qu'arrose la Puddar, et au désert de sable, sinon que ces pays forment de petits états habités par des Rajpoots.

On divise ordinairement les Rajpoots en deux tribus ou classes ; celle de *Rathore* et celle de *Chohan* ou *Seesodya*. La première occupe le Marwar, ou la division nord-ouest d'Agimère ; et la seconde, le Meywar ou Oudipour. Le lecteur voudra bien observer que Cheitore est aussi synonime d'Oudipour ou Meywar. La tribu Rathore était originairement la plus nombreuse des deux. On a souvent assuré, et le colonel Dow, entre autres, a avancé que les chefs des Marattes tiraient leur origine de la tribu Rathore. On appuyait cette opinion sur l'étymologie du mot *Mahratta* que l'on faisait venir de *Rathore*, en mettant devant *Mal:a* ou *grand*. Nous avons vu le

contraire ; et des monumens historiques nous apprennent que le mot *Mahratta* est dérivé de *Marhat* ou *Marheyt*, nom de la province où Sevajee établit d'abord son indépendance. Cette étymologie paraît très-naturelle. Il est probable aussi que Sevajee sortait de la tribu Seesodya, et non de celle de Rathore, comme on a eu tort de l'avancer.

Des cinq Circars septentrionaux, quatre appartiennent aux Anglais. Ce sont Cicacole, Rajamundry, Ellore et Condapilly. Le cinquième, nommé Guntoor, est une propriété du Nizam. Les quatre premiers occupent la côte maritime depuis le lac Chilka sur les frontières de Cattack, jusqu'à la rive septentrionale de la Kistnah. Ils forment une langue de terre longue et étroite, de 350 milles de longueur, sur 20 à 75 de largeur. Ce pays est de nature à pouvoir facilement se défendre contre les Indiens, ayant d'un côté pour boulevard une chaîne de montagnes et de vastes forêts, et de l'autre la mer. Ses extrémités seules sont accessibles. Les Circars n'auraient à redouter aucune attaque, s'ils n'étaient pas à une si grande distance du Bengale et de Madras. Ils sont à 350 milles de l'un et 250 milles de l'autre ; de sorte que les troupes

destinées à les protéger, ne peuvent être d'aucune utilité; si l'on en avait besoin tout-à-coup soit dans le Bengale, soit à Madras. Les Circars, à proprement parler, appartiennent en partie à Golconde, ou le Deccan, et en partie à Orissa. L'Angleterre les tient du Nizam, à condition de lui payer une redevance convenue. Lorsque les Français prirent possession des cinq Circars, en 1753, on les évaluait à environ quarante-trois lacks de roupies de revenu annuel. Jamais les Anglais n'ont possédé Guntoor dont le produit compris dans la somme ci-dessus, était de sept lacks; de manière que l'on peut estimer à trente-six lacks (360,000 liv. st.) le produit des Circars pour la compagnie anglaise. Elle en retira cette somme en 1784. Le *Peshcush* ou tribut que s'est réservé le Nizam, étant de cinq lacks par an, il jouit d'un dédommagement au moins égal, en gardant le Guntoor *.

Les possessions du Nizam, ou Soubah du Deccan (un fils puisné du fameux Nizam-al-Muluck) comprennent la province de Golconde, c'est-à-dire, l'ancienne province de

* Le Guntoor a depuis été cédé à la Compagnie anglaise des Indes.

Tellingana ou Tilling, située entre les rivières de Kistnah et de Godavery, et la partie principale de Dowlatabad. Il possède aussi la partie occidentale du Bérar soumise, comme on l'a déja vu, au droit de *chout*, ou au quart de son revenu net, qu'il paye aux Marattes du Bérar. Le Nizam a pour voisins, à l'ouest et au nord-ouest le Paishwah ou les Marattes du Poonah, au nord les Marattes du Bérar, à l'est les Circars septentrionaux, et au sud le Carnate et Hyder-Ally. Je ne pourrais déterminer d'une manière précise ses limites occidentales, parce qu'elles ont été sujettes à de continuelles variations, durant les guerres avec les Marattes; mais je pense en général qu'elles s'étendent à plus de quarante milles au-delá de la ville d'Aurungabad, à l'ouest, qu'elles se rapprochent à la distance de quatre-vingt milles de la ville de Poonah, et qu'au sud-ouest elles s'avancent beaucoup au-delà de la rivière de Beemah, et jusqu'à Sanore-Bancapour. Sa capitale est Hydrabad ou Bagnagur, ville située sur la Moussi, près de la fameuse forteresse de Golconde.

Les districts d'Adoni et de Rachore, qui étaient entre les mains de Bazalet-Jung (frère du Nizam) pendant sa vie, appartiennent au-

jourd'hui au Nizam. Le Rajah de Sourapour ou Sollapour, à l'ouest de la Beemah, et quelques autres Rajahs sont ses tributaires.

Il est probable que les domaines du Nizam, en y comprenant ses tributaires et ses feudataires, ont au moins une étendue de 430 milles en longueur du nord-ouest au sud-ouest, sur 300 de largeur. Avant qu'il eût pris possession du Circar de Guntoor, en 1780, son territoire ne s'étendait pas jusqu'à la mer.

Le Circar de Guntoor, appelé aussi Mortizanagur et Condavir, occupe l'espace entre Condapilly, le plus méridional de nos quatre Circars, et la partie septentrionale du Carnate. Il s'étend dans une longueur de plus de trente milles sur la côte de la baie du Bengale. Ce district convenait parfaitement aux Anglais, soit pour fermer aux Français l'entrée du Deccan, soit pour conserver une communication avec les Circars septentrionaux, et maintenir la contiguité de nos possessions et de celles de nos alliés. Quoique les parties maritimes de ce Circar soient ouvertes et d'un abord facile, on trouve dans l'intérieur des postes et des positions très-fortifiés. Le Nizam en prit possession à la mort de son

frère Bazalet Jung, et il est resté entre ses mains.

Il ne m'a pas été possible de me procurer des renseignemens, même inexacts, sur les revenus du Nizam, et sur son établissement militaire. Sous le rapport de la discipline, son armée est loin d'être respectable. Quant à ses revenus, ils ont toujours varié, et ils diminuent chaque jour, à raison des empiétemens des Marattes du Poonah et des Mysoriens. On prétend qu'ils sont réduits à cent trente lacks de roupies. Outre ce revenu, il est suzerain de quelques Jaghiredars qui tiennent leurs terres de lui, et lui doivent le service militaire.

Les domaines de Mahomed Ally, Nabab du Carnate, et allié de la compagnie des Indes orientales, commencent au sud du Circar de Guntoor, et s'étendent le long de la côte de Coromandel jusqu'au cap Comorin. Il est à propos d'observer que je comprends ici Tanjore, Marawar, Tritchinopoly, Madura et Tinevelly, qui sont des dépendances du Carnate. Avec ces additions, le Carnate n'a pas moins de 570 milles du nord au sud, 120 dans sa plus grande largeur, et communément 75. Un gouvernement dont le territoire si long

et si étroit est limitrophe d'un ennemi puissant et actif, dont les possessions sont d'ailleurs rassemblées, est exposé à se voir enlever ses provinces éloignées, sans pouvoir les secourir; ou s'il divise ses forces pour défendre quelque partie séparée, il court les risques de tout perdre.

Le Carnate comprenait autrefois toute la partie de la presqu'île située au sud des rivières de Gondegama et de Toombuddra ou Tungebadra, depuis la côte orientale de Coromandel jusqu'aux montagnes des Gauts à l'ouest, et on le divisait en *Balla-Gaut* et *Payen-Gaut*, ou *hauts et bas Gauts*. Le Balla-Gaut étant la partie occidentale, comprenait les districts qui forment aujourd'hui les états de Tippoo; et le Payen-Gaut, la partie orientale, ou le Carnate tel qu'il est à présent.

Les revenus annuels du Nabab sont évalués à environ un million et demi sterling, sur quoi il paye un subside de 160,000 livres à la compagnie des Indes orientales, pour les dépenses de l'état militaire. L'imprévoyance du Nabab dans la dernière guerre, eut pour la compagnie les effets les plus fâcheux: il faut espérer qu'à l'avenir elle saura prendre de sures précautions.

Les possessions anglaises au Carnate sont renfermées dans l'espace appelé le Jaghire, qui s'étend le long de la côte dans une longueur de 108 milles, sur quarante-sept dans sa plus grande largeur. Le revenu du Jaghire est de 150,000 liv. sterling. Outre le Jaghire, les Anglais possèdent encore des terres dépendantes de Cuddalore; mais le revenu n'en est pas considérable. Le total du revenu territorial dépendant de Madras, en y comprenant les Circars, a été porté à 725,000 livres sterling par an.

Les domaines du sultan Tippoo, qui prend le titre de Régent de Mysore, commencent à l'ouest de la chaîne des montagnes au-delà de Dalmacherry, Sautgud et Attore, et s'étend au sud jusqu'à Travancore et Madura; au nord, jusqu'à Soonda et Visiapour (enveloppant Adoni, territoire de feu Bazalet Jung); au nord-est, jusqu'à Guntoor et Ongole, et à l'ouest, jusqu'à la mer. Ils comprennent, en général, les provinces de Mysore, Bednore, Coimbettore, Canara et Dindigul; outre les conquêtes que son père fit au nord, qui sont Merritch, Soonda, Chitteldroog, Harponelly, Sanore-Bancapour, Roydroog, Gooty, Condanore, Canoul et Cuddapah.

Les

Les possessions actuelles de Tippoo surpassent de beaucoup en étendue et en revenus celles de son rival le Nabab d'Arcot; mais si cet état, composé de parties si discordantes, n'est pas gouverné long-temps par un prince doué de grands talens, sa chûte et sa dissolution sont inévitables. Il existe encore un descendant du roi Indou de Mysore détrôné par Hyder. On le garde comme prisonnier d'état à Seringapatam, capitale de Tippoo. Quelquefois on le montre au peuple; et l'existence qu'on lui laisse est la preuve la plus forte du préjugé populaire en faveur de la famille des anciens rois. Il entrait dans les plans du colonel Fullarton qui commandait l'armée du midi, en 1783, de marcher de Coimbettore à Seringapatam, pour délivrer ce prince, et déterminer le peuple de Mysore à se soustraire à la domination de Tippoo. Plusieurs personnes instruites pensent que le colonel Fullarton eût réussi, si les circonstances eussent permis cette opération. Le caractère général de Tippoo est celui d'un ambitieux. Il a de grands talens pour la guerre et les finances; il est cruel à l'excès, et attaché à ses projets avec opiniâtreté. C'est sans contredit le plus puissant des princes natifs de

l'Indostan ; mais l'horreur qu'il inspire à ses sujets donne lieu de croire que son règne ne sera pas long. Ses domaines sont très-étendus; et quoique l'état imparfait de la géographie de la partie occidentale de la presqu'île, ne me permette pas de fixer les limites septentrionales de ses possessions, je puis en quelque sorte assurer qu'elles touchent à la Kistnah, au sud de la ville de Visiapour; et par conséquent, que l'étendue du territoire ou royaume de Tippoo, depuis la vallée d'Ootampalian au sud, jusqu'à la Kistnah au nord, ou plutôt au nord-nord-ouest, comprend au moins 550 milles d'Angleterre. Sa largeur est inégale ; dans la partie septentrionale de la presqu'île, elle est au moins de 330 milles, et à la hauteur de Tritchinopoly, elle n'a pas 150 milles, et plus loin vers le sud, elle se termine en un point. J'ai déja comparé sa surface à celle de la Grande-Bretagne, qui est évaluée à 96,400 milles. Le pays de Tippoo est supposé comprendre 21 degrés quarrés qui, au 14e. parallèle, produisent environ 97,650 milles. Par le traité de paix, en 1782, Hyder ne devait conserver que ses *anciennes possessions* : j'ignore comment son successeur a rempli cette condition du traité; mais il était

difficile de restraindre dans une acception particulière ce terme trop général, ou plutôt trop vague, d'*anciennes possessions.*

On a évalué à quatre crores de roupies, ou autant de millions sterling, les revenus de Tippoo. Son état militaire est considérable; il entretient une armée de 72,800 hommes de troupes réglées, y compris 740 Européens commandés par des officiers français. Il a en outre, dans les garnisons des frontières, 49,000 hommes. Le reste de ses forces consiste en 33,000 hommes de milices non réglées, réunies sous diverses dénominations. Les forces de Tippoo montent donc à 155,000 hommes, dont près de 73,000 sont supérieurs à toutes les troupes qui furent jamais levées et disciplinées par des princes du pays *. Son desir d'étendre ses possessions le tiendra con-

* J'ai été assez heureux pour me procurer les détails suivans sur l'état militaire du sultan Tippoo.

Troupes réglées.

Cavalerie	27,400	
Infanterie cipaye, Indous et Mahométans	36,000	
Topasses (ou Hatmen, hommes à chapeaux) c'est-à-dire, les descendans des Portugais et autres Européens.		70,700
Infanterie.	7,300	

tinuellement en querelle avec les Marattes du Poonah, ou avec le Nizam, ou même avec ces deux puissances, parce qu'il ne peut s'agrandir que de leur côté, sans se brouiller avec l'Angleterre. Hyder avait long-temps médité la conquête de Travancore, pays situé à l'extrémité de la presqu'île; mais les Anglais l'ont prévenu. On dit que Tippoo a le même projet. Il suffit au lecteur de jeter un coup d'œil rapide sur la carte pour se convaincre combien une telle révolution serait funeste au Carnate, puisqu'il en résulterait aussi la perte du territoire de Cochin, et de tout le pays situé à l'ouest des Gauts.

Troupes réglées (d'autre part)			70,700
Européens. Cavalerie 200			
——— Infanterie 540		740	2,130
Artillerie, composée d'Européens, Topasses, etc.		1,390	
Canons attachés aux bataillons		110	
Garnisons aux frontières. Cavalerie.		21,000	49,000
——— Infanterie.		28,000	
Milices armées de différentes manières			7,000
Auxiliaires des Rajahs de Rydroog, Darwar, Harponelly, Sanore, etc.			
Cavalerie		13,300	26,300
Milices non réglées		13,000	
	TOTAL.		155,130

TABLE CHRONOLOGIQUE

Des Empereurs qui ont régné dans l'Indostan, depuis la conquête faite par les Ghizniens.

Empereurs Ghizniens.	Commencement de règne l'an de l'ère chrétienne
Mahmood I.	1000
Mahomed I. / Musaood I.	1028
Modood	1041
Musaood II. / Ali	1051
Reschid / Feroch-Zaad	1052
Ibrahim I.	1056
Musaood III.	1098
Arsilla	1115
Byram I.	1118
Chusero I.	1152
Chusero II.	1159

Empereur Ghorian ou Gaurian.

Mahomed II, ou Mahomed Ghori. 1184

Empereurs Patans ou Afghans,	Commencement de règne l'an de l'ère chrétienne
Cuttub	1205
Eldoze. Aram. Altumsh ou Iltumsh.	1210
Ferose I.	1235
Sultana Rizia, Impératrice	1236
Byram II.	1239
Musaood IV.	1242
Mahmood II.	1245
Balin	1265
Keikobad	1286
Ferose II.	1289
Alla I.	1295
Omar	1316
Mubarick I.	1317
Tuglick	1321
Mahomed III.	1325
Ferose III.	1351
Tuglick II.	1388
Mahomed IV. Abu-Bicker.	1389
* Mahomed III.	1393

* Ce fut sous son règne que Tamerlan fit son invasion.

Dynastie des Seids.	Commencement de règne l'an de l'ère chrétienne
Chizer	1414
Mubarick II.	1421
Mahomed V.	1433
Alla II.	1447
Dynastie de Lodi.	
Beloli	1450
Secunder I.	1488
Ibrahim II.	1516
Empereurs Mogols.	
Baber	1525
Humaioon	1530
Seconde Dynastie Patane.	
Shere	1542
Selim	1545
Mahomed VI. } Ibrahim III. } . . .	1552
Dynastie Mogole rétablie.	
Humaioon	1554
Acbar.	1555
Jehanguire	1605
Shah Jehan	1628
Aureng-Zeb *ou* Allumguire I. .	1659
Bahader Shah	1707

	Commencement de règne l'an de l'ère chrétienne
Jahaunder Shah	1712
Feroksere	1713
Ruffieh-ul-Dirjat Ruffieh-ul-Dowlah } . . .	1717
* Mahomed Shah	1718
Ahmed Shah	1748
Allumguire II.	1753
Shah Aulum	1760

* Invasion de Nadir Shah, sous son règne.

DESCRIPTION

GÉOGRAPHIQUE

DE L'INDOSTAN.

La Carte dont cet Ouvrage présente l'explication, renferme une si vaste étendue de pays; ses différentes parties sont composées de matériaux si divers, que, pour prévenir la confusion, j'ai jugé nécessaire de diviser mon travail en sections séparées, selon la division naturelle du pays, et en quelque sorte, selon la nature des matériaux. Je l'ai donc divisé en sept sections.

La première contient les côtes maritimes et les îles.

La seconde — l'étendue de pays dont le plan a été levé, du côté du Bengale, ou le pays arrosé par le Gange et ses branches principales, en remontant à l'ouest jusqu'à la ville d'Agra.

La troisième — le pays arrosé par l'Indus et ses branches.

La quatrième contient le pays situé entre la Kistnah et les contrées arrosées par le Gange et l'Indus, c'est-à-dire, le milieu de l'Inde.

La cinquième — la presqu'île au sud de la Kistnah.

La sixième — les contrées situées entre l'Indostan et la Chine; savoir, le Thibet, Bootan, Assam, Pégu, Aracan, Ava et une partie des états de Siam.

La septième et dernière contient des tables de distance entre les villes principales, etc.

Mais avant d'entrer en matière, il convient de faire connaître la mesure itinéraire en usage dans les lieux dont on n'a pas levé le plan. Dans l'Indostan, c'est la *Coss* dont les dimensions varièrent souvent, selon le caprice de certains empereurs. Cependant ces variations ne purent jamais prévaloir, le public s'obstinant à se servir de la mesure primitive.

Acbar fut le premier qui changea les dimensions de la coss. Il voulut qu'elle fût de 5,000 *guz*, ce qui équivaut à 4,757 verges géométriques, ou environ deux milles d'Angleterre et cinq stades. Un demi-siècle après, Shah Jehan augmenta la coss d'un vingtième,

en la portant au-delà de deux milles et six stades. Mais depuis Aureng-Zeb, la coss ancienne ou commune est la seule en usage, et l'on ne connaît plus celles d'Acbar et de Shah Jehan que dans l'histoire des temps où l'on s'en servait.

On doit s'attendre que dans un pays dont l'étendue est équivalente à moitié de l'Europe, les mesures itinéraires, quoique sous la même dénomination, varient selon les lieux. C'est ce qui arrive dans différentes provinces d'un même royaume en Europe. Mais quant à la coss, d'après les premières données qui permettent d'établir une juste comparaison, elle ne varie pas d'un sixième, dans tout le pays; et entre les extrémités septentrionales et méridionales de l'Inde (c'est-à-dire, dans une étendue d'environ 1700 milles) la différence n'est pas de plus d'un seizième. Les milles varient beaucoup plus dans les différentes parties de l'Europe.

En prenant un terme moyen entre les coss en usage dans l'Indostan et le Deccan, il y en aurait environ quarante au degré d'un grand cercle du globe; c'est-à-dire que chaque coss est d'environ un mille et demi géographique: mais il faut l'entendre de la me-

sure horizontale de laquelle sont déduites les sinuosités des routes ; car il n'y a pas de règle certaine pour estimer avec une précision géographique la longueur des routes. La coss cependant, si l'on veut l'évaluer en mesure de route, est d'environ un mille et neuf dixièmes; de manière que 190 milles d'Angleterre équivalent à 100 coss. Un septième est accordé pour les sinuosités, lorsque la distance est considérable. Ainsi, sept milles mesurés sur la route sont censés valoir six milles mesurés horizontalement, ou en ligne directe.

Dans le Malwa et son voisinage, les coss sont plus grandes que par-tout ailleurs. Elles sont d'environ 1,7 milles géographiques, ou de 35 au degré. Sur la route de Baglana à Masulipatam, elles sont si courtes, qu'il en faut 46 pour un degré. Mais comme cette dernière proportion n'est appuyée que par un exemple, elle ne peut servir de règle. Les proportions que j'ai adoptées pour l'Indostan, le Malwa et le Carnate, d'après un grand nombre d'exemples sont respectivement 1,43; 1,71 ; et 1,6 milles géographiques pour une coss horizontale, ou 42 ; 35 ; et 37½ pour le degré d'un grand cercle. La coss de l'Indostan est donc plus courte que toute autre, et elle

est en usage dans la plus grande partie du pays. Il y a encore dans le Nagpour (l'ancien Goondwaneh) une coss *Goondy* d'environ 2,76 milles géographiques réduits en distance horizontale, ou de 21,9, ou 22 au degré. Cette mesure paraît être en usage chez les naturels de Mundiua et Boggilcund, ainsi que dans le Nagpour. Elle occasionne quelquefois beaucoup de confusion dans les rapports des *cossids* ou couriers. On compte cependant aussi par coss de l'Indostan dans ce pays, et en général, les proportions conviennent très-bien à cette échelle, entre les provinces du Bengale et Aurungabad, et entre Mundilla et Hydrabad.

Après avoir parlé des sinuosités des routes, peut-être est-il à propos de donner le résultat de mes recherches sur ce point, pour l'utilité de ceux qui auraient à faire des itinéraires en distances évaluées. On accorde un septième, comme je l'ai dit plus haut, lorsque les distances sont considérables, dans les pays coupés par des rivières profondes, ou des eaux courantes ; dans ceux où la main des hommes n'a pas pratiqué de routes, et dans les contrées où se trouvent des obstacles à surmonter. Les sinuosités des routes dans différens pays,

(toutes choses égales d'ailleurs) sont en rapport avec leur état plus ou moins amélioré. Dans l'Indé, les routes sont excellentes. Quand de profondes rivières (dans ce pays elles sont en grand nombre et sans ponts), des marais, des montagnes, ou d'autres obstacles s'opposent à ce qu'une route continue à suivre la ligne droite, on lui fait décrire la courbe la plus commode pour le passage. Aussi les routes, dans l'Inde, présentent-elles beaucoup plus de sinuosités que celles d'Europe, où nous jettons des ponts sur les rivières et les courans d'eau, où nous coupons les montagnes pour en adoucir la pente. La différence occasionnée par les sinuosités doit varier avec les circonstances. Elle peut n'être que d'un dixième dans un pays aride, découvert, et passablement uni; mais cette circonstance est si rare, qu'elle ne peut motiver une règle générale. Plus la ligne de la distance est considérable, plus le résultat des sinuosités le devient aussi. Moins une route est longue, moins elle offre de détours; car, dans les pays où l'administration des routes n'est point perfectionnée, une grande route se forme de chemins particuliers, qui conduisent d'une ville à l'autre, sans suivre une ligne de di-

rection ; et alors il faut ajouter un détour général aux sinuosités particulières. C'est à ces sinuosités complexes que l'on peut appliquer la proportion de 1 à 7. Quand les distances sont très-considérables, des obstacles naturels changent la direction d'une route ; ces obstacles peuvent être un bras de mer, une rivière d'un passage difficile, un marais ou des montagnes inaccessibles. Il est possible que la route des deux côtés de l'obstacle n'ait qu'un degré ordinaire de sinuosité ; mais il est rare que dans un espace de 150 ou 200 milles, on ne rencontre pas un de ces différens obstacles. La proportion de 1 à 8 peut convenir en général aux distances d'environ 100 milles ; c'est-à-dire, huit milles de route pour sept en ligne directe, ou ce que l'on appelle communément *vol d'oiseau* ; et la proportion peut être de 1 à 7, lorsque la distance est de 200 à 300 milles.

Dans l'Indostan, les distances ont rarement été mesurées dans les lieux dont la véritable distance horizontale est connue, à l'exception du Bengale ; mais ce pays est coupé par un trop grand nombre de rivières profondes, de lacs et de marais, pour servir de base à une proportion commune. Dans le Carnate, contrée

aride, le terme moyen des sinuosités, pour des distances d'environ cent milles, est dans la proportion de 1 à 9. En Angleterre, si nous nous en rapportons aux cartes, la proportion est de 1 à 11 pour les distances d'environ cent milles, et de 1 à 7 pour les distances plus considérables, comme celle d'Édimbourg.

Il peut arriver que la route directe traverse un désert ou un pays mal administré: dans ce cas, les voyageurs éviteraient une route où ils seraient menacés de la famine ou du brigandage; et par conséquent ils quitteraient la véritable ligne de direction: mais il est évident que l'on ne peut donner de règles pour ces circonstances particulières. Il résulte de tout ce que je viens de dire, que le degré de sinuosités, tant qu'elles dépendent de causes naturelles, peut s'évaluer en raison composée de la longueur de la ligne de distance et de la nature du pays; et des connaissances locales seraient nécessaires pour corriger les distances avec précision *.

* Ceux qui desirent une règle générale pour changer les distances horizontales en distances de route, d'après les cartes, peuvent partager la ligne de dis-

D'Anville

D'Anville termine ses recherches sur la longueur de la coss par en fixer le nombre à 37 au degré, terme moyen; mais il faut remarquer qu'il n'avait pas de lignes mesurées dont il pût se servir pour comparer ses distances. D'un autre côté, chaque degré des distances respectives de Candahar, Cabul et Attock, telles qu'il les a données lui-même, contient 47 coss de Tavernier.

tance, si elle est très-longue, en portions de 100 ou 150 milles, et ensuite ajouter un huitième à la somme totale des distances.

SECTION Ire.

Les côtes maritimes et les îles.

CALCUTTA est le point d'où je partirai, non seulement parce qu'il a été déterminé par différentes observations de longitude et de latitude, mais encore parce qu'il a une ligne mesurée d'une étendue considérable à l'est et à l'ouest. Je me propose de suivre d'abord la route à l'ouest jusqu'à l'embouchure de l'Indus; je reviendrai ensuite à Balasore, et je me dirigerai vers l'est jusqu'à l'entrée du détroit de Malacca.

Calcutta est la capitale des possessions anglaises dans l'Inde. Le conseil général y fait sa résidence. La citadelle de cette ville est située au 22° 33′ de latitude septentrionale. Les observations de quatre géographes me font estimer sa longitude à 88° 28′ à l'est du méridien de Greenwich *.

* Toutes les latitudes dont il sera fait mention dans cet Ouvrage sont au nord de l'équateur, et toutes les

Balasore située à environ 101 milles géographiques * de Calcutta, est le dernier point du Bengale qui ait été mesuré, au sud-ouest, vers Madras. Le colonel Pearse, en revenant du Carnate, à la fin de la dernière guerre, eut occasion de mesurer une ligne de Madras à Balasore. On la desirait depuis long-temps, parce que l'on n'avait pas déterminé les positions exactes de Masulipatam, Visagapatam, Ganjam et Cattack, points intermédiaires dont dépendaient plusieurs autres; et quoique je n'eusse pas de raisons de supposer que les positions de Masulipatam et Visagapatam ne fussent pas exactes dans mon ancienne carte, cependant je doutais de celles de Ganjam et de Cattack. Les talens et les soins du colonel Pearse ont amplement suppléé ce qui manquait sur cette ligne. Il a tout fait mesurer,

longitudes à l'est du méridien de Greenwich. Je me bornerai donc à employer les mots *latitude* et *longitude*, sans les spécifier plus particulièrement.

* J'ai fait usage des milles géographiques (60 au degré) dans le compte que je rends de la construction de la carte, et de milles anglais, en donnant l'étendue comparative des contrées. Je distingue les uns par milles G. et les autres par milles A.

et il corrigeait lui-même par des observations de latitude le travail de chaque jour, ou au moins, chaque intervalle considérable. [La ligne mesurée par le colonel Pearse était, en distance de route, d'environ 900 milles anglais.

La longitude du fort William (Guillaume) qui est la citadelle de Calcutta, étant, comme je l'ai dit plus haut, de 88° 27′ 45″ * (terme moyen des observations de quatre géographes); et celle de Madras de 80° 24′ 40″ ** (terme moyen des observations de trois géographes); la différence des deux méridiens est de 8° 3′. Il reste donc à comparer avec cette moyenne la différence de longitude trou-

* Thomas Howe. . . .	88° 33′	Moyenne 88° 27′ 45″
Mr. Smith.	88 28	
Mr. Magee.	88 24	
Le capitaine Ritchie. . .	88 26	

On peut y ajouter l'observation faite par des Français, à Ghyretty, place située à 1′ est de Calcutta. . . . . 88° 29′

** Mr. Howe.	80° 29′	Moyenne 80° 24′ 40″
Mr. Dalrymple. . . .	80 24	
Mr. Topping.	80 21	

vée par le mesurage du colonel Pearse, communiquée par le lieutenant Colebrooke, sur la carte qu'il en a dressée, et remise à l'hôtel de la compagnie des Indes.

Balasore, d'après le mesurage, est à 1° 26′ 30″ ouest du fort William; sa longitude est donc de 87° 1′ 30″. Le colonel Pearse la place à 1′ 15″ plus à l'ouest; mais je préfère le résultat du mesurage. De Balasore à Ganjam, à 19° 22′ de latitude, le colonel Pearse compte 95 milles, ou une différence de longitude de 1° 41′ 26″; ce qui fixe la longitude de Ganjam a 85° 20′ 4″. De Ganjam à Madras il compte 5° 2′ 18″ ouest; la latitude de Madras serait donc de 80° 17′ 44″. Je trouve ici une différence de longitude d'environ sept minutes d'excès, le mesurage donnant plus que les observations. Mais en examinant la carte dont j'ai parlé plus haut, je m'apperçois que la différence de latitude entre Ganjam et Madras excède de 8′ 30″ celle qui est donnée par l'observation; de manière que si l'on impute cette différence, comme cela paraît très-probable, à un excès de distance, il doit y avoir également excès de longitude. L'erreur sera d'environ 6′ 48″ ou à-peu-près l'équivalent de la différence dont il s'agit. Il importe

peu à la géographie générale de savoir quelle cause a produit une erreur légère de sept minutes dans une différence de méridiens de six degrés et demi. Il suffit que le résultat nous prouve que la différence des méridiens entre les deux places est assez bien déterminée par approximation, pour l'utilité de la navigation ou de la géographie générale.

Je ne dois pas oublier de faire mention qu'en 1770 et 1771 le capitaine John Ritchie, par ordre du gouvernement du Bengale, prit les hauteurs et les distances, de Madras à Balasore; et son résultat ne diffère que d'une minute de longitude d'avec celui que donnent les observations. Mais la proportion de quelques-uns de ses intervalles n'a pas été bien observée. Il est vrai qu'il ne se trouve qu'une minute à l'est de différence entre sa position de Masulipatam et celle donnée par le colonel Pearse; mais celle de Visagapatam était de 7′ et celle de Ganjam de plus de 22′ à l'ouest.

Quoique la route du colonel Pearse serve à fixer presque toutes les positions principales sur la côte ou près de la côte, cependant il s'en est souvent écarté, et même pendant un long espace, comme entre Balasore et Jagarnaut, entre Visagapatam et Ongole. Les ma-

tériaux fournis par le capitaine Ritchie, le major Stevens, le colonel Polier, Mr. Cotsford et autres, suppléent abondamment ce qui nous manquait.

D'abord, de Balasore à la Pointe Palmiras. Le capitaine Ritchie a mesuré cet espace par une suite de triangles formés au moyen de trois vaisseaux mesureurs, et corrigés par des observations de latitude. Le résultat de mesurage a déterminé la position de la Pointe Palmiras, directement au sud de Balasore. Sa longitude est de 87° 1′ 30″; et sa latitude de 20° 44′. De la Pointe Palmiras à la Pagode de Jagarnaut, la côte fut mesurée avec moins de précision; aussi le colonel Pearse et le capitaine Ritchie ne sont pas d'accord sur le gisement et la distance entre Balasore et Jagarnaut. Selon le premier, la différence de longitude n'est que de 54′ 30″, et selon le capitaine Ritchie, elle est de 1° 16′. Cette différence très-considérable est trop frappante pour que je n'en fasse pas une mention particulière. Il serait nécessaire de déterminer par de nouvelles observations les positions relatives de Jagarnaut, de la Pointe Palmiras et de Balasore. Quelque part que se trouve l'erreur, il est de la plus grande importance de

la rectifier ; car si la hauteur donnée par le colonel Pearse est vraie (et je n'ai pas de raison d'en douter) la carte du capitaine Ritchie contient une erreur très-considérable dans l'espace entre Jagarnaut et Balasore.

La longitude de Cattack est à-peu-près la même qu'elle était dans ma première carte de l'Inde. D'après le capitaine Campbell, je l'avais placée à 86°. Elle est aujourd'hui de 86° 1′ 30″. Sa latitude est la même qu'auparavant.

De Jagarnaut à Ganjam, les côtes sont prises sur la carte du colonel Pearse ; et je les ai comparées avec celles de Ritchie et de Campbell. De Ganjam à Poondy, je me suis servi de la carte du district d'Itchapour ; et la route du colonel Pearse, de Ganjam à Bindi, près Poondy, fournit les moyens de corriger cette carte très-fautive. Bindi sert de point de liaison pour les deux cartes, comme Nauparah ou Nowparah, un peu plus loin au sud-ouest, en sert également pour la carte du colonel Pearse et celle du district de Tickley, par Cridland. La carte du lieutenant Cridland, le journal du colonel Polier et d'autres manuscrits m'ont fourni les détails de la côte entre Poondy et Bimlepatam. De Bimlepatam

à Visagapatam, je me suis servi de la carte de Pearse, et de-là à Coringa, d'une carte manuscrite faite durant l'expédition du colonel Forde à Masulipatam, en 1759, et que j'ai comparée avec la carte du capitaine Ritchie.

Comme l'on a fait à Visagapatam quelques observations pour déterminer la longitude, il est à propos d'en faire mention, et d'en comparer les résultats avec la longitude déduite de celle de Calcutta et de Ganjam par la ligne du colonel Pearse. Elles donnent 107,1 milles, ou une différence de longitude de 1° 52′ 54″, de Ganjam à Visagapatam. Si nous en déduisons l'erreur produite par la distance, la véritable différence de longitude sera de 1° 50′ 39″. En la retranchant de la longitude de Ganjam qui est de 85° 20′ 4″, celle de Visagapatam sera de 83° 29′ 26″. Mais d'après les observations du colonel Pearse, la longitude était de 84° 23′ 30″, et selon Mr. Russel, de 83° 21′ 30″. Sa latitude est de 17° 42′.

De Coringa à Masulipatam, j'ai pris dans le major Stevens la forme de la côte, parce que la route du colonel Pearse pénètre dans l'intérieur par Rajamundry, Ellore, etc., et n'approche pas assez de la côte pour en déter-

miner la position, jusqu'à ce qu'elle revienne à Vantipollam près d'Ongole. Les cartes du major Stevens et du colonel Pearse se réunissent à ces points ; savoir, à Siccacollum, sur les bords de la Kistnah, à Rajamundry et à Samulcota. Elles diffèrent considérablement dans l'espace entre Siccacollum et Samulcota ; celle du major Stevens donne 6 ¼ milles moins que l'autre ; mais je crois que la distance mesurée par le major Stevens ne le fut que dans la partie située entre Siccacollum et Narsapour.

La position de Masulipatam a été fixée avec assez de précision par le mesurage qu'a fait le major Stevens, depuis Siccacollum, place qui se trouve dans la carte du colonel Pearse. Elle en est à 17,4 milles géographiques de distance à l'est, et à 3,3 au sud ; à l'est de Madras à 48′ de longitude, ou 47′ (erreur corrigée) ; sa longitude étant de 81° 12′, et sa latitude de 16° 8′ 30″.

De Masulipatam à Madras, j'ai pris la forme de la côte presque toute entière dans le capitaine Ritchie, sauf quelques corrections que m'a fournies le mesurage par terre du colonel Pearse. Comme ce dernier est venu jusqu'à la côte à Vantipollam, Carwaree et

Rameeapatam, il m'a paru que la carte du capitaine Ritchie devait être corrigée dans la grande baie entre Rameeapatam et la Pointe Divy. J'ai cru devoir aussi réduire la Pointe à l'embouchure de la Pennar, et la rendre moins éminente, autrement la distance de Nellore à la côte la plus voisine, eut été beaucoup trop considérable *. Il ne fallait pas s'attendre, à la vérité, que sur une côte basse et presque droite, chaque petite courbure serait déterminée.

Il est à propos de remarquer que la différence de longitude entre Calcutta et Madras, dans les cartes de D'Anville et de D'Apres, est très-près de la vérité, parce qu'ils avaient à leur disposition les observations faites à Ghyretty et à Pondicherry; mais d'ailleurs leurs cartes sont très-défectueuses quant aux détails.

La longitude de Madras ou du fort Saint-Georges, comme je l'ai déja dit, est de 80° 25′, et sa latitude est de 13° 5′. Les triangles obtenus par le moyen de la monta-

* J'ai placé la Pointe de Pennar à 16 milles géographiques à l'est de Nellore. Plusieurs cartes manuscrites lui donnent moins de distance.

gne de Wandiwash, Permacoil, les monts rouges, et la différence de latitude, placent Pondicherry à 25′ de longitude à l'ouest de Madras; il en résulte que Pondicherry serait précisément au 80° de longitude. Les différentes observations faites sur les lieux donnent pour moyenne 79° 55′ 40″ *. Mr. Pringle qui a mesuré les routes de l'armée de Sir Eyre Coote, pendant la dernière guerre, s'accorde avec moi sur la différence de méridiens. La latitude de Pondicherry est de 11° 56′.

Cuddalore, à la latitude de 11° 41′ et à la longitude de 79° 45′ 45″, est le point le plus méridional qui ait été déterminé par le mesurage de Mr. Pringle; mais le même savant nous donne la hauteur de Porto-novo, dont la latitude est de 11° 30′, et la longitude de 79° 53′ 30″.

On ne s'accorde pas sur la position de la Pagode de Chillambrun, relativement à Porto-novo, quoique ce soit un objet très-apparent. D'après les meilleures autorités, je l'ai placée à $7\frac{1}{2}$ milles géographiques au sud-ouest

* Connaissance des temps. . 79° 57′
Le Gentil. . . . . 79. 53.
Topping. . . . . 79. 57.
} Moyenne 79° 55′ 40″

de Porto-novo. Mr. Barker, par une base mesurée, a déterminé sa position par rapport à Devicotta, à 16° 45′ ouest; ce qui, ajouté à la première ligne de Porto-novo, donne pour la longitude de Devicotta 79° 55′. Sa latitude paraît être de 11° 21′. Plusieurs cartes mettent entre Porto-novo et Devicotta une distance beaucoup plus grande que celle qui résulte de la construction ci-dessus, de neuf milles géographiques sur un gisement sud-sud-est. L'erreur me paraît provenir de ce que l'on a placé le gisement de Devicotta depuis Chillambrun, beaucoup trop au sud.

De Devicotta jusque vers le sud de Negapatam, j'ai suivi quelques cartes manuscrites, entre autres, celle de D'Anville qui contient les positions principales entre Madras et Tanjore, et qui semble destinée à servir de base à une carte du Carnate méridional.

Si D'Anville eût différé des autres, j'aurais été porté à donner la préférence à ses recherches; mais toutes les cartes que j'ai consultées diffèrent si peu entre elles, qu'elles n'offrent pas entre Devicotta et Negapatam une différence de longitude de plus de 1′ 45″. La moyenne est de 1′ 15″ est; tellement que l'on

peut déterminer la longitude de Negapatam à 79° 56′ 35″ ; et sa latitude à 10° 46′.

Ainsi, Negapatam paraît être à 3′ 25″ ouest de Pondicherry, ou 28′ 25″ de Madras ; et s'il y a quelque erreur, ce doit être principalement entre Devicotta et Negapatam ; et cette erreur serait commune aux différens géographes et constructeurs de cartes. Je remarque que les diverses cartes faites les années dernières dans l'Inde, ont placé Negapatam entre une longitude de 79° 53′ et 79° 54′. J'ignore ce qui a pu donner lieu à cette idée ; mais qu'elle soit ou ne soit pas fondée, elle ne diffère que très-peu de la mienne.

Negapatam est le point le plus méridional, sur la côte orientale de la Presqu'île, dont la position puisse être regardée comme passablement exacte, à moins que l'on n'excepte la Pointe Calymère. Son gisement étant bien connu depuis Negapatam, et sa latitude déterminée avec précision, on peut considérer sa position comme à-peu-près aussi bien fixée que celle de Negapatam dont elle dépend. Sa latitude est de 10° 20′, et sa longitude de 79° 54′ 30″.

On n'a pas encore mesuré de ligne qui

traverse la Presqu'île et mérite quelque confiance. Les marches du colonel Fullarton, mesurées par le colonel Kelly, ne s'étendent que jusqu'à Palicaudcherry; c'est-à-dire, à environ 50 milles G. de la côte de Malabar; et vers le sud elles s'étendent à travers Madura et Tinevelly, jusqu'au cap Comorin. Heureusement, nous avons une série de longitudes déterminées depuis Bombay, par le capitaine Huddart. Elles s'étendent par intervalles le long de toute la côte jusqu'à Anjenga.

La marche du colonel Fullarton dans les contrées méridionales du Carnate, a fourni l'occasion de mesurer les distances, et de déterminer les positions relatives de Tanjore, Tritchinopoly, Madura, Coimbettore, Palicaudcherry, etc., relativement à Negapatam, où a commencé cette marche. Le plan de ces marches, qui m'a été communiqué à l'hôtel de la Compagnie des Indes orientales, porte le nom du colonel Kelly; et il y est joint la déclaration que tous les points ci-dessus ont été mesurés. Nous devons regretter que l'on n'ait pas eu la même attention pour la marche de Calicut à Palicaudcherry, point de réunion fixé pour le détachement de Bombay qui re-

joignait celui du colonel Fullarton ; alors la largeur exacte de la Presqu'île ne serait plus un objet de recherches.

Tritchinopoly, selon la carte du colonel Kelly, est à 1° 10′ de longitude ouest de Negapatam. Ainsi, en retranchant cette longitude de celle de 79° 56′ 35″, la longitude de Tritchinopoly * sera de 78° 46′ 35″. Sa latitude est de 10° 49′.

La même carte place Madura à 34′ de longitude de Tritchinopoly, c'est-à-dire, à la longitude de 78° 12′ 35″. Il faut remarquer ici le peu d'accord qui se trouve entre les différens états des hauteurs et distances de Tritchinopoly à Madura, donnés par Kelly, Montrésor et autres. Les deux premiers ne diffèrent en distance que de 1,6 milles G.; mais le gisement du colonel Kelly donne 12,3 milles G. de plus à l'ouest, que celui de Montrésor. Une troisième carte qui m'a été communiquée par Mr. John Sulivan, porte le même gisement que Kelly; mais il y a dans

* Une carte du baron de Versèbe (du corps des Hanovriens) s'accorde parfaitement sur ce point avec celle du colonel Kelly; mais je ne sais d'où le baron a tiré ses matériaux.

la distance un excédent de 3,7 milles G. Il en résulte une augmentation à l'ouest de 1,3 milles G., et sur Montrésor de 13,6 milles G., ou 14′ 15″ de longitude.

Je ne connais pas encore la latitude de Madura. La carte de Sir John Call la place au 9° 52′ 30″; et selon le colonel Kelly, sa différence de latitude avec Tritchinopoly étant de 53′ 12″, sa latitude serait de 9° 55′ 48″.

Pour le reste de la ligne entre Palamcotta (ou Tinevelly) et Poolytopu sur la côte maritime, à l'ouest du cap Comorin, je me suis servi de la carte de Madura et Tinevelly, faite sous la direction de Sir John Call, alors chef ingénieur à Madras, des distances de route de Mr. Pringle, et des latitudes de Palamcotta et Poolytopu. D'abord je trouve dans la carte de Sir John Call une différence de latitude sud de 1° 9′ 30″ entre Madura et Palamcotta, et 18′ de longitude, ouest; ce qui placerait Madura à une latitude de 8° 43′ (selon Mr. Pringle, sa latitude est de 8° 44′) et à une longitude de 77° 54′ 35″. Ensuite, de Palamcotta à Cotate ou Cotaur, à l'ouest des Gauts, la carte de Sir John Call donne une

différence de latitude, sud, de 29′ 12″, et une différence de longitude, ouest, de 22′; si nous y ajoutons une différence de latitude, sud, de 5′ 30″ déduite de la distance mesurée par Mr. Pringle, et une différence de longitude, ouest, de 6′; la différence entière de latitude serait de 34′ 42″ sud, et la différence de longitude de 28′ ouest. La position de Poolytopu serait alors 8° 9′ 18″ de latitude, et 77° 26′ 35″ de longitude.

Le village de Poolytopu paraît être situé sur la côte, est-nord-est, à quatre milles G. de la Pointe de Cadiapatam dont Mr. Howe a déterminé la latitude à 8° 7′; et Poolytopu étant à environ 1′ 30″ au nord de cette Pointe, sa latitude doit être de 8° 8′ 30″, selon le calcul le plus approximatif. Cette déduction n'offre rien de forcé. Poolytopu, d'après la meilleure autorité que j'aye pu consulter (une carte française manuscrite de la collection de Mr. Dalrympe), est à 16′ de longitude, ouest, du cap Comorin; et la longitude de ce cap est de 77° 42′ 35″.

Mr. Pringle, en mesurant la route de Tanjore à Poolytopu, a jeté sur ce sujet une plus grande lumière. Toute sa distance de route

est de 251 $\frac{1}{2}$ milles A.; et en accordant 1 sur 9 * pour les sinuosités, la distance horizontale serait de 223 $\frac{1}{2}$ milles A., ou 193 milles G. En fondant cette déduction sur le même gisement que la précédente (S 33° 40′ W), on obtient une différence de 2° 41′ 18″ de latitude, et à l'ouest de 107,4, ou une différence de longitude de 1° 49′. Comme Tanjore est au 10° 46′ 30″ de latitude, celle de Poolytopu est de 8° 5′ 12″, et sa longitude de 77° 23′ 15″ (la longitude de Tanjore, d'après le mesurage du colonel Kelly, étant de 79° 12′ 15″), et si nous y ajoutons 16′, la longitude du cap Comorin sera de 77° 39′ 15″, ou 3′ 20″ à l'ouest, du premier calcul.

Si pour les sinuosités de la route nous adoptons la proportion de 1 sur 8, la distance sera de 190 milles G. ** ; et la latitude de Poolytopu

* Les sinuosités de la route de Madras à Tritchinopoly sont de	1 sur 9	
De Tritchinopoly à Velore de	1 sur 10	Moyenne
De Madras à Tanjore de	1 sur 9 $\frac{1}{2}$	
——— à Wandiwash de	1 sur 8	1 sur 8 $\frac{1}{4}$
——— à Carongoly de	1 sur 9 $\frac{1}{4}$	
D'Arcot à Wandiwash de	1 sur 7	

** La distance sur les lignes de Kelly et de Call est de 186,25 milles G.

de 8° 8′; sa longitude de 77° 20′ 50″; et celle du cap Comorin 77° 36′ 50″.

Je n'ai pu me procurer des renseignemens plus satisfaisans sur la longitude du cap Comorin, en la déduisant du côté oriental de la presqu'île. Pour la déterminer avec précision, relativement à la position de Negapatam, il faudrait être sûr de l'exactitude de la carte de Tinevelly; mais je ne puis en répondre. Cependant sa coïncidence avec le mesurage de Mr. Pringle (car je regarde une différence de 3′ 20″ comme nulle en matière de géographie générale) est une présomption très-forte en sa faveur. On y remarque une variation à l'ouest de 1 à 2 degrés, entre Negapatam et le cap Comorin. Si l'on était d'accord sur ce fait, il faudrait reculer à l'ouest le cap Comorin de 4′ 30″, et le placer, selon les lignes de Kelly et de Call, au 77° 38′ 5″.

Passons maintenant à l'autre côte, et voyons comment les déductions de longitude des capitaines Huddart et Dundas, de l'ouest à Anjenga, s'accordant avec l'espace estimé, entre le cap Comorin et Anjenga. Cet espace, d'après les observations de Mr. Dalrymple, en 1777, présentait une différence de 52′ 30″.

En la retranchant de 77° 38′ 5″, la longitude d'Anjenga sera de 76° 45′ 35″.

La longitude d'Anjenga déduite par le capitaine Huddart depuis Bombay est de 76° 39′

par le capitaine Dundas de . . 76 30

par Mr. Dalrymple de . . . . 76 38.

Quant aux séries de longitudes commencées à Bombay, à la latitude de 18° 58′, elles furent continuées jusqu'à Anjenga, à la latitude de 8° 39′, et ensuite reprises jusqu'à Bombay, ce qui a corrigé l'erreur produite par son instrument, erreur qui n'était que de 2¼ minutes de longitude. Nous devons être très-satisfaits de ces séries, par rapport aux positions générales; et il faut convenir que la géographie a de grandes obligations aux travaux de ce savant qui a déterminé la longitude de 16 places sur la côte, et par ce moyen nous en donne la véritable forme. Aux yeux de ceux qui étaient dans l'habitude de la considérer, elle doit paraître bien différente de ce qu'elle était auparavant sur les cartes.

Je pense que l'on doit plus de confiance à la longitude d'Anjenga déduite depuis Bombay par le capitaine Huddart, qu'à toute autre; mais en même temps j'adopte l'observa-

tion de longitude faite à Bombay par M^r. Howe, parce qu'elle s'accorde davantage avec les autres notices. Je ne prétends pas décider du mérite des différentes observations (j'avoue que j'en suis incapable); mais je donne la préférence à celle de M^r. Howe, parce qu'elle s'accorde avec celle qui a été faite à Goa, avec les routes mesurées de Negapatam à Tanore, et, autant que l'on peut en juger, avec la déduction de Negapatam au cap Comorin. Il est vrai qu'en adoptant la position de Madura par Montrésor, il faudrait placer le cap Comorin à 12′ plus loin à l'est; et si l'on n'admettait pas la variation, il y aurait à ajouter 4′ 30″ de plus, ce qui ferait en tout 16′ 30″ ou la différence entre les observations du capitaine Hove et celles du capitaine Huddart, les unes donnant 72° 38′, et les autres 72° 54′.

Il me reste, après cette recherche, à montrer de quelle manière j'ai composé ces différences, sans donner aux parties intermédiaires une forme qui ne leur convint pas. J'ai placé Anjenga à 76° 40′ moyenne des diverses observations, et de la déduction de Negapatam. J'ai adopté la différence de 52′ 30″ de longitude pour le cap Comorin, dif-

férence donnée par Mr. Dalrymple, ce qui place le cap à 77° 32′ 30″. J'ai suivi pour Madura la latitude de Call, 9° 52′, et sa longitude est déterminée par la distance de Tritchinopoly du colonel Kelly, avec une addition de 3 milles, c'est-à-dire, 78° 11′ de longitude. Palamcotta est à la latitude de 8° 42′ et à la longitude 77° 49′ 15″, selon les proportions fournies par Call et Pringle, entre Madura et Poolytopu.

Pour la forme de la côte entre Madras et le cap Comorin j'ai suivi différentes autorités. Le mesurage des terres de la Compagnie (ou Jaghire) m'a servi jusqu'au delà d'Alemparvé. De ce point jusqu'à Negapatam, j'ai employé une carte manuscrite française comparée avec celle des positions de D'Anville; et quelques autres détails entre Pondicherry et Porto-novo, je les ai trouvés dans la carte des marches de Mr. Pringle. L'embouchure du Coleroone est d'une carte anglaise manuscrite. De Negapatam à Tondi, je m'en suis rapporté principalement aux observations du major Stevens et aux miennes. De Tondi à l'île de Good-vater (bonne eau), je n'ai suivi que le major Stevens: de-là à Tutacorin, je me suis servi du mesurage rapide du capitaine

Delafield; et le reste, jusqu'au cap Comorin, est tiré de la carte de Tinevelly, de Sir John Call, corrigée par une carte imprimée qu'a publiée Mr. Dalrymple. Je n'assurerais pas que tous les points au-delà de Cuddalore soient déterminés avec précision; mais il est très-probable que la Pointe Calymère n'est pas de quatre minutes hors de sa véritable longitude. Le gisement et la différence de latitude, depuis la Pointe Calymère, a servi à corriger la position de Tondi; il y a aussi une ligne tirée de ce point à Tanjore. Ramanad est fixé par l'intersection de deux lignes, de Madura et Tondi, et par conséquent doit partager les erreurs qui appartiennent à Tondi et à la Pointe Calymère. La Pointe de Ramiseram dépend aussi de Tondi. Lorsque je construisis la carte de l'Inde, en 1782, j'étais persuadé que les distances respectives entre Tondi, Tritchinopoly et Devicotta avaient été mesurées, et que je travaillais d'après des bases très-sures; mais j'ai depuis été convaincu du contraire.

Du cap Comorin à Anjenga, on connaît fort peu, ou l'on a très-mal décrit les détails de la côte; car rien n'est plus contradictoire que les différentes notions qu'on en a don-

nées. Les détails entre le cap Comorin et la Pointe Ruttera me sont fournis par une carte française manuscrite, dont l'échelle me paraît être fautive; car elle ne donne que 35 milles géographiques de distance entre le cap Comorin et la Pointe Ruttera, et une différence de latitude de 13′ 48″, ce qui déterminerait une latitude de 8° 14′, tandis qu'elle doit être au moins de 8° 20′, selon l'observation de Mr. Howe. Mr. Dalrymple observe que la Pointe Ruttera est à près de 29 milles G. de celle de Cadiapatam, éloignée d'environ 19 du cap Comorin. C'est d'après ces idées que j'ai porté la distance à 46½ milles, et Ruttera n'est qu'à 28′ de Cadiapatam. L'état des gisemens et des distances entre la cap Comorin et Anjenga, par Mr. D'Apres, donne une différence de 42′ en longitude; mais cet état n'est d'accord avec la carte dont je parle, ni pour cette différence qu'elle porte à 44½, ni pour les autres détails. Mr. Pringle n'a mesuré qu'un espace itinéraire de 49½ milles A. entre Poolytopu et Anjenga, ce qui équivaut à 38 milles G. de distance horizontale, et produit, contre mon attente, une différence de plus de 9 milles. Tout ce que je pouvais faire était de donner à la côte une forme telle

que mon esprit la concevait, en faisant usage des diverses notions que j'avais sous les yeux. J'avoue en même temps qu'aucune de ces données ne me paraissait concluante; et jusqu'à ce que nous connaissions la position exacte de Poolytopu par rapport au cap Comorin, nous sommes obligés de convenir que le mesurage de Mr. Pringle ne permet pas d'avoir confiance dans la différence de longitude de Mr. Dalrymple. Nous devons observer ici, en passant, que les côtes dont la forme est ronde, comme l'est l'extrémité de cette grande presqu'île, peuvent rarement être aussi bien déterminées que celles où les mêmes points s'apperçoivent long-temps, et présentent des moyens faciles de remarquer des différences. Ici les points qui avancent se succèdent trop rapidement pour que l'on puisse donner au calcul d'un gisement ou d'une distance un dégré suffisant de précision. J'ai placé à 8 dégrés la latitude du cap Comorin.

Coylan ou Quilon, factorie hollandaise à environ 14 milles G. nord-nord-ouest ou nord-ouest d'Anjenga, est la première place dont le capitaine Huddart ait marqué la longitude; mais comme il serait difficile que la position des places qui ne sont distantes les unes des

autres que de quelques minutes, eût été déterminée avec précision par les moyens qu'employait le capitaine Huddart, je passerai à Porca, autre factorie hollandaise, à la latitude de 9° 15′, et selon le capitaine Huddart, à la longitude de 76° 10′. Il m'est impossible de faire concorder cette longitude avec les cartes hollandaises manuscrites de la côte; car la différence de longitude entre Cochin et Porca, par le capitaine Huddart, n'étant que de 8′, la hauteur doit être 10° sud-est, tandis que sur la carte elle est de 25 sud-est. Pour ne pas trop m'écarter des deux rapports, j'ai donné une différence de longitude de 16′ au-lieu de celle de 8′ du capitaine Huddart, et de 10′ du capitaine Dundas. La carte manuscrite hollandaise dont il s'agit, contient toute la côte à partir de Coylan, à la latitude de 8° 51′, jusqu'à Cranganore, à la latitude de 10° 23′. Elle contient aussi les lacs nombreux et vastes qui s'étendent, en quelques places, jusqu'à 30 milles dans les terres, et sont le dépôt des eaux qui coulent du côté occidental des Gauts; toute la contrée d'alentour étant basse, marécageuse et malsaine. Cette carte manuscrite qui se trouve aussi dans la collection de M^r. Dalrymple, présente

des additions très-estimables à la géographie de cette partie de la presqu'île.

Cochin, l'établissement principal des Hollandais sur cette côte, se trouve ensuite sur la table des longitudes du capitaine Huddart qui porte sa longitude particulière à 76° 2′, et sa latitude à 9° 58′. Selon le capitaine Dundas, la longitude de Cochin est de 75° 58′; et D'Apres, dans son nouveau *Neptune oriental*, la porte à 76° 3′.

Le capitaine Huddart n'a marqué la longitude d'aucune place entre Cochin et Tellicherry, à la latitude de 11° 48′; et comme je n'ai qu'une simple observation sur cette dernière place, je ne m'y arrêterai pas, et je passe au point suivant d'observation, le Mont Dilla (ou Delly) où l'on a fait trois observations. Le Mont Dilla est un promontoire remarquable situé à la latitude de 12° 1′, à la longitude de 75° 2′, ou 1° ouest de Cochin.

Nous avons deux états des gisemens de la côte entre ces places; l'un de M^r. D'Apres; les détails de l'autre sont puisés dans diverses autorités. Ils ne diffèrent point essentiellement entre eux, et il est nécessaire de les examiner avec soin; le résultat de cet examen devant

être de comparer les longitudes de Paniany et de Tanore, déduites des observations du capitaine Huddart, avec celles qui l'ont été des marches des colonels Fullarton et Humberstone, à travers la presqu'île.

Etat donné par M. D'Apres.

	Milles G.
De Cochin à Cranganore, nord par ouest,	25 ½
——— Paniany, nord 7° 15′ ouest,	21
——— Calicut, N.-N.-ouest,	42
——— Mahé, N.-ouest par N.,	30
——— Mont Dilla, nord-ouest,	30

L'addition de ces divers produits donne un gisement de 25° 30′ nord-ouest, et une distance de 144,5 milles G., sur laquelle la différence de latitude est de 2° 10′ 30″, et de 10, 62, à l'ouest. Mais comme la différence réelle de latitude n'est que de 2° 3′, il y a un excédent de 7,5 au nord, et de 3,6 à l'ouest; et le départ corrigé, 58,4, donne la différence de longitude, la même que celle publiée dans la table du capitaine Huddart.

Second Etat des gisemens et distances.

	Milles G.
De Cochin à Cranganore (d'après la carte manuscrite hollandaise) N. 12° ouest	24,9
——— Paniany (par D'Apres) N. 7° 15′ ouest. . . .	21
——— Tanore (par D'Auvergne) N. 20° ouest.	14,7
——— Calicut (par le même) N. 19° 15′ ouest. . .	24,3
——— Mahé (par D'Apres) N.-ouest par N.	30
——— Mont-Dilla (par Defunck) N.-ouest par ouest. . .	28,4

Cette série corrigée par la différence de latitude donne environ 2′ de longitude de plus que celle de D'Apres, ce qui mérite à peine quelque considération.

La position de Paniany est la même dans les deux états; mais en la corrigeant d'après la proportion que nous venons d'appliquer aux séries de Mr. D'Apres, sa latitude sera de 10° 41′ 45″, et sa longitude de 75° 55′ ou 7′ à l'ouest de Cochin. La latitude de Tanore, d'après sa position relativement à Paniany,

donnée par D'Auvergne, sera de 10° 55′ et sa longitude de 75° 49′, ou 13′ à l'ouest de Cochin.

Il est à propos de remarquer que le gisement du Mont-Dilla, selon Defunck, à partir de Mahé est nord-ouest par ouest, tandis que celui de D'Apres est nord-ouest, et 1,6 de distance de plus. Le fait est que le plan de Defunck est fautif; il y porte le gisement du Mont Dilla à partir de Mahé à 22° 45′ ouest-nord; et à 23° 30′ ouest-nord de Tellicherry, quoique la différence de latitude exige que ce soit un point placé plus au nord. Le véritable gisement n'est pas encore déterminé; mais j'ai obtenu une approximation, au moyen de hauteurs prises par deux vaisseaux sur la route de Tellicherry. Ainsi, le gisement du Mont-Dilla à partir de Mahé, paraît être de 33° 15′ ouest-nord *, ou à-peu-près nord-ouest par ouest;

* Un de ces gisemens était nord-ouest ¼ ouest a ¼ milles loin du rivage; l'autre que l'on dit être à 2′ du rivage, était nord-ouest par ouest. Eu égard à un plan de route, il paraît que la dernière station n'aurait été qu'à 1 ¼ loin du rivage, la profondeur de l'eau n'étant plus qu'à cinq brasses trois quarts. Nous pouvons remarquer que le Mont Dilla aurait été plus à l'ouest pour l'observateur le plus près du rivage,

et la distance sur le plan de Defunck est de 28,4 milles G., ce qui donne une différence de longitude de 24′ 30″, ou 75° 26′ 30″ pour la longitude de Mahé, dont la latitude est de 11° 45′ 18″. Tellicherry étant sur le même plan à 3′ 30″ ouest de Mahé, sera à 75° 23′ de longitude et 11° 48′ de latitude. La table du capitaine Huddart ne donne que 16′ de différence de longitude entre le Mont Dilla et Tellicherry, quoique porté ci-dessus à 21′; mais j'ai déja fait remarquer que ces sortes d'observations méritent plus de confiance dans les grandes différences de longitude que dans les petites.

La déduction de la longitude, en retournant du mont Dilla à Tanore, doit donner une

que pour celui qui en était le plus éloigné; mais il est rare que l'on mette une grande précision dans les observations, lorsque l'on prend les gisemens à bord d'un vaisseau, quoique l'on y compte beaucoup. Par le calcul, la différence de l'angle entre un observateur placé à $\frac{1}{4}$ loin du rivage, et un autre à Mahé, serait de 3° 15′; et celle à $1\frac{1}{4}$ loin du rivage, de 3° 30′. Tellement que le Mont Dilla serait par le premier compte, à partir de Mahé, ouest 36° nord, et par le second, ouest 30° 30′ nord, dont la moyenne est, ouest 33° 15′ nord.

différence

différence de 2′, comme les deux séries des gisemens portent cette différence en longitude; et Tanore sera à 75° 51′ ou 2′ plus à l'est que la déduction de Cochin déja donnée.

Il serait à présent fort à propos d'examiner jusqu'à quel point les lignes de gisement et de distance, tirées par le colonel Kelly et le lieutenant D'Auvergne, à travers la presqu'île, dans les parallèles de Tritchinopoly et de Tanore, s'accordent avec les résultats qu'offrent les observations du capitaine Huddart.

La marche du colonel Fullarton à Palicaudcherry, mesurée par le colonel Kelly, le fut dans toute la longueur de la route, si l'on en croit la note qui y était jointe, à l'hôtel de la Compagnie des Indes orientales. Le résultat, selon la Carte, donne 184,25 milles géographiques à l'ouest depuis Negapatam, ou 3° 7′ 48″ de différence de longitude, en plaçant Palicaud au 76° 48′ 47″; et 10° 51′ de latitude, c'est-à-dire, 5′ nord de Negapatam. J'ai vu au moins cinq plans différens de la route de Tanore à Palicaud par le colonel Humberstone; quelques-uns diffèrent de 6′ en longitude, c'est-à-dire en distance, dans un espace qui n'excède pas 57 milles. Un seul de ces plans porte le nom de son au-

teur, et par conséquent réclame la préférence, c'est celui du lieutenant D'Auvergne. Je ne suis pas sûr que la distance ait été mesurée; mais j'ai lieu de présumer qu'elle l'a été, au moins en grande partie; car une des copies qui paraît avoir été transmise durant la marche, distingue entre les parties *mesurées* et les parties *estimées* *: il semble que les parties mesurées sont celles sur lesquelles la marche a eu lieu, et les parties estimées celles que le détachement devait encore parcourir. Le plan de D'Auvergne donne $56\frac{3}{4}$ milles G. à l'ouest, entre Tanore et Palicaud, ou une différence de longitude de 58′ 15″; en plaçant par-là Tanore à la longitude de 75° 50′ 32″, selon la longitude de Palicaud marquée plus haut, et déduite de Negapatam. Les copies de sa route, insérées dans les Cartes du colonel Kelly et du baron de Wersèbe, ne donnent

* On devrait indiquer dans tous les plans comment on est parvenu à obtenir l'échelle, si c'est par le mesurage, la différence de latitude, ou l'estimation des distances. Il faudrait en outre tracer les lignes méridiennes ou parallèles à travers tout l'espace du plan, pour prévenir les erreurs qui peuvent se commettre, lorsque l'on mesure les angles d'un gisement.

que 50 $\frac{1}{2}$ milles G. ou 6 $\frac{1}{4}$ de moins à l'ouest que celle de D'Auvergne. Une autre Carte qui m'a été communiquée par Mr. J. Sulivan, copiée probablement en cette partie sur celle de D'Auvergne, donne 57 milles; et une cinquième transmise par un officier de l'armée de Fullarton, donne précisément le même nombre que celle de D'Auvergne, c'est-à-dire, 56 $\frac{1}{4}$.

Si nous adoptons la distance de D'Auvergne, la longitude de Tanore déduite de Negapatam, sera de . . . . . 75° 50′ 32″

déduite des observations du capitaine Huddart, au Mont Dilla. . 75 51

et des observations du même, à Cochin . . . . . , 75 49

Moyenne. . . 75 50 10

Il serait difficile qu'une pareille discussion donnât un résultat plus satisfaisant; on en peut tirer les présomptions les plus fortes en faveur des observations du capitaine Howe, faites à Bombay, d'où sont déduites les longitudes du capitaine Huddart.

Quant à mes premières idées sur la largeur de la presqu'île, quoique l'étendue en longitude, entre Bombay et Madras, reste à-peu-

près la même qu'auparavant, cependant, comme la côte, au sud de Bombay, s'avance beaucoup dans la mer, j'ai fait la presqu'île trop étroite d'environ 30 milles G. au parallèle de Madras, et de 27 à celui de Pondicherry.

J'ai maintenant terminé la discussion des longitudes à travers et au pourtour de la partie méridionale de la presqu'île ; je viens aussi de donner des notions sur leur application à la Carte ; car si l'on s'en rapportait strictement à la différence de longitude, déduite même par les observations dont j'ai parlé, entre des places très-voisines les unes des autres, il est des cas où les parties relatives de la Carte ne présenteraient plus d'accord. Il fallait donc transiger, pour ainsi dire, sur les différences, lorsque les autorités existantes paraissaient avoir plus de poids que les observations qui, comme je l'ai déja remarqué, sont sujettes à l'erreur, même dans l'application. Une série d'observations, telles que nous les avons considérées, doit en général être regardée comme décisive ; mais il y aurait eu quelque risque à adopter chaque longitude particulière, lorsqu'elle était contraire à toutes les autres autorités. Il faut avoir

beaucoup moins de confiance dans les lignes de gisement et de distance, sur des Cartes dont nous ne connaissons ni l'histoire ni la construction. Lorsqu'il se trouve plusieurs autorités qui ne sont pas d'accord, c'est au jugement à se décider pour le plus probable. Quoiqu'il y ait de très-fortes présomptions en faveur de l'exactitude générale des positions relatives du point principal entre Cuddalore et Anjenga, cependant elles n'ont pas une base aussi solide que les positions de la partie septentrionale de la presqu'île; et le cap Comorin est placé plus par rapport à Anjenga qu'à la côte orientale. Les différences respectives de longitude entre Anjenga, Porca et Cochin ne s'accordent pas avec d'autres autorités; mais comme ces différences sont fort peu considérables, j'ai donné la préférence à la Carte hollandaise manuscrite sur le résultat des observations. Je dois encore faire observer une autre particularité concernant les longitudes au sud des parallèles de Cuddalore et de Mahé, c'est que ces différences ne concorderont pas toujours sur la Carte avec ce que je viens de dire; car, lorsque j'ai construit la Carte, je n'avais pas à ma disposition des mémoires qui jettent un grand jour

sur cette matière ; mais ces différences sont très-peu importantes. Il s'est aussi glissé quelques erreurs dans la construction, tellement que la notice que je viens de donner contient plutôt ce que la Carte devrait être, que ce qu'elle est ; quoique, peut-être, les erreurs que je relève sont si légères, qu'elles auraient échappé à l'attention des lecteurs, et n'eussent été remarquées que des géographes de profession.

Tanore et Cochin sont placés à 3′ à l'ouest de la longitude qui leur est assignée (page 254) ; et Negapatam 1′ à l'ouest de la longitude qui lui est donnée à la page 238. Par cette double erreur, la presqu'île est de 4′ plus étroite qu'elle ne devrait l'être, à ce parallèle. J'ignorais alors qu'il y eût un plan de la marche d'Humberstone, qui portât le nom de son auteur ; et par conséquent j'avais pris la moyenne de tous les autres. — Je reviens à la construction.

J'ai placé la latitude de Calicut à 11° 18′. Cette ville est remarquable pour être le premier port indien visité par les vaisseaux européens. C'est-là qu'abordèrent les Portugais sous Vasco de Gama, en 1498. C'était alors la place la plus florissante de la côte de Ma-

labar: le Zamorin ou Empereur en faisait la capitale d'un État très-étendu. Il paraît qu'elle perdit bientôt après sa splendeur; le nouveau pouvoir des Portugais ayant occasionné une révolution sur les côtes de la presqu'île.

Une esquisse du major Abingdon m'a fourni la forme de la côte entre Calicut et Mahé. Le capitaine Drummond donne à Chitwa la latitude de 10° 38′; mais je ne puis accorder sa situation à ce parallèle, parce qu'elle ne peut être si près de Paniany; je l'ai donc placée à 10° 33′ 15″.

Mangalore est la place la plus voisine du Mont Dilla, dans la table du capitaine Huddart, et sa longitude donnée est 74° 44′; sa latitude 12° 50′. Une Carte française de la collection de Mr. Dalrymple, m'a fourni la forme de la côte, à partir d'environ cinq lieues et demie au nord-ouest du Mont Dilla. On connaît peu les détails du reste de la côte jusqu'à Mangalore, et de-là à Coondapour (ou Basselore) à la latitude de 13° 36′. Une large rivière nommée Cangerecora, dont le cours est du nord-est, a son embouchure sur cette côte, à environ 4 milles au nord de Mont Dilla; mais au-dessus de son embouchure elle coule parallélement à la côte pendant environ onze

milles, n'en étant séparée que par une ligne de sable très-étroite. Les forts de Nelisuram, Ramdilly et Matteloy sont situés sur cette rivière où viennent se jeter d'autres rivières ou ruisseaux, descendant de la chaîne des Gauts qui, dans cette partie, ne sont pas éloignés de la côte de plus de vingt-deux milles. Je suis porté à croire que ce Nelisuram situé à environ douze milles de l'embouchure de la rivière, est la place nommée Nelcynda et Melcynda par Pline et Ptolémée, place que visitaient les vaisseaux égyptiens et romains.

Nous avons depuis peu acquis la connaissance de quelques détails sur la côte entre Barcelore et Meerzaw (Merjee) au moyen d'une Carte dressée par le capitaine Reynolds, durant la guerre dont l'issue (en 1783) fut si malheureuse aux armes britanniques, dans le pays de Bednore opposé à cette partie de la côte. Cette Carte est excellente: elle contient près de 60 milles G. de côte, et s'étend dans l'intérieur jusqu'au pied des Gauts, qui, en quelques endroits, s'approchent ici de la mer à une distance de six milles, et ne s'en éloignent pas de plus de vingt. Elle renferme les positions de Bednore et Bilghey dans les Gauts, et celles d'Onore, Batcole et Coomtah sur la

côte. Le capitaine Huddart, en déterminant la longitude de l'île Pigeon, et sa position relative à celle de l'île *Fortified* près d'Onore, nous a donné les moyens d'ajouter à nos travaux cette partie de géographie. L'île Pigeon est fort petite; elle est située à environ huit milles G. de la côte, et à quinze d'Onore; sa latitude est de 14° 1′ et sa longitude de 74° 6′ 30″.

Nous ne connaissons que très-imparfaitement les détails de la côte, à partir de Meerzaw au cap Ramas dans le voisinage de Goa. Entre ces deux positions sont situés le cap Carwar et les îles d'Angedive. Les Anglais en connaissaient deux à l'époque où ils commencèrent leur commerce dans l'Inde, et avant qu'ils fussent en possession de Bombay. Le capitaine Huddart a fixé la longitude du roc Oyster (huître) à l'entrée de la baie de Carwar, et celle de la pointe et du château d'Aguada, du côté septentrional de la baie ou route de Goa. Cette longitude est, selon lui, de 73° 34′ 30″; et il n'est pas inutile de remarquer qu'une observation de la *Connaissance des temps* donnait la même position, à une fraction de minute près, à la ville de Goa située à 11′ 15″ plus à l'est, et conséquem-

ment à 73° 45′ 45″. Je n'ai eu aucun égard à cette observation. Les positions du cap Ramas, d'Angedive, et des pointes de Carwar sont corrigées relativement à Aguada, par des observations et gisemeus du capitaine Howe, aussi savant marin qu'il était homme aimable, et versé dans la pratique de sa profession. J'ai eu plus d'une occasion de reconnaître de quelle utilité étaient ses observations et remarques, dont Mr. Dalrymple est possesseur.

Je me suis servi d'une Carte portugaise manuscrite que possède Mr. Dalrymple, pour tracer la figure de l'île de Goa et de ses environs, aux pieds des Gauts. La latitude de Goa et du château d'Aguada est de 15° 28′ 20″.

Goa, la capitale des établissemens portugais dans l'Inde, et la résidence d'un viceroi, est une ville très-considérable. Ce fut la première dont s'empara Albuquerque, en 1510.

Nous connaissons peu les détails de la côte entre Goa et Bombay, dans un espace de près de 220 milles G.; et même avant que le capitaine Huddart eût donné sa série de longitudes, le gisement général n'en était pas connu. Il paraît, d'après lui, que cette côte, quoique voisine de nos stations maritimes et de

nos arsenaux dans l'Inde, était tracée sur les Cartes de la manière la plus fautive. Il est vrai que dans toutes les anciennes Cartes, sans en excepter la mienne, la côte occidentale de l'Inde a un trop grand degré d'obliquité du nord à l'ouest.

Peut-être y a-t-il peu de côtes qui soient aussi coupées par des havres et de petites baies, sans que leur forme générale offre une grande courbure. Cette multitude de petits ports, une vue non interrompue le long du rivage, une côte élevée d'où l'œil peut apercevoir très-loin, semblent avoir destiné ces parages à être le siège de la piraterie. Les vents frais qui, pendant une grande partie de l'année, soufflent alternativement de la terre et de la mer, obligent les vaisseaux à naviguer très-près du rivage. Il n'est donc pas étonnant que Pline ait fait mention des pirateries exercées de son temps sur les vaisseaux romains qui faisaient le commerce des Indes orientales; et quoique de nos jours les pirates aient reçu un grand échec par la destruction de la flotte d'Angria, etc., nous devons nous attendre que la piraterie subsistera aussi longtemps que le commerce. Les pirates sont protégés par le peu de profondeur de leurs

ports, et la position fortifiée de la contrée. Comme pirates, ils ont des avantages naturels bien plus grands que ceux de Barbarie, qui, étant forcés de s'éloigner de leurs côtes, font beaucoup de dépenses. Ici, les pirates amènent leurs prises jusqu'à leurs portes, et les croiseurs restent tranquillement dans les ports, jusqu'à l'instant où ils apperçoivent leur proie.

Les rochers de Vingorla, à la latitude de 15° 52′ 30″, près de Goa, sont, d'après le capitaine Huddart, à la longitude de 73° 16′ 30″. Ils sont situés à environ six ou sept milles du rivage, et les seules particularités que l'on en connaisse, c'est qu'ils sont occupés par une tribu de pirates nommés Malwaans. Les ports principaux des environs sont Melundy ou Sunderdoo, île fortifiée à dix milles nord-est par nord des rochers de Vingorla, qui fut réduite, en 1765, par le commodore James; Rairee, Vingorla et Newtya. Je crois que ce dernier port est le *Nitrias* de Pline, près duquel croisaient les pirates qui attendaient les navires romains.

Une Carte hollandaise manuscrite m'a aidé à tracer la côte entre Melundy et Antigherrya, dans une étendue d'environ 70 milles G. Sir Joseph Banks m'avait procuré cette Carte

pour Mr. Dalrymple. Elle contient les ports de Dewgur, Tamanah, Rajapour, Rampa, Antigherrya, et Geriah le port principal et la capitale d'Angria. Le capitaine Huddart a fixé la longitude de cette place à 73° 8′, et sa latitude à 16° 37′. Entre Antigherrya et Bombay sont les ports et îles de Zivagee, Dabul, Severndroog, le fort Victoire (ou Ban-coote), Sufferdam, Danda-Rajapour, Choule, et Coolabba. La longitude du fort Victoire est de 72° 54′; et la latitude de 17° 59′. Pour fixer les positions de quelques-unes de ces places, je n'ai eu d'autres secours que leurs latitudes; mais je crains d'avoir commis des erreurs en déterminant un si grand nombre de positions, dans un espace si borné, et avec si peu de secours.

Bombay, le port et l'établissement principal des Anglais de ce côté, est situé à 18° 58′ de latitude, et à 72° 38′ de longitude, selon les observations de Mr. Howe. Je l'ai placé à 72° 40′ ou 2 minutes plus à l'est. C'est par une erreur de ma part que je ne pouvais rectifier sans une trop grande perte de temps. Bombay est une petite île, fort étroite, ayant à peine 7 milles de longueur, contenant une citadelle très-fortifiée et considérable, une grande

ville, un chantier, et un arsenal pour la marine. Les Portugais la cédèrent aux Anglais, en 1662, comme partie du douaire de la reine, épouse de Charles II. Au nord-est, elle est séparée, par un canal étroit, de Salsette, île fort jolie, d'environ 15 milles quarrés, achetée des Marattes en 1773. Bombay, Salsette, et les rivages du continent qui en sont voisins, forment un large détroit qui renferme quelques autres îles, parmi lesquelles on distingue Caranjah et Elephanta : cette dernière est fameuse par son temple souterrain : ce sont deux acquisitions des Marattes.

Salsette a aussi des temples souterrains, creusés dans le roc. Ce sont des monumens de superstition antérieurs à celle des Indous *. A l'est de Salsette, et sur les bords du détroit dont je viens de parler, est le fort de Tannah, situé probablement au même lieu qu'une place du même nom dans les tables d'Ulug Beig ; et de l'autre côté du détroit est l'embouchure

* A Elora près de Dowlatabad, à plus de deux cents milles à l'est de Salsette, sont d'autres temples creusés dans le roc. Anquetil du Perron a donné une notice du premier ; et pour les autres, voyez Thevenot.

de la rivière de Callian ou Gallian. Fryer fait mention de quelques ruines qui sont sans doute celles de la *Calliana* du periple de la *mer Erith*. (Voyez les Fragmens historiques d'Orme).

Basseen, ville et forteresse importante, est située sur la pointe du continent vis-à-vis l'extrémité septentrionale de Salsette. Cette place tomba au pouvoir des Anglais, après un siège très-court, en 1780; mais à la paix de 1783, elle fut rendue aux Marattes avec toutes les autres conquêtes faites de ce côté de l'Inde, à l'exception de Salsette et des petites îles. Basseen est à la longitude de 19° 19′, et sous le même méridien que Bombay, ainsi que l'indiquent les Cartes de cette île et de Salsette.

De Basseen à Surat, le mesurage fait avec l'armée du général Goddard a donné pour résultat (à ce que l'on m'assure) 9,5 milles G. à l'est, ou 10′ de longitude pour la différence entre Basseen et Surat; de sorte que cette dernière ville serait à la longitude de 72° 50′. La différence de latitude nord de Basseen était de 1° 52′; ce qui, ajouté à 19° 19′, donne 21° 11′ pour celle de Surat. On la fixe à 21° 10′ 30″.

Il est très-fâcheux pour la géographie que l'on n'ait fait à l'ouest de Bombay aucune

observation de longitude. Ce défaut nous empêche de corriger une étendue de 7 degrés de longitude, le long d'une côte dont les directions varient prodigieusement, et dont la géographie est composée de matériaux d'espèce si différente, qu'il serait presque impossible de ne pas commettre quelque erreur dans la construction de cette partie de la Carte. La position de Surat est, à la vérité, déterminée par le mesurage de la marche du général Goddard, à partir de Burhanpour où M. Smith avait une observation de longitude. Nous avons aussi une ligne mesurée prise avec les gisemens sur le rivage jusqu'à Amedabad ; mais les contours diffèrent souvent, et les variations en sont négligées.

La longitude de Burhanpour de Mr. Smith est de 76° 22′ (mais je l'ai placée sur ma Carte à 76° 19′ : j'en démontrerai ailleurs la raison), et je n'en fais mention à présent que pour montrer que la position de Surat, telle qu'elle est ici, s'accorde avec l'observation faite à l'est de cette place.

D'après le mesurage de la marche de Goddard, à partir de Burhanpour à Surat, la différence de longitude entre les deux places paraît être de 3° 30′ 45″, en la retranchant de

de 76° 22′, la longitude de Surat sera de 72° 51′ 15″. J'ai déja observé que sa longitude déduite de Bombay est de 72° 50′ ; mais en plaçant Burhanpour à 76° 19′, Surat sera à 72° 48′ 15″, longitude que j'ai adoptée, en réduisant en même-temps la différence de longitude de Basseen par Goddard, de 10′ à 8′ 15″. Comme la longitude de Bombay par Mr. Howe a été portée de 72° 38′ à 72° 40′, il paraît que la position de Surat s'accorde avec l'observation primitive de Mr. Howe, et avec la différence originale de longitude de Goddard.

Les matériaux que j'ai employés pour la forme de la côte entre Basseen et Surat, sont de diverses autorités, et ils ne s'accordent point ensemble ; j'avoue que je ne sais auxquels donner la préférence. De Basseen à Arnaul, île fortifiée qui commande l'entrée de l'Angassyah ou rivière de Mandevee, j'ai suivi la marche du général Goddard, la seule autorité que j'aye pu découvrir. D'Arnaul à Nonsary ou Nossary, à peu de milles de la rivière de Surat, il y a une Carte du lieutenant Pringrose, et une autre du lieutenant Skynner de la Pointe de Saint-Jean à la ri-

vière de Surat; de sorte que la Carte de Skynner et celle de Ringrose contiennent un espace d'environ 50 milles; et l'on peut comparer leurs gisemens et distances, aussi bien que ceux de Goddard dont la Carte renferme à-peu-près le même espace. Ici, à notre grand étonnement, nous voyons deux Cartes, qui toutes deux font autorité, différer de onze degrés en gisement dans une étendue de 60 milles; car Mr. Skynner place le gisement de Surat, depuis Omergong à partir du nord, à onze degrés plus à l'est que ne le fait la Carte de Goddard. Quant à la comparaison entre les Cartes de Ringrose et de Skynner, de la Pointe de Saint-Jean à Nossary, Ringrose porte le gisement à 2° nord-ouest, et Skynner à 10° nord-est. La route de Goddard finissant à la mer, dans le voisinage de Saint-Jean, si nous pouvons nous en rapporter à sa Carte, nous indique que le point véritable est entre Ringrose et Skynner, mais que Ringrose en approche le plus.

La ligne de Goddard m'ayant servi de gisement général, j'ai adapté, le mieux que j'ai pu, les autres Cartes à cette ligne, en conservant tous les détails dans lesquels elles s'en rapprochaient le plus. Un mesurage aussi

exact que celui des Pointes de Tarrapour et de Valentine, et du château Poneira, offre d'excellentes données pour une suite de triangles, et même pour le mesurage général de la côte. Il ne permet plus que l'on nous reproche de ne pas connaître le véritable gisement entre deux de nos principales factories, Bombay et Surat. La Pointe de Saint-Jean ne me paraît pas se projeter fort loin de la ligne générale de la côte, soit d'après Goddard, soit d'après Ringrose, quoique dans les anciennes Cartes on l'ait ainsi représentée. Le peu de profondeur de l'eau près de son rivage, a probablement retenu les navigateurs à une trop grande distance pour s'assurer de la vérité. J'ai quelque raison de croire que la montagne appelée Segwah, dans la route du général Goddard, n'est autre que la Pointe Valentine connue des navigateurs.

De Surat à Amedabad, il existe une route du général Goddard, par la ville de Broach. On assure qu'elle a été mesurée et calculée mathématiquement. Nous avions auparavant des plans ou mesurages du pays entre Surat et la rivière Myhie, dans l'intérieur jusqu'à Brodera, Dubhoi, et Zinnore sur la Nerbuddah; mais aucun de ces plans n'allait au-delà

Myhie. Le tableau suivant est la comparaison entre les gisemens et distances de ces différens plans.

		Milles G.
De Surat à Brodera, par Goddard,	N. 18° 55′ E.	69,95
——— par Turner,	N. 20 5 E.	68, 4
——— par Himming,	N. 18 28 E.	68,85
Moyenne	N. 19 24 E.	69,07

Ces différences ne sont pas considérables, eu égard à celles qui se trouvent souvent entre les mesures elles-mêmes. La moyenne des trois diffère si peu, par rapport au mesurage de Goddard, que nous ne devons pas hésiter d'adopter le reste de sa ligne jusqu'à Amedabad qui est à un peu plus de 50 milles au nord-ouest de Brodera. La différence la plus remarquable en cette partie de la Carte, se trouve entre les distances et gisemens que Mr. Skynner et les autres ont donnés de Surat à Cambay.

		Milles G.
Mr. Skynner . . .	N. 22° ouest	83,2
Mr. Taylor . . .	N. 9° 5′ ouest	67,7
Mr. Himming. . .	N. 10° 30′ ouest	68,3

Il est à remarquer que la déviation est ici du nord vers l'ouest; autrefois c'était du sud vers l'ouest. Comme les calculs de Taylor, Himming et Goddard s'accordent si bien entre Surat et Brodera, on doit donner la préférence à leur ligne, ou au moins à la moyenne entre Surat et Cambay; ainsi cette dernière place est à la latitude de 22° 16′ 45″ et à la longitude de 72° 32′ 45″.

Après avoir changé le gisement du côté oriental du golfe de Cambay, il devient nécessaire, pour conserver au golfe sa largeur, de donner au côté occidental une direction plus oblique au méridien qu'elle ne paraît dans l'original. En même temps, comme il a semblé raisonnable de conserver à la Pointe de Groapnaught le parallèle de latitude qui lui a été assigné dans l'original, il a fallu nécessairement augmenter la longueur de la côte occidentale, et cette augmentation est de 3 milles. La largeur du golfe, dans l'original, de Swalley à Groapnaught, est de 52 ½ milles géographiques; je ne lui en ai donné que 48 ½.

Il faut remarquer cependant que D'Anville et D'Apres donnent à cette côte une direction plus oblique que je ne la lui ai donnée, en

même temps qu'ils donnent à la côte orientale à-peu-près la même direction que Mr. Skynner, et par ce moyen, ils portent presque au même point la tête du golfe. D'Anville place Cambay à 33′ de longitude ouest de Bombay, et D'Apres à 25′. Je ne lui donne que 7′ 15″. La Pointe de Groapnaught est à la longitude de 71° 42′ 30″, c'est-à-dire, à 4′ 30″ plus à l'est qu'elle ne l'aurait été, si l'on eût suivi Mr. Skynner. Il est désagréable de rester dans un état d'incertitude sur une matière aussi importante; car on ne peut être sûr du vrai gisement de la côte opposée d'un golfe profond et dangereux.

De la Pointe de Groapnaught à celle de Diu, j'ai suivi le gisement original et la distance de Mr. Skynner; ce qui donne une différence de longitude ouest de 1° 50′ 15″, en plaçant la partie la plus occidentale de la Pointe à la longitude de 69° 52′ 15″. La latitude est de 20° 43′.

De la Pointe de Diu au cap Monze, situé entre l'embouchure de la branche occidentale de l'Indus, ou de la rivière de Sinde, le gisement et la distance sont pris sur la moyenne de trois Cartes que m'a fournies M. Dalrymple. La distance corrigée par les latitudes de la

Pointe de Diu et du cap Monze, donne une différence de longitude de 4° 6′, en plaçant le cap Monze à 65° 46′. Mr. D'Anville place ce cap à près d'un degré de plus à l'est, et il fait la longitude entre ce cap et Bombay de 4° 57′ au lieu de 6° 52′, comme je l'ai mis dans ma Carte. Ceci produit un grand changement dans la figure de la côte entre Surat et l'embouchure du Sinde ou Indus; la presqu'île de Guzerat étant beaucoup plus large qu'on ne l'avait supposée jusqu'alors, le golfe de Sinde (ou Cutch) beaucoup plus petit, et le Delta de l'Indus s'avançant dans la mer, au lieu de rentrer dans les terres.

Les différentes Cartes de la côte occidentale de la presqu'île de Guzerat, et de la côte du Sinde, ne s'accordent point sur les détails. Une discussion minutieuse à cet égard serait fatiguante, même dans cet Ouvrage; et d'ailleurs, aucune d'elles ne paraît mériter en rien la préférence. Dans le gisement général que j'ai donné plus haut, les trois Cartes ne diffèrent entre elles que de 2° 15′; mais celles de l'embouchure du Sinde et du golfe de Cutch présentent une différence si frappante, que Mr. Dalrymple a cru devoir les publier séparément, afin que chacun pût être à même

de les juger par soi-même. En comparant les noms des différentes embouchures du Sinde, on trouve de grandes contradictions, et il est très-difficile de les identifier dans les diverses Cartes. La côte trop égale et trop peu variée dans sa forme, les bancs de sable qui en éloignent les navigateurs et ne leur permettent pas de distinguer les divers objets qui s'y rencontrent; telles sont les causes de ces erreurs. J'ai porté la latitude de Ritchel à 24° 14′, et celle de Caranchy ou Crotchey à 24° 52′.

Je dois tous les détails de la côte occidentale du Guzerat et de l'embouchure du Sinde aux Cartes manuscrites dont j'ai déja parlé, et aux Cartes imprimées de Mr. Dalrymple; par conséquent, toute la côte, à partir de la Pointe Saint-Jean jusqu'au cap Monze, est décrite d'après des matériaux absolument neufs.

Je reviens à Balasore.

De Balasore à Chittigong à l'Est, la distance a été déterminée par un mesurage intérieur; et la forme de la côte l'a été par le mesurage de mer du capitaine Ritchie. La différence de longitude entre les villes de Balasore et Chittigong (ou Islamabad) est de 4° 53′ Est; et il est à remarquer que la distance déterminée sur mer par le capitaine Ritchie, s'accorde

avec le mesurage fait sur le rivage, à deux milles et demi.

Les Cartes faites jusqu'en 1752 ne donnaient de différence de longitude entre ces deux places, que 3° 48′; c'est-à-dire, 1° 5′ au-dessous de la réalité. Cette diminution de longitude, tandis que la latitude était exacte, donnait à la côte maritime, entre les bouches du Gange, une direction de deux points, ou 22½ degrés plus au nord qu'elle ne l'était réellement; ce qui devait occasionner la perte de plusieurs vaisseaux qui s'en rapportaient à ces Cartes.

D'Islamabad, à la longitude de 91° 55″ et à la latitude de 22° 20′, les côtes d'Aracan et du Pégu se dirigent sud-sud-est, jusqu'au cap Negrais, l'extrémité du Pégu au sud-ouest, à la latitude de seize degrés, et à la distance d'Islamabad d'environ 420 milles G. L'extérieur de cette côte a été tracé par le capitaine Ritchie, sous la même direction et de la même manière que les côtes sur la rive occidentale de la baie. Il a porté une différence de longitude de 2° 32′ Est d'Islamabad, en plaçant le cap Negrais à 94° 27′ *. Mr. Dalrymple,

* D'Anville n'a porté la longitude de ce cap qu'à 93° 16″; de manière que la nouvelle Carte augmente

qui n'avait rien négligé pour fixer le gisement de cette côte, d'après des journaux et une infinité d'esquisses et de remarques, porte la différence de longitude à 2° 34′, ou seulement à 2′ du capitaine Ritchie. Le résultat de cette laborieuse recherche, corrigé par un discernement sûr, donne la plus grande force au calcul du capitaine Ritchie, et il est aussi satisfaisant que pourrait l'être le résultat d'une observation effective.

Je dois faire observer que la Carte de cette côte, par le capitaine Ritchie, n'est exacte que pour la forme générale, mais qu'elle est imparfaite comme Carte de côte. J'ai pris quelques détails de cette côte dans des Cartes imprimées et manuscrites de la collection de Mr. Dalrymple, notamment pour la rivière d'Aracan, le côté oriental de Cheduba et le passage entre Cheduba et la terre ferme; elles m'ont aussi fourni beaucoup de particularités sur la côte d'Ava. Le capitaine Ritchie s'était aussi trompé sur quelques-uns des noms de Places.

Le capitaine Ritchie a placé le cap Negrais

la distance entre l'embouchure du Sinde (ou Indus) et le cap Negrais, de 2° 7′ de longitude.

ou la pointe de la Pagode, à une latitude de plus de 10′ plus au sud qu'il ne doit l'être, ce qui m'étonne, car ses observations de latitude sont généralement exactes. J'ai placé ce cap (que je regarde comme l'extrémité méridionale de la côte d'Ava) à 15° 57′, moyenne de six états différens qui varient de 15° 51′ à 16° 4′. La latitude donnée par le capitaine Ritchie était de 15° 52′ 30″.

Ici, je manque de matériaux pour déterminer les longitudes intermédiaires des places situées sur le côté oriental de la baye; et j'ai été obligé, en grande partie, de substituer le jugement aux faits, entre le cap Negrais et Mergui, la place d'observation la plus voisine. Cette place, selon Mr. D'Apres dans son nouveau *Neptune oriental*, est à 98° 20′ de longitude Est, ou 3° 53′ Est du cap Negrais. D'Anville lui donne 4 degrés, ce qui le rapproche de 7′ de ma fixation; mais quoique nous soyions à-peu-près d'accord pour l'ensemble, nous différons essentiellement dans les détails.

Les Cartes manuscrites que j'ai consultées portent la différence de longitude en question au terme moyen de 4° 30′; c'est-à-dire, à

37′ de plus que je ne l'ai fait. D'Apres la porte à 4° 19′.

C'est particulièrement entre le cap Negrais et la côte de Martaban que nous différons, D'Anville et moi, quant aux détails. La direction de cette côte est si loin d'être méridionale, et en même temps, les marées et les courans de quelques embouchures de la rivière d'Ava dérangent tellement les calculs de navigation, qu'il est impossible de déterminer la véritable distance par les moyens ordinaires. Mr. Dalrymple dans sa collection a déja publié les plans des rivières *Persaim* et *Syrian*, en remontant jusqu'aux villes qui portent ces noms; et heureusement j'ai pu me procurer la suite de ces plans, c'est-à-dire, la continuation du cours de ces deux rivières (les deux branches extrêmes de l'Ava) jusqu'à l'endroit où se forment ces branches, environ à 150 milles G. de la mer. Les gisemens des deux branches se coupent l'un l'autre à un angle d'environ 60 degrés, et par conséquent on peut s'en servir, au moyen de la latitude, pour corriger la longueur de la côte entre Negrais et Syrian. Le plan du Persaim, ou branche *Negrais*, a été levé avec le plus

grand soin, par le capitaine George Baker, dans le voyage qu'il fit à Ava, en 1755. J'ignore qui a levé le plan de la branche du *Syrian*; mais à en juger par l'orthographe des mots sur la Carte, l'auteur devait être un Hollandais.

Le résultat de ces gisemens, corrigé par la latitude, tel qu'il est exposé dans la Carte du *Syrian*, donne, de la pointe Negrais à l'embouchure de la rivière de Syrian, une différence de longitude de 2° 21′ Est, environ 10′ de moins que D'Apres, et 21′ de moins que D'Anville. Quelques-unes des Cartes manuscrites présentent une différence encore plus grande.

Des Cartes manuscrites de Mr. Dalrymple, comparées avec la nouvelle Carte de D'Apres, m'ont fourni la description des bouches de la rivière d'Ava, qui, comme celles du Gange, forment un groupe d'îles basses.

De l'embouchure du Syrian à la côte de Martaban, à la latitude de 15°, j'ai copié la nouvelle Carte de D'Apres, publiée très-peu de temps avant sa mort. La forme de la côte est absolument neuve.

Entre la latitude ci-dessus et la Pointe de Tavai, nos Cartes sont très-imparfaites; mais

en général elles s'accordent à donner à la côte une direction de sud, se portant très-peu vers l'Est.

De la pointe de Tavai à Mergui, j'ai suivi pour la côte une Carte manuscrite dont les détails avaient été recueillis de plusieurs auteurs par feu Mr. Howe.

J'ai placé Mergui, comme je l'ai dit plus haut, à la longitude de 98° 20′, et à la latitude de 12° 9′, selon l'observation de Mr. D'Apres.

J'ai suivi le même géographe pour le reste de la côte jusqu'à Junkseilon, et pour tout l'Archipel de Mergui.

Je vais suivre la chaîne des îles qui s'étendent depuis le cap Negrais jusqu'à Sumatra, et sont connues sous les noms de *Preparis*, *Cocos*, *Andaman* et *îles Nicobar*.

Le capitaine Ritchie, après avoir quitté Negrais, procéda, suivant les instructions qui lui avaient été données, à la description de l'étendue et de la situation des îles qui forment cette chaîne.

Aucune de ces îles n'est distante d'une autre de plus de 84 milles G. ; de manière que Ritchie ne s'éloigna jamais de terre de plus de 42 milles, à l'exception d'une fois durant son voyage, ce qui eut lieu entre le petit Andaman et les îles Nicobar. Dans d'autres endroits, la distance entre les terres est communément moins considérable ; de manière que la direction méridionale et d'autres circonstances rendent cette ligne d'un très-grand usage pour la correction des longitudes, non seulement des îles elles-mêmes, mais aussi de celle de Sumatra ; et si elle eût été continuée jusqu'à Acheen, comme on se le proposait, nous n'aurions rien à desirer à cet égard.

Après avoir dépassé les îles de Preparis et de Cocos, le capitaine Ritchie s'avança jusqu'à Narcondam pour en déterminer la position ; ensuite il revint à Cocos, descendit à l'Est du grand Andaman (qu'il trouva presque à un degré de latitude plus loin qu'on ne l'avait supposé jusqu'alors) ; remonta du coté occidental, pour ainsi dire à la latitude de 12° : il s'apperçut alors que le projet qu'il avait de faire le tour de l'île pouvait devenir fatal à son entreprise, et il fit voile vers le sud,

en décrivant l'étendue, la figure et les positions du petit Andaman et des Nicobars, jusqu'à ce qu'il arrivât à la pointe du sud (ou extrémité méridionale) du grand Nicobar. Là, le vent changea tout-à-coup, tourna au sud, et ne lui permit pas de déterminer les positions respectives du Nicobar mérdional et d'Acheen, ce qu'il eût pu faire, s'il eût joui d'un vent favorable encore vingt-quatre heures.

Par le résultat de cette ligne de gisement, la position de l'extrémité méridionale du grand Nicobar est déterminée à la longitude de 94° 23′ 30″, c'est-à-dire, seulement à 3′ 30″ ouest du cap Negrais.

La position de la tête d'Acheen, ou Pointe du roi, (la Pointe nord-ouest de Sumatra) a déja été déduite de son gisement et de sa distance de Sumatra, la place d'observation la plus voisine; et sa longitude, en conséquence de cette déduction, est, selon D'Apres, de 95° 30′. Maintenant le gisement d'Acheen, à partir de Malacca, étant dans une direction de plus de 60 degrés du méridien, et la distance de 450 milles G.; le résultat n'en inspirerait que peu de confiance, si les positions respectives du Nicobar méridional, et de

Pouloo

Pouloo Ronde (île près d'Acheen), l'une déduite de la Pointe Negrais, et l'autre de Malacca, ne s'accordaient pas, à peu de chose près, avec leur gisement présumé et leur distence respective. En effet, des deux Cartes manuscrites que j'ai examinées, l'une porte la différence de longitude entre ces deux positions à 1° 1′, et l'autre à 1° 2′; et comme ces calculs semblent avoir été faits sans aucune prétention de soutenir un système, on peut supposer qu'ils sont conformes à l'expérience. Les gisemens et distances dans ces Cartes manuscrites sont :

		Milles G.
dans l'une - - - - -	S 56° E	72
et dans l'autre - - - - -	S 56 E	75
et suivant les longitudes précédemment déduites, le gisement et la distance sont	S 56 E	76

Ainsi, il ne peut se trouver une grande erreur dans la longitude d'Acheen, telle qu'elle est portée sur la Carte de D'Apres, et sur la mienne; si cette sorte de coïncidence peut être regardée comme une preuve d'exactitude, une différence de quelques milles, sur une distance de huit degrés, étant beaucoup moins que l'on ne devrait s'y attendre dans une telle série de déductions. D'Apres porte le gisement

et la distance entre le Nicobar méridional et Pouloo Ronde à 57° 30′ sud-est, 97 milles géographiques, ou à une différence de longitude de 1° 22′, c'est-à-dire, à plus de 22′ que les Cartes manuscrites. Il est à propos de remarquer qu'il place l'extrémité méridionale de ce Nicobar à 9 milles plus loin au nord qu'il ne l'est réellement. Cette erreur vient de ce qu'il ne donne pas assez d'étendue à cette île, car son extrémité septentrionale est placée à sa véritable latitude. S'il eût donné à la pointe méridionale de l'île la latitude qui lui convient, le gisement de Pouloo Ronde eut été plus à l'Est, et la distance seulement de 93 au-lieu de 97. Si, au contraire, il eût augmenté sa distance sur le premier gisement, pour la faire concorder avec la latitude, la distance primitive n'eut été que de 85 milles.

J'ai déja dit que le capitaine Ritchie ne s'éleva pas plus haut que le côté occidental du grand Andaman, vers la latitude d'environ 12°. Je me suis servi, pour le reste de la côte, ainsi que pour le passage à travers les îles situées à son extrémité septentrionale, d'une Carte manuscrite que m'a prêtée Mr. Dalrymple. Cette Carte présente un caractère de vérité, en comparant les parties sud et sud-

ouest du grand Andaman, avec les mêmes parties dans la Carte du capitaine Ritchie.

Je me suis servi des observations faites par le capitaine Justice, en 1771, pour l'île Barren (stérile), et le rocher à l'Est du Passage de Duncan.

ÎLE DE CEYLAN.

La marche que suivent ordinairement les vaisseaux Anglais pour aller à Ceylan, et à la côte de Coromandel, ainsi que pour en revenir, n'est pas calculée de manière à déterminer les positions relatives de la Pointe Pedro, et de la Pointe Calymère, les points les plus voisins de Ceylan et du continent Indien. C'est pour cette raison que nous connaissons si mal leurs véritables situations respectives, et leur position relative au parallèle de latitude où se trouve située la pointe de Pedro.

D'après mes observations, la Pointe Calymère (l'extrémité méridionale de la côte de Coromandel) est à 10° 20′ de latitude, et à la longitude de 79° 54′ 30″, par induction de

celle de Madras. D'Apres la place six minutes plus au nord ; et D'Anville 7′ plus loin au sud. Ces géographes ne sont pas d'accord sur la latitude de la Pointe Pedro ; pour moi, je l'ai portée à 9° 52′.

Je trouve dans la Carte de D'Apres le gisement et la distance de la Pointe Calymère à celle Pedro de - - S 37° E 41 milles G.

Dans celle de D'Anville de - - - - S 39 E 38

Dans une Carte manus. sans nom d'auteur, de S 46° 30′ E 40

J'ai eu occasion, en 1764, de déterminer, de la manière la plus approximative, la position de l'île Cow, depuis Tondi ; je lui donne 10 milles G. à l'ouest de la Pointe Calymère, et 39 à l'Est de Tondi. Entre l'île Cow et la Pointe de Pedro, Van Keulen compte 41 $\frac{1}{2}$, D'Apres et D'Anville 42 milles à l'Est. Ceci placera la Pointe de Pedro à 31 $\frac{1}{2}$ Est de la Pointe Calymère, ou à la longitude de 80° 72′, et dans un gisement de la Pointe Calymère E 43° 20′ S. ; 42 $\frac{1}{2}$ milles G. de distance. Je l'ai placée dans cette situation, et je pense que cette fixation ne peut être sujette à de grandes objections.

Différens géographes ont diversement représenté la figure de l'île de Ceylan. Van-Keulen ne lui donne pas assez de largeur dans sa partie la plus large ; c'est-à-dire, entre Batacola et Columbo, comme le prouvent évidemment les longitudes prises par quelques commandans des vaisseaux de la Compagnie des Indes orientales, et autres. D'Anville et D'Apres, dans leurs Cartes de cette île, se rapprochent beaucoup plus des observations.

Entre les méridiens de Calitoor et le côté oriental de Ceylan, à la latitude de 7° 40′, Van-Keulen ne porte la différence de longitude qu'à - - - 1° 46′

D'Anville à - - - 2 1

D'Apres à - - - 2 8

Et les observations à - 2 12

Quoiqu'il en soit, jusqu'à ce que la même personne ait fait autour de l'île entière une suite régulière d'observations, nous ne devons pas espérer d'en avoir une figure exacte, à moins que l'on n'en mesure toutes les côtes. Quant aux observations accidentelles dont nous pouvons disposer, elles ne nous serviront qu'à déterminer certains points. Ces points fixés, les Cartes existantes suffisent pour don-

ner la figure de l'île le plus exactement qu'il est possible.

Les observations suivantes de longitude ont été faites sur la côte méridionale de Ceylan.

Pointe de Galle, par le capitaine

Huddart - - - -		80° 1′ 30″ *
———	par Dundas	80 7
———	par West	80 17 **

Dundrahead, suivant l'observation de Mr. Topping (faite à Pondicherry, à la longitude de 80°) est à 80° 39′. Je place la Pointe de Galle à 28′ ouest de Dundrahead; par conséquent, d'après ce calcul, elle serait à 80° 11′.

Mr. Topping et le capitaine Dundas ont observé l'un et l'autre la longitude du grand Bassas; mais comme nous ne connaissons pas exactement la différence des méridiens entre ces deux places dont la distance est au moins de 1° 22′, ces observations ne peuvent nous servir pour la Pointe de Galle.

* Longitude déduite de Bombay situé à 72° 40′.

** Le capitaine West a calculé depuis Sadras que je place à 80° 24′. Il l'a placé à 80° 19′; et, par une suite naturelle, la Pointe de Galle à 80° 22′.

Il y a certainement trop peu d'accord entre les trois longitudes de la Pointe de Galle que nous venons de donner. La moyenne est de 80° 8′ 30″. Comme Anjenga et le cap Comorin ont été placés à 3′ plus loin à l'Est que ne le portaient les observations du capitaine Huddart, il a fallu, pour rétablir les différences entre les deux calculs, porter la Pointe de Galle à 80° 11′ 30″. Selon Mr. Dalrymple, la différence de longitude entre Anjenga et la Pointe de Galle est de 3° 29′ 30″; ce qui, ajouté à 76° 40′, donne 80° 9′ 30″.

Si nous considérons les positions respectives des Pointes de Pedro et de Galle, selon les differens géographes, nous aurons le résultat suivant :

Van-Keulen place la Pointe de Galle à l'ouest de celle de Pedro à -	13′ 45″
D'Après à - - -	10
D'Anville à - - -	3
Moyenne - -	8′ 55″ ou 9′

La longitude de la Pointe de Pedro étant portée à 80° 27′, la Pointe de Galle serait en conséquence à 80° 18′.

Dans une occasion comme celle-ci, où nous

ne pouvons parvenir précisément à la vérité, puisqu'il est impossible de dire si la longitude de la Pointe de Galle est de 80° 1′ 30″, ou de 80° 18″; j'ai pensé qu'il valait mieux suivre des données connues, au risque d'une légère erreur, que de sacrifier cet avantage, en m'attachant à un résultat problématique en lui-même. En d'autres termes, j'ai jugé qu'il était plus convenable de conserver la forme générale de l'île, (et conséquemment les positions respectives des Pointes du nord et du midi, selon D'Apres, d'autant plus qu'elles me paraissent s'accorder beaucoup mieux avec le résultat des observations de longitude prises sur les différens côtés de l'île) que de changer les positions relatives, ce qu'il eût fallu faire, si j'eusse adopté l'observation du capitaine Huddart à la Pointe de Galle. J'ai donc placé la Pointe de Galle à 10′ ouest de celle de Pedro (suivant D'Apres), c'est-à-dire, à la longitude de 80° 17′. Si j'eusse suivi les observations dans leur rapport avec le cap Comorin, j'aurais été obligé de la placer à 80° 11′ 30″. La moyenne de toutes les observations est d'environ 80° 14′ 30″. Les observations diffèrent entre elles de 14′ 30″. La latitude de cette Pointe est de 6

degrés, et celle de Dundrahead, le point le plus méridional de l'île, est de 5° 51′.

Les observations faites à Dundrahead par Mr. Topping, donnaient 80° 39′, et celles du capitaine Huddart 80° 23′. Le grand Bassas, par Mr. Topping, est à 81° 41′, et par le capitaine Dundas, 81° 30′. La variation dans ces longitudes prouve évidemment qu'il vaudrait beaucoup mieux avoir une série d'observations faites par la même personne, et avec les mêmes instrumens.

Sur le côté oriental de Ceylan, les longitudes ont été observées par différens géographes, savoir: par le capitaine Cumming, le capitaine West et Mr. Topping; mais elles s'accordent mieux que celles du côté méridional de l'île.

A la latitude de		Construction de ma Carte.
7° 40′, la longitude, selon Mr. Topping, était de	82° 2′	81° 58′
6 33, capitaine West	81 55	82
6 53, capit. Cumming	82	82 2
7 31, selon le même	82 1	82 1

Avec les dimensions de l'île données par D'Apres (particulièrement dans les parties méridionales), j'ai adopté ses détails de côte

à partir de Columbo jusqu'à la baie Vendelos. De la baie Vendelos à la Pointe Pedro, la côte, dans Van-Keulen, me paraît presque méridionale, et ses latitudes le sont beaucoup trop. Sur le côté occidental, de Columbo à Manar, j'ai suivi le gisement de D'Apres qui est beaucoup plus nord-est que celui de Van-Keulen. A la vérité, cela ne pouvait être autrement, sans que les deux côtes de l'Est et de l'Ouest n'eussent eu un plus grand degré d'obliquité que n'en représente Van-Keulen, parce qu'il donne trop peu de largeur à la partie méridionale de l'île. En un mot, la forme générale de l'île est de D'Apres; mais les détails sont comparés avec les Cartes de Van-Keulen et de D'Anville.

La distance de la Pointe Mentole, île de Ceylan, à la Pointe Ramen sur le continent, est sur ma Carte de $11\frac{1}{2}$ milles géographiques de moins que ne l'a supposée le major Stevens. J'ai suivi ce calcul, pour faire concorder ces positions avec celle que j'ai donnée de l'île Cow.

D'Apres m'a fourni les îles Maldives et Laccadives (Lacquedives); la position de la plus septentrionale des Maldives, nommée par les Français *la Tête des îles*, est

portée selon les observations de latitude et de longitude faites en 1785 par Mr. Topping. Sa latitude est de 7° 5′, et sa longitude de 73° 4′. Il a compté vis-à-vis trente-deux îles, dont la plus éloignée est située Sud-est par Est.

Fin du Tome premier.

616415

TABLE

De ce qui est contenu dans ce Volume Ier.

INTRODUCTION. page 1

Esquisse de l'Histoire de l'Indostan, depuis le commencement des conquêtes faites par les Mahométans. 39

Esquisse de l'Histoire des Marattes 105

Conquêtes des Puissances européennes, depuis la chûte de l'empire Mogol. 124

Description Géographique de l'Indostan, en Provinces ou Etats. 154

Division de l'Indostan, du temps d'Acbar. 155

Division actuelle de l'Indostan. 152

Division de cet Ouvrage; et détails sur les mesures itinéraires de l'Indostan. 217

SECTION Ier.

Construction des Côtes maritimes et des Iles. Page 226

Fin de la Table du Tome premier.

Digitized by Google